

Gatsby

Francis Scott Fitzgerald

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Francis Scott Fitzgerald

Gatsby

*Roman traduit de l'américain
par Julie Wolkenstein*



P.O.L

Francis Scott Fitzgerald

Gatsby

*Roman traduit de l'américain
Par Julie Wolkenstein*



Préface

La version électronique, en langue française, du livre « The Great Gatsby » a été réalisée à partir d'une nouvelle traduction réalisée par Julie Wolkenstein et publiée en janvier 2011 chez P.O.L.

Cette nouvelle traduction se veut plus moderne, "*dans l'air du temps*" selon Le Monde. Elle a suscité quelques polémiques — le mot est faible. On lira avec intérêt, l'article paru dans Le Monde des Livres et celui, très polémique, de Frédéric Beigbeder, paru dans le Figaro et intitulé "*Touche pas au Gatsby !*"

Les deux articles figurent en appendice à la version électronique.

Pour se faire sa propre idée, il faudrait lire la version originale de Scott Fitzgerald, et même en faire une "lecture comparée", ce que, en tant que producteur de la version électronique, je n'ai pas encore fait totalement.... mais laisse au lecteur le soin de faire en lui fournissant, selon le même format, la version américaine de *The Great Gatsby*.

Les notes en bas de page, sont de la traductrice Julie Wolkenstein, sauf une note, repérée NdP qui, comme son acronyme l'indique, est du Producteur de la version électronique.

Le 1er février 2011

Le producteur de la version électronique

CHAPITRE I

.

.

.

.

Quand j'étais plus jeune et plus influençable mon père m'a donné un conseil que je n'ai cessé de méditer depuis.

« Chaque fois que tu as envie de critiquer quelqu'un, me dit-il, souviens-toi seulement que tout le monde n'a pas bénéficié des mêmes avantages que toi. »

Il n'en dit pas plus. Mais nous nous sommes toujours étrangement bien compris, quoique toujours à demi-mot, et je vis bien que cela signifiait beaucoup plus pour lui. Par conséquent, je préfère m'abstenir de juger : ainsi suis-je devenu le confident de beaucoup de personnalités intéressantes et aussi la victime d'un certain nombre de raseurs invétérés. Les êtres extraordinaires sont prompts à repérer et à apprécier une telle ouverture d'esprit surtout lorsqu'elle se manifeste chez un individu ordinaire comme moi : si bien qu'à l'université on m'a injustement reproché d'être un intrigant, sous prétexte que j'obtenais de garçons réputés farouches et impénétrables qu'ils me livrent leurs tourments secrets. En réalité, la plupart de ces confidences m'étaient imposées — je faisais souvent semblant de dormir, d'être très occupé, ou affichais une indifférence hostile, quand je me rendais compte (et certains indices ne trompent pas) qu'une révélation intime se profilait à l'horizon; car les révélations intimes des jeunes gens ou du moins leurs modes d'expression sont rarement inédits et souvent expurgés. S'abstenir de juger permet de conserver indéfiniment de l'espoir. Aujourd'hui encore, j'aurais un peu peur de passer à côté de quelque chose si j'oubliais ce principe que formulait mon snob de père, et que, snob moi-même, j'ai fait mien : le sens des convenances les plus élémentaires est inégalement réparti à la naissance.

Ayant ainsi vanté ma tolérance, je dois maintenant en avouer les limites. Que nos actes reposent sur des fondations solides comme la pierre ou instables comme des marécages, au bout du compte, ça m'est égal. Lorsque je suis revenu de la côte est l'automne dernier, j'aurais aimé que le monde entier se conforme et se soumette pour toujours au même impératif moral; je voulais renoncer à ces aventures turbulentes qui m'avaient donné un aperçu privilégié sur les tréfonds de l'âme humaine. Seul Gatsby, l'homme qui donne son nom à ce livre, faisait figure d'exception — Gatsby qui représentait pourtant tout ce que je méprise profondément. Si la personnalité de quelqu'un est essentiellement la somme de tout ce qu'il a accompli, alors, oui, il y

avait chez lui quelque chose de grandiose, une sensibilité accrue aux promesses de la vie, comme s'il était relié à l'une de ces machines complexes qui détectent les tremblements de terre à quinze mille kilomètres de distance. Cette réceptivité n'avait rien à voir avec la sensiblerie mollassonne qu'on honore sous le nom de « tempérament créatif ». C'était une aptitude extraordinaire à l'espoir, une vocation romantique que je n'ai jamais rencontrées chez personne d'autre et ne rencontrerai probablement jamais plus. Non : Gatsby, lui, a bien tourné finalement; en revanche, c'est ce qui a perdu Gatsby, cette écume nauséabonde qui flottait dans le sillage de ses rêves, qui a mis fin pour l'instant à mon intérêt pour les peines avortées et les élans brisés des humains.

* * *

Je viens d'une petite ville du Middle West où, depuis trois générations, ma famille jouit d'une excellente réputation et d'une certaine aisance financière. Les Carraway forment une sorte de clan et la tradition veut que nous descendions des ducs de Buccleuch, mais la branche plus prosaïque à laquelle j'appartiens remonte au frère de mon grand-père, qui s'est installé ici en 1851, a payé un suppléant pour aller faire la guerre de Sécession à sa place et monté le commerce de quincaillerie en gros que mon père dirige aujourd'hui.

Je n'ai pas connu ce grand-oncle, mais on dit que je lui ressemble — en se référant précisément au portrait de lui, plutôt austère, qui orne le bureau de mon père. J'ai obtenu mon diplôme à Yale en 1915, exactement un quart de siècle après mon père, et un peu plus tard j'ai contribué à endiguer la migration teutonne connue sous le nom de Grande Guerre. Je pris tant de plaisir à cette contre-offensive que j'en revins fort excité. Le Middle West, que je considérais auparavant comme le centre du monde, ne m'apparaissait plus que comme sa frange extrême — je décidai donc de partir dans l'Est et d'apprendre le métier d'agent de change. Tous les gens que je connaissais travaillaient chez des agents de change, je supposai donc qu'ils pourraient bien nourrir une personne de plus. Mes oncles et tantes réunis au grand complet en débattirent comme s'il s'agissait de m'aider à choisir une classe préparatoire et conclurent : « Pourquoi pas ?... », d'un air sévère et hésitant. Mon père accepta de m'entretenir encore un an et, après avoir ajourné mon départ pour diverses raisons, je finis par arriver dans l'Est, définitivement — du moins le croyais-je — au printemps 1922.

Il aurait été plus commode de chercher un logement à New York, mais il faisait déjà très chaud ce printemps-là et je venais juste de quitter une région où les pelouses sont vastes et les frondaisons

accueillantes. Aussi, lorsqu'un jeune homme au bureau suggéra que nous pourrions louer une maison ensemble dans un village des environs, cela me parut une idée de génie. Il trouva la maison, un bungalow en carton-pâte battu par les vents, pour quatre-vingts dollars par mois, mais à la dernière minute la firme le muta à Washington et je partis m'installer tout seul à la campagne. J'avais un chien — du moins pendant quelques jours, avant qu'il ne prenne le large —, une vieille Dodge et une femme de ménage finlandaise qui faisait mon lit, préparait mon petit déjeuner et se marmonnait à elle-même des sentences finlandaises au-dessus de la cuisinière électrique.

Les tout premiers jours, je me sentis assez seul, jusqu'au matin où un homme, plus récemment arrivé que moi, m'arrêta dans la rue.

« Comment va-t-on à West Egg Village? » me demanda-t-il, l'air désorienté.

Je lui répondis. Et, en repartant, je ne me sentais plus seul. J'étais un guide, un éclaireur, un pionnier. Il m'avait sans le vouloir octroyé le droit de cité sur ces terres.

Et ainsi, avec le soleil et les feuillages éclatants dont des arbres se couvraient à vue d'œil, comme dans un film projeté en accéléré, je retrouvai cette conviction familière que la vie recommandait toujours en même temps que l'été.

J'avais tant de livres à lire, avant tout, et tant d'énergie vitale à puiser dans ce souffle de renouveau. J'achetai une douzaine de volumes sur la banque, le crédit et les fonds de placement, qui alignaient sur mon étagère leurs tranches rouge et or comme une monnaie fraîchement frappée, promettant de me révéler de brillants secrets connus des seuls Midas, Morgan et Mécène. J'avais la ferme intention d'en lire bien d'autres encore. J'étais plutôt doué pour la littérature à la fac — j'avais passé un an à rédiger une série d'éditoriaux pompeux et convenus pour le Yale News; j'allais désormais refaire une place à tout ça dans ma vie et redevenir le plus limité de tous les spécialistes : ce qu'on appelait autrefois un « honnête homme ». Ceci n'est pas une simple boutade : on voit tellement mieux la vie quand on l'observe depuis une seule fenêtre, après tout.

Le hasard avait voulu que je loue une maison dans l'une des plus étranges communautés d'Amérique du Nord. Elle était située sur cette presqu'île étroite et turbulente qui s'étend à l'est de New York — et où, entre autres curiosités naturelles, on trouve deux extraordinaires formations de terrain. À trente kilomètres de Manhattan, deux énormes œufs, aux contours identiques, laissant entre eux un espace réduit qu'on pourrait, par pure courtoisie, qualifier de « baie », s'avancent dans les eaux salées les plus domestiquées de l'hémisphère occidental : ce grand poulailler humide qu'est le détroit de Long Island.

Leur ovale n'est pas parfait — comme l'œuf légendaire de Christophe Colomb, ils sont tous deux aplatis au niveau de leur point de contact — mais leur ressemblance physique doit être une source d'émerveillement perpétuel pour les goélands qui les survolent. Le simple humain dépourvu d'ailes s'intéressera davantage à un autre phénomène : leur dissemblance totale, exception faite de leur forme et de leur taille.

J'habitais West Egg, le moins... disons le moins chic des deux, même si c'est la manière la plus superficielle de définir le contraste bizarre et même carrément inquiétant qui les opposait. Ma maison se trouvait à l'extrémité de l'œuf, à seulement cinquante mètres du détroit, coincée entre deux immenses propriétés qu'on louait douze ou quinze mille dollars la saison. Celle de droite était un machin colossal, quels que soient vos critères — de fait c'était la copie de quelque hôtel de ville normand, flanquée d'une tour flambant neuve sous son fin duvet de lierre fraîchement poussé, avec une piscine en marbre et plus de quinze hectares de pelouses et de jardins. C'était le manoir de Gatsby. Ou plutôt, car je ne connaissais pas Mr. Gatsby, c'était un manoir habité par un gentleman qui portait ce nom. Ma propre maison était une offense aux regards, mais une offense modeste, sur laquelle on avait fermé les yeux, de sorte que je jouissais de la vue sur la mer, sur un petit bout de la pelouse de mon voisin, et de la proximité réconfortante de millionnaires — tout ça pour quatre-vingts dollars par mois.

De l'autre côté de la petite « baie », les blancs palais du chic East Egg scintillaient le long du rivage, et l'histoire de cet été-là ne commence réellement que le soir où je pris la route pour aller dîner en face, chez Tom et Daisy Buchanan. Daisy Buchanan était la cadette de mes cousines issues de germains et j'avais connu Tom à la fac. Et puis, juste après la guerre, j'avais passé deux jours avec eux à Chicago.

Le mari de Daisy, entre autres exploits sportifs, avait été l'un des ailiers les plus invincibles qu'ait jamais connue l'équipe de football de Yale — un héros national en quelque sorte, un de ces hommes qui atteignent un tel degré d'excellence à vingt et un ans, dans un domaine par ailleurs limité, que tout, après cela, ne peut avoir qu'un goût de défaite. Sa famille était fabuleusement riche; déjà à la fac on lui reprochait ses dépenses excessives, mais maintenant qu'il avait quitté Chicago pour s'installer dans l'Est, son train de vie était devenu stupéfiant : par exemple, il avait fait venir de Lake Forest toute une écurie de poneys de polo. J'avais du mal à me faire à l'idée qu'un homme de mon âge puisse se permettre un luxe pareil.

Pourquoi ils étaient venus dans l'Est, je l'ignore. Ils avaient passé un an en France sans raison particulière, puis vagabondé ici et

là sans relâche, partout où les gens jouaient au polo et étaient riches ensemble. Leur installation dans l'Est était définitive, d'après ce que m'avait dit Daisy au téléphone. Mais je n'y croyais pas — je ne lisais pas dans le cœur de Daisy, mais il me semblait que Tom vagabonderait encore et toujours cherchant, avec un brin de nostalgie, à revivre les sensations fortes de ses matchs de football, à jamais révolus.

Et voilà comment, par une chaude et venteuse soirée, je pris la route pour aller dîner à East Egg chez deux vieux amis que je connaissais à peine. Leur villa était encore plus somptueuse que je ne m'y attendais : c'était une ravissante maison coloniale de style géorgien, rouge et blanche, qui surplombait la baie. La pelouse partait de la plage et grimpait sur cinq cents mètres jusqu'à la porte d'entrée, enjambait des cadrans solaires, des sentiers pavés de briques et des jardins flamboyant atteignait enfin la maison et se brisait contre ses murs, dans une explosion de vigne vierge, comme emportée par son élan. Sur la façade se découpait une série de portes-fenêtres embrasées, à cette heure de la journée, de reflets dorés, et grandes ouvertes au vent chaud de la fin d'après-midi ; Tom Buchanan, en tenue d'équitation, m'attendait, debout, jambes écartées, sous le porche.

Il avait changé depuis Yale. C'était maintenant un homme de trente ans, robuste, aux cheveux couleur paille, avec une bouche plutôt dure et des manières hautaines. Ses yeux brillants et arrogants lui mangeaient le visage et vous toisaient constamment d'un air agressif. Même l'élégance efféminée de sa tenue d'équitation ne parvenait pas à dissimuler l'énorme puissance de ce corps — il semblait comprimé dans ses bottes luisantes au point d'en faire craquer les coutures et, quand il remuait les épaules, on pouvait voir jouer une grosse masse de muscles sous le fin tissu de sa veste. C'était un corps doué d'une énorme force de levier — un corps cruel.

Lorsqu'il ouvrait la bouche, sa voix de ténor rauque et bourru accentuait encore son expression belliqueuse. Il s'y glissait un soupçon de condescendance paternaliste, y compris envers les gens qu'il aimait bien — et il y avait à Yale des garçons qui ne pouvaient pas le voir en peinture.

« Bon, ce n'est pas parce que je suis plus fort et plus viril que vous, semblait-il dire, que vous êtes obligés d'être de mon avis. » Nous avions intégré le même club d'étudiants en dernière année et bien que nous n'ayons jamais été intimes, j'ai toujours eu l'impression qu'il m'appréciait et recherchait mon amitié avec ce mélange de nostalgie et d'agressivité qui lui était propre.

Nous bavardâmes quelques minutes sous le porche ensoleillé.

« Pas mal, cette baraque, non? » dit-il sans cesser de jeter les

yeux de tous côtés.

Il me prit par le bras, me fit pivoter et, d'un grand geste de la main, balaya le panorama : jardin à l'italienne en contrebas, trois cents mètres carrés de roses au parfum âcre et profond et un bateau à moteur au nez camus secoué par le ressac au large.

" Elle appartenait à Demaine, le mec du pétrole. Il me fit faire de nouveau demi-tour, poli mais brutal. Viens, on rentre. »

Nous traversâmes une entrée haute de plafond jusqu'à une salle lumineuse, couleur de rose, fragilement reliée à la maison par deux portes-fenêtres à chaque extrémité. Les fenêtres étaient entrebâillées et miroitaient d'une blancheur qui rehaussait le vert gazon du dehors, qui semblait vouloir se frayer discrètement un accès jusque dans la maison. Un courant d'air traversa la pièce, gonfla les rideaux vers l'intérieur d'un côté, vers l'extérieur de l'autre, comme de pâles drapeaux, formant des torsades qui s'élançaient vers un plafond aussi orné qu'une pièce montée glacée de sucre, puis rida le tapis lie-de-vin où courut une ombre, comme la mer sous le vent.

Le seul objet dans la pièce à conserver une immobilité totale était un canapé monumental où deux jeunes femmes étaient arrimées comme dans la nacelle d'un aérostat relié à la terre ferme. Elles étaient toutes deux vêtues de blanc et leurs robes ondulaient et voletaient comme si elles venaient juste d'achever un petit voyage aérien à travers la maison. Je dus rester quelques instants à écouter les rideaux claquer comme des fouets et un tableau gémir au mur. Puis il y eut comme un coup de tonnerre lorsque Tom Buchanan ferma la fenêtre du fond et le vent, pris au piège, vint mourir dans la pièce; les rideaux, les tapis et les deux jeunes femmes regagnèrent le sol lentement, oscillant comme des ballons.

La plus jeune des deux m'était inconnue. Elle était étendue de tout son long sur la partie du divan qu'elle occupait, complètement inerte, le menton délicatement projeté en avant, comme si elle y tenait en équilibre quelque chose qui menaçait de tomber. Si elle m'aperçut du coin de l'œil, elle n'en laissa rien paraître — à vrai dire, c'est tout juste si je ne me surpris pas à lui présenter des excuses pour l'avoir dérangée en arrivant.

L'autre fille, Daisy, tenta de se lever — elle esquissa un léger mouvement, l'air décidé — puis elle partit d'un petit rire absurde et charmant; je ris aussi et m'avançai dans la pièce.

« Je suis pa-paralysée de joie. »

Elle rit de nouveau comme si elle avait dit quelque chose de très spirituel et retint ma main un moment, son regard levé vers moi suggérant qu'il n'y avait personne d'autre au monde qu'elle désirait voir autant que moi. C'était son style. Elle glissa dans un murmure que la jeune équilibriste s'appelait Baker, de son nom de famille. (J'ai

entendu dire que cette façon qu'avait Daisy de murmurer n'avait pas d'autre motif que d'obliger les gens à se rapprocher d'elle; une critique déplacée qui n'enlevait rien à son charme.)

Quoi qu'il en soit, les lèvres de Miss Baker frémirent, elle m'adressa un hochement de tête presque imperceptible, puis la rejeta aussitôt en arrière — l'objet qu'elle tenait en équilibre avait manifestement chancelé d'un rien, lui causant quelque frayeur. Je faillis de nouveau m'excuser : je me sens presque toujours incroyablement démuni quand quelqu'un exhibe une telle indifférence à mon égard.

Je regardai de nouveau ma cousine, qui commença à m'interroger de sa voix basse et captivante. C'était le genre de voix dont l'auditeur suit attentivement toutes les modulations, comme s'il s'agissait d'une composition musicale qui ne serait plus jamais jouée. Son visage triste et adorable était certes plein de beautés : elle avait de beaux yeux et une belle bouche sensuelle, mais sa voix surtout avait quelque chose de fiévreux que les hommes qui l'avaient aimée pouvaient difficilement oublier : un chantonement irrésistible, comme si elle vous susurrail à l'oreille : « Écoute-moi ! », vous assurait qu'elle venait de faire des choses passionnantes et gaies juste avant et qu'elle se préparait à faire de nouvelles choses gaies et passionnantes dans l'heure qui suivrait.

Je lui racontai que je m'étais arrêté une journée à Chicago en venant dans l'Est et qu'une douzaine de personnes m'avaient chargé de lui transmettre des messages affectueux.

« Est-ce que je leur manque ? s'écria-t-elle avec extase.

— La ville entière est plongée dans la désolation. Toutes les voitures ont leur roue arrière gauche peinte en noir comme une couronne mortuaire et la rive nord du lac retentit toute la nuit de sanglots ininterrompus.

— C'est magnifique ! Retournons-y, Tom. Demain ! » Puis, sans transition, elle ajouta : « Il faut que tu voies le bébé.

— J'adorerais.

— Elle dort. Elle a deux ans^[1]. Tu ne l'as jamais vue ?

— Jamais.

— Eh bien, il faut que tu la voies. Elle est... »

Tom Buchanan, qui n'avait cessé de tournicoter à travers la pièce, s'arrêta et posa la main sur mon épaule.

« Que fais-tu, Nick?

— Je travaille pour un agent de change.

— Qui ça ? »

Je le lui dis.

« Vois pas qui c'est », observa-t-il d'un ton sans réplique.

Il commençait à m'énervé.

« Tu verras, répondis-je sèchement. Tu verras si tu restes dans l'Est.

— Oh, je vais rester dans l'Est, ne t'en fais pas, dit-il. Il jeta un coup d'œil à Daisy puis se retournant vers moi, comme s'il redoutait un commentaire qui ne vint pas. Je serais sacrément idiot d'aller vivre ailleurs. »

À cet instant, Miss Baker dit : « Absolument ! » Ce fut si soudain que je sursautai — c'était le premier mot qu'elle prononçait depuis que j'étais entré dans la pièce. Manifestement, cela l'étonna autant que moi car elle bâilla, se leva en exécutant une série de mouvements rapides et adroits et vint se placer au milieu du salon.

« Je suis toute raide, se plaignit-elle, je suis allongée sur ce sofa depuis la nuit des temps.

— Ne me regarde pas comme ça, rétorqua Daisy, j'ai passé tout l'après-midi à essayer de te traîner à New York. »

— Non merci, dit Miss Baker à l'adresse des quatre cocktails qui arrivaient tout juste de l'office. Je suis en pleine période d'entraînement. »

Son hôte la regarda d'un air incrédule.

« Ah oui ! Il ne fit qu'une gorgée de son cocktail. Comment tu fais pour y arriver, ça me dépasse. »

Je regardai Miss Baker en me demandant à quoi elle « arrivait ». C'était un plaisir de la regarder. Elle était mince, avec une poitrine menue et une silhouette très droite qu'elle accentuait en rejetant les épaules vers l'arrière comme un jeune aspirant. Ses yeux gris fatigués par le soleil se tournèrent vers moi avec une curiosité poliment réciproque; son visage était pâle, charmant, insatisfait. Je me rendis compte alors que je l'avais déjà vue quelque part, elle ou sa photo.

« Vous habitez West Egg ? fit-elle remarquer avec dédain. Je connais quelqu'un là-bas.

— Moi, je n'y connais per...

— Vous devez connaître Gatsby.

— Gatsby? s'enquit Daisy. Quel Gatsby? »

Avant que j'aie pu répondre qu'il était mon voisin, on annonça que le dîner était servi; passant impérieusement son bras musclé sous le mien, Tom Buchanan me poussa hors de la pièce comme s'il déplaçait un pion sur un échiquier.

Minces, languides, leurs mains délicatement posées sur les hanches, les deux jeunes femmes nous précédèrent dehors, sous la véranda couleur de rose, ouverte sur le crépuscule et où quatre bougies tremblotaient dans le vent qui avait faibli.

« Pourquoi des *bougies*? » protesta Daisy en fronçant les sourcils. Elle les moucha avec ses doigts. « Dans deux semaines ce

sera le jour le plus long de l'année. » Elle nous regarda, radieuse. « Est-ce que vous aussi, vous guettez toujours le jour le plus long de l'année, et puis vous le ratez? Moi, je guette toujours le jour le plus long de l'année, et je le rate.

— On devrait organiser quelque chose, bâilla Miss Baker, qui s'assit à table comme elle se serait mise au lit.

— D'accord, dit Daisy. Qu'est-ce qu'on organise ? » Elle se tourna vers moi, l'air désespéré : « Qu'est-ce que les autres organisent? »

Avant que j'aie pu répondre, elle se mit à fixer son petit doigt d'un air épouvanté.

« Regardez ! gémit-elle. Je me suis fait mal. » Nous regardâmes tous — la jointure était noire et bleue.

« C'est de ta faute, Tom, l'accusa-t-elle. Je sais que tu ne l'as pas fait exprès, mais c'est toi qui l'as fait. Voilà le résultat quand on épouse une brute, une force de la nature, un type baraqué, une armoire à glace, un mastodonte...

— Je hais ce mot, mastodonte, maugréa Tom, même pour rire.

— Mastodonte », insista Daisy.

De temps en temps, elle et Miss Baker faisaient en aparté des réflexions narquoises et inconséquentes, une ébauche de conversation aussi légère que leurs robes blanches et leurs yeux indifférents, vides de tout désir. Elles étaient là et elles nous toléraient, Tom et moi, s'efforçant simplement, avec charme et courtoisie, de nous divertir ou d'être diverties. Elles savaient qu'incessamment le dîner s'achèverait et qu'un peu plus tard la soirée elle aussi s'achèverait et qu'on passerait tranquillement à autre chose. C'était carrément différent des soirées du Middle West qui progressaient hâtivement, étape par étape jusqu'à la dernière, et où l'on passait son temps à anticiper une suite toujours décevante, ou au contraire, tout simplement, les nerfs torturés par l'instant présent.

« Avec toi, je me sens si peu civilisé, Daisy, avouai-je en me resserrant du bordoux — bouchonné mais assez imposant. Tu ne peux pas discuter agriculture, ou ce genre de choses ? »

J'avais fait cette remarque sans dessein particulier mais elle eut un effet inattendu.

« La civilisation court à sa perte, s'exclama Tom avec violence. Je suis devenu terriblement pessimiste. Tu as lu *L'Ascension des empires de couleur*, de ce type, là, Goddard?

— Euh... non, répondis-je, plutôt surpris par son ton.

— Eh bien, c'est un livre intelligent. Tout le monde devrait le lire. L'idée, c'est que si on ne fait pas attention, la race blanche sera... sera totalement submergée. C'est scientifique; c'est prouvé.

— Tom devient très intello, dit Daisy, avec une expression

profondément triste. Il lit des livres intellos, avec des mots compliqués à l'intérieur. C'était quoi ce mot qu'on...

— Eh bien, ce sont tous des livres scientifiques insista Tom en lui jetant un coup d'œil impatient. Ce mec a fait le tour de la question. Il ne tient qu'à nous, qui sommes la race dominante, d'être vigilants, sans ça les autres races vont tout contrôler.

— Il faut les combattre, chuchota Daisy, en clignant des yeux sous le soleil ardent.

— Tu devrais vivre en Californie... », avança Miss Baker, mais Tom l'interrompit en se déplaçant lourdement sur sa chaise.

« L'idée, c'est que nous sommes des Nordiques. Moi, toi, toi aussi, et... », après une infinitésimale hésitation il inclut Daisy d'un léger hochement de tête et elle me fit un nouveau clin d'œil. « Et nous avons inventé tous ces trucs qui font la civilisation... la science, l'art, quoi, tout ça. Pigé ? »

Il y avait quelque chose de pathétique dans ses efforts, comme si, devenu plus exigeant qu'autrefois, il avait du mal à satisfaire sa propre vanité. Presque aussitôt après, le téléphone sonna à l'intérieur et le majordome quitta la véranda. Daisy profita de cette interruption provisoire et se pencha vers moi.

« Je vais te confier un secret de famille, murmura-t-elle avec enthousiasme. C'est à propos du nez du majordome. Tu veux que je te parle du nez du majordome ?

— Je ne suis venu que pour ça.

— Bon, il n'a pas toujours été majordome ; il polissait l'argenterie chez des gens, à New York, qui avaient assez d'argenterie pour deux cents personnes. Il polissait du matin au soir et il a fini par contracter une maladie du nez.

— Et puis les choses ont dégénéré, intervint Miss Baker.

— Exactement. Les choses ont dégénéré. Tant et si bien qu'il a fini par abandonner son poste. »

Un bref instant, le soleil couchant caressa son visage radieux d'un éclat romantique ; retenant mon souffle, je dus me pencher pour entendre sa voix ; puis la lumière baissa, les rayons du soleil désertèrent son visage un à un, malgré eux, à regret comme des enfants que le crépuscule arrache à leurs jeux.

Le majordome revint et murmura quelque chose à l'oreille de Tom, qui fronça les sourcils repoussa sa chaise et rentra dans la maison sans un mot. Comme si son départ avait déclenché quelque chose en elle, Daisy s'adressa de nouveau à moi, de sa voix ardente et musicale.

« Que c'est bon de te voir assis là à ma table Nick. Tu me fais penser à... une rose. Absolument. À une rose. N'est-ce pas ? » Elle se tourna vers Baker, recherchant son approbation : « On dirai

absolument une rose ? »

C'était faux. Je ne ressemble pas, même de loin à une rose. Elle improvisait, voilà tout, mais une chaleur grisante émanait d'elle, comme si son âme s'efforçait de vous atteindre par le biais de ces mots haletants, fiévreux. Puis, soudain, elle jeta sa serviette sur la table, s'excusa et rentra dans la maison.

Miss Baker et moi, nous échangeâmes un coup d'œil soigneusement inexpressif. J'allais parler lorsqu'elle se redressa, aux aguets, et dit « Chut ! » pour m'intimer le silence. On distinguait un murmure contenu et passionné qui venait de la pièce voisine, et Miss Baker tendit l'oreille sans vergogne, tâchant d'entendre. Le sens de ce murmure faillit nous parvenir; il faiblit, repartit de plus belle, puis cessa complètement.

« Ce Monsieur Gatsby dont vous parliez est mon voisin, commençai-je.

— Taisez-vous. Je veux entendre ce qui se passe.

— Il se passe quelque chose? demandai-je innocemment.

— Vous voulez dire que vous n'êtes pas au courant? dit Miss Baker, sincèrement étonnée. Je croyais que tout le monde l'était.

— Pas moi.

— Eh bien, hésita-t-elle, Tom a une maîtresse à New York.

— Une maîtresse », répétai-je d'une voix blanche. Miss Baker opina.

« Elle pourrait avoir la décence de ne pas lui téléphoner à l'heure du dîner, vous ne trouvez pas? »

À peine avais-je eu le temps de saisir le sens de ses propos, qu'une robe froufrouta, des bottes de cuir craquèrent, et Tom et Daisy avaient repris leur place à table.

« On n'y peut rien ! » s'écria Daisy avec une gaieté nerveuse.

Elle s'assit, lança un regard pénétrant à Miss Baker, puis à moi, et poursuivit : « J'ai jeté un coup d'œil dehors, c'est très romantique dehors. Il y a un oiseau sur la pelouse : on dirait un rossignol qui serait venu d'Europe à bord d'un transatlantique de la compagnie Cunard. Ou White Star. Il est en train de chanter. » Sa voix aussi chantait : « C'est romantique, n'est-ce pas Tom?

— Très romantique », dit-il, puis se tournant vers moi d'un air pitoyable : « S'il y a encore assez de lumière après le dîner, je veux t'emmener voir les écuries. »

La sonnerie du téléphone retentit de nouveau à l'intérieur et, comme Daisy hochait la tête d'un air déterminé en direction de Tom, le sujet de conversation relatif à l'équitation, en vérité tous les sujets de conversation s'évanouirent dans les airs.

Des débris épars des cinq dernières minutes que nous avons passées à table, je me rappelle seulement ceci : on ralluma les

bougies, sans raison, et j'avais conscience de chercher à croiser un regard tout en les évitant tous. Je ne saurais dire à quoi pensaient Daisy et Tom, mais je ne suis pas sûr que Miss Baker elle-même, avec tout le robuste cynisme qu'elle semblait posséder, arrivait à faire complètement abstraction du hurlement strident et métallique, pareil à une sirène d'alarme, qu'émettait ce cinquième convive. Aux yeux de certains, la situation aurait peut-être pu passer pour excitante — en ce qui me concerne, j'avais juste envie d'appeler immédiatement la police.

Les chevaux ne furent, faut-il le préciser, plus mentionnés. Tom et Miss Baker, distants d'un ou deux mètres crépusculaires, retournèrent sans se presser dans la bibliothèque, comme pour aller veiller un cadavre parfaitement réel, tandis que, cherchant à paraître agréablement intéressé et un peu sourd, je suivis Daisy à travers une enfilade de vérandas contiguës jusqu'au porche principal. Là, dans une complète obscurité, nous nous assîmes côte à côte sur un divan d'osier.

Daisy prit sa tête dans ses mains comme pour en vérifier les contours adorables et son regard se perdit peu à peu dans le crépuscule velouté. Je voyais bien qu'elle était en proie à des émotions violentes ; je lui posai donc des questions, que j'estimais sédatives, sur sa petite fille.

« Nous ne nous connaissons pas très bien tous les deux, Nick, dit-elle soudain. Bien que nous soyons cousins. Tu n'es pas venu à mon mariage.

— J'étais encore mobilisé.

— Ah oui, c'est vrai. » Elle hésita. « Eh bien, j'ai vécu des moments très difficiles, Nick, et je suis devenue assez cynique. Dans tous les domaines »

Elle avait pour cela des raisons évidentes. J'attendis, mais elle n'en dit pas plus, et au bout d'un moment je me remis, sans grande conviction, à parler de sa fille. « Je suppose qu'elle parle, et... mange, et tout ça.

— Oh, oui. » Elle me regarda d'un air absent. « Écoute, Nick; laisse-moi te raconter ce que j'ai dit quand elle est née. Tu veux bien ?

— Certainement.

— Ça t'aidera à comprendre comment je... ressens les choses. Eh bien, elle n'était pas née depuis une heure et Tom était Dieu sait où. Je me suis réveillée de l'anesthésie avec un profond sentiment d'abandon et j'ai aussitôt demandé à l'infirmière si c'était un garçon ou une fille. Elle m'a dit que c'était une fille, et alors je me suis détournée et j'ai pleuré. « C'est parfait, j'ai dit, je suis contente que ce soit une fille. Et j'espère qu'elle sera idiote — c'est ce qui peut arriver de mieux à une fille sur cette terre, être une ravissante petite idiote. »

— Tu vois, je trouve tout atroce, de toute manière poursuivit-elle

d'un air convaincu. Tout le monde pense comme moi — les gens les plus évolués. Mais moi, je sais. J'ai été partout. J'ai tout vu. Tout fait. » Elle jeta les yeux de tous côtés, un peu comme Tom, puis eut un rire fiévreux et méprisant. « Sophistiquée — Dieu que je suis sophistiquée ! »

À l'instant où sa voix se brisa, cessant de réclamer mon attention, ma confiance, je sentis le manque profond de sincérité de tout ce qu'elle avait dit. Cela me mit mal à l'aise, comme si la soirée dans son ensemble n'avait été qu'une sorte de mise en scène destinée à m'extorquer un tribut émotionnel. J'attendis, et, comme prévu, au bout d'un moment elle me regarda et un sourire parfaitement satisfait se dessina sur son adorable figure, comme si elle avait proclamé son appartenance à quelque société secrète très sélect, qui les aurait admis comme membres, elle et Tom.

* * *

À l'intérieur, la pièce devenue cramoisie ruisselait d'une lumière sanglante. Tom et Miss Baker étaient assis chacun à un bout du grand canapé et elle lui lisait le *Saturday Evening Post* à haute voix — les mots, murmurés d'une voix monocorde, s'égrenaient paisiblement. La lampe jetait sur les bottes de l'homme un éclat brillant, plus sourd sur les cheveux couleur feuilles d'automne de la femme, et scintillait sur le papier chaque fois qu'elle tournait une page, faisant palpiter les muscles fuselés de ses bras.

À notre arrivée, elle nous intima un instant le silence d'un geste de la main.

« La suite, dit-elle en jetant le magazine sur la table basse, au prochain numéro. »

Son corps reprit ses droits : d'un prompt rétablissement des genoux, elle se mit debout.

« Il est dix heures, fit-elle remarquer comme si elle avait vu l'heure s'afficher au plafond. L'heure où les gentilles petites filles comme moi vont se coucher.

— Jordan dispute un tournoi de golf demain expliqua Daisy. À Westchester.

— Oh... vous êtes *Jordan Baker*. »

Je compris alors pourquoi son visage m'était familier : j'avais souvent rencontré sa charmante moue de dédain, reproduite à la photogravure et illustrant des articles sur l'actualité sportive d'Asheville, Hot Springs ou Palm Beach. J'avais aussi entendu des bruits qui circulaient à son sujet, une histoire délicate, déplaisante, mais laquelle ? Je l'avais oubliée depuis longtemps.

« Bonne nuit, dit-elle doucement. Réveillez- moi à huit heures, d'accord ?

— Si tu y arrives.

— J'y arriverai. Bonne nuit, Mr. Carraway . À une prochaine fois peut-être.

— Ça ne fait aucun doute, confirma Daisy. En fait, j'ai l'intention d'arranger un mariage entre vous. Reviens souvent, Nick, et je ferai en sorte de comment on dit ? Vous jeter dans les bras l'un de l'autre. Tu vois : je vous enfermerai accidentellement dans la buanderie, ou je vous mettrai tous les deux sur le bateau et vous expédierai au large, ce genre de trucs...

— Bonne nuit, lança Miss Baker qui montait déjà l'escalier. Je n'ai rien entendu du tout.

— C'est une fille bien, dit Tom au bout d'un moment. On ne devrait pas la laisser vadrouiller comme ça à travers le pays.

— Qui ça, « on » ?, s'enquit froidement Daisy.

— Sa famille.

— Tout ce qu'elle a comme famille, c'est une tante centenaire. D'ailleurs, Nick veillera sur elle, n'est-ce pas, Nick ? Elle va passer plein de week-ends ici cet été. Je pense que notre foyer aura une excellente influence sur elle. »

Daisy et Tom se regardèrent un moment en silence.

« Elle vient de New York? m'empressai-je de demander.

« De Louisville. C'est là que nous avons grandi toutes les deux, à l'époque où nous étions de pures jeunes filles. De belles et pures...

— Est-ce que vous avez parlé de choses intimes avec Nick, sur la véranda ? demanda Tom brutalement.

— Tu crois? » Elle me regarda. « Je n'arrive pas à me rappeler, mais il me semble que nous avons parlé de la race nordique. Oui. Je m'en rappelle maintenant. Le sujet s'est, comment dire, imposé à nous, et pour commencer, vois-tu...

— Ne va pas croire tout ce qu'on te raconte, Nick », me recommanda Tom.

Je répondis faiblement qu'on ne m'avait rien raconté du tout, et quelques minutes plus tard je pris congé. Ils me raccompagnèrent jusqu'à la porte et se tinrent debout, côte à côte, dans le gracieux rectangle de lumière. Comme je mettais le contact Daisy poussa un cri péremptoire : « Attends ! J'ai oublié de te demander quelque chose d'important. On nous a dit que tu avais une fiancée, dans l'Ouest.

— C'est vrai, renchérit Tom aimablement. On nous a dit que tu t'étais fiancé.

— Pure calomnie. Je suis bien trop pauvre.

— Mais on nous l'a dit », insista Daisy, qui, mon grand étonnement, s'était de nouveau épanouie comme une fleur. « Au

moins trois personnes nous l'ont dit. Il faut donc que ce soit vrai. »

Bien sûr, je savais à quoi ils faisaient allusion mais je n'étais pas, ne serait-ce que vaguement fiancé. Le fait que la rumeur ait publié les bans était l'une des raisons pour lesquelles j'étais venu ici dans l'Est. On n'arrête pas de sortir avec une vieille amie pour cause de ragots, mais, d'un autre côté, je n'avais pas l'intention d'être poussé au mariage par des ragots.

Cette marque d'intérêt venant d'eux ne me laissa pas insensible, me les fit paraître moins distants, malgré leur fortune. Néanmoins, j'étais mal à l'aise et un peu écœuré lorsque je pris la route du retour. J'avais l'impression que le mieux à faire, pour Daisy, c'était de fuir cette maison avec son enfant sous le bras. Mais elle n'en avait apparemment pas l'intention. Quant à Tom, découvrir qu'il avait « une maîtresse à New York » me surprenait beaucoup moins que de le voir déprimé par la lecture d'un livre. Quelque chose le poussait à remâcher des théories périmées, comme si l'autosatisfaction qu'il tirait de sa force physique ne suffisait plus à nourrir son tempérament dominateur.

Il régnait déjà une atmosphère de plein été devant les terrasses des cafés et les garages où des pompes à essence rouges, flambant neuves, se dressaient dans des flaques de lumière. Et quand j'eus regagné mon domaine de West Egg, je garai ma voiture dans la remise et m'assis un moment sur une tondeuse abandonnée dans le jardin. Le vent s'était calmé, cédant la place à une nuit sonore, retentissant de battements d'ailes dans les arbres et d'un son organique, insistant, comme si une soufflerie souterraine animait les grenouilles d'une vitalité déchaînée. La silhouette d'un chat se découpa furtivement dans le clair de lune, et, tournant la tête dans sa direction pour le regarder, je vis que je n'étais pas seul : à quinze mètres de moi, un homme avait surgi de l'ombre de la maison voisine et se tenait, debout, les mains dans les poches, contemplant le ciel criblé d'étoiles. Quelque chose, dans son allure nonchalante, dans l'assurance avec laquelle il s'était campé sur la pelouse, me donna à penser qu'il s'agissait de Mr. Gatsby lui-même venu constater quelle part exacte lui revenait de notre ciel commun.

Je décidai de le héler. Miss Baker avait évoqué son nom au cours de la soirée, ce qui me donna une occasion de me présenter. Mais je ne le fis pas, car je compris soudain qu'il tenait à sa solitude : il tendit les bras vers la mer obscure d'une manière étrange et, malgré la distance qui nous séparait, j'aurais juré qu'il tremblait. Machinalement, je regardai vers le large — et n'aperçus rien d'autre qu'une lumière verte, solitaire, minuscule et lointaine, qui devait marquer l'extrémité d'une jetée. Quand je me tournai de nouveau vers Gatsby, il avait disparu et je me retrouvai seul dans la nuit inquiète.

[1] Dans le texte original, Pammy est âgée de trois ans. Fitzgerald commet donc une erreur (on apprendra plus tard qu'elle est née au printemps 1920, et l'action se déroule en 1922), que nous nous permettons de rectifier.

CHAPITRE II

.
.
.
.

À peu près à mi-chemin entre West Egg et New York, la route rejoint brusquement la voie de chemin de fer et la longe sur cinq cents mètres, comme pour éviter de traverser une zone particulièrement déshéritée. C'est une vallée de cendres : un champ cauchemardesque où les cendres poussent comme du blé, dessinent des crêtes, des collines, de monstrueux jardins; où les cendres se transforment en maisons, en cheminées, en colonnes de fumée et, dans un effort ultime et transcendant, incarnent des humains gris cendre, dont on distingue à peine les mouvements et qui se désagrègent aussitôt dans l'air empoussiéré. De temps à autre, un convoi grisâtre rampe sur des rails invisibles, émet un grincement sinistre, puis s'arrête, et aussitôt un essaim d'humains gris cendre s'en échappe, armé de lourdes pelles, et soulève un nuage impénétrable qui dérobe aux regards leurs tâches énigmatiques.

Mais, surplombant ces terres grises et la poussière livide qui s'y entasse dans des spasmes sans fin, on aperçoit, au bout d'un moment, les yeux du Docteur T.J. Eckleburg. Les yeux du Docteur T.J. Eckleburg sont bleus et gigantesques — leur rétine mesure un mètre de haut. Il n'a pas de visage; juste une paire d'immenses lunettes jaunes posées sur un nez inexistant. De toute évidence, c'est un opticien farfelu qui les a mises là pour attirer de nouveaux clients dans cette banlieue de Queens, et a lui-même sombré depuis dans une cécité définitive; ou alors il les a purement et simplement oubliées et s'en est allé. Mais ses yeux, jamais repeints depuis, légèrement délavés par le soleil et par la pluie, planent toujours sur cette décharge comme sur un lieu sacré.

La vallée de cendres est bordée d'un côté par une petite rivière croupie et lorsqu'on lève le pont basculant pour laisser passer les

péniches, les passagers du train peuvent rester bloqués jusqu'à une demi-heure à regarder ce paysage lugubre. Le train s'arrête toujours au moins une minute à cet endroit, et c'est ainsi que j'ai fait la connaissance de la maîtresse de Tom Buchanan.

Tout son entourage était au courant qu'il en avait une. Ses amis s'indignaient de le voir arriver dans des restaurants à la mode en sa compagnie, l'installer, puis faire le tour des autres tables pour bavarder avec tous les gens qu'il connaissait. Même si j'étais curieux de voir à quoi elle ressemblait, je n'avais aucune envie de la rencontrer : ce fut pourtant le cas. Je me rendais à New York avec Tom en train, un après-midi, et dès que nous fûmes arrêtés le long des tas de cendres, il sauta sur ses pieds, m'attrapa par le coude et me força littéralement à sortir du wagon.

« On descend, insista-t-il, je veux te présenter ma petite amie. »

Je pense qu'il avait pas mal bu au déjeuner, et sa détermination à vouloir que je l'accompagne frisait la violence. Il présumait avec dédain que je n'avais rien de mieux à faire de mon dimanche après-midi.

Je franchis derrière lui un petit passage à niveau d'un blanc écaillé et nous revînmes sur nos pas, parcourant une centaine de mètres sur la route sous le regard fixe du Docteur Eckleburg. Le seul immeuble en vue était un petit pâté de maisons en briques jaunes, planté à la lisière de cette terre vaine, desservi par une grand-rue en réduction qui ne menait absolument nulle part. L'un des trois commerces qui s'y trouvaient était à louer; le second était un restaurant ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à l'accès poussiéreux; le troisième un garage — *Réparations*. GEORGE B. WILSON. *Achats et ventes de voitures* — et j'y pénétrai derrière Tom.

L'intérieur était pauvre et nu; la seule voiture visible était une Ford en ruine, couverte de poussière, tapie dans un coin sombre. L'idée me traversa que ce garage fantôme ne devait être qu'une façade, derrière laquelle se cachaient de somptueux et romantiques appartements, lorsque le propriétaire en personne s'encadra dans la porte du bureau, s'essuyant les mains sur un bout de chiffon. C'était un homme blond, veule, anémique et relativement joli garçon. Lorsqu'il nous vit, une tiède lueur d'espoir brilla dans ses yeux bleu pâle.

« Salut Wilson, salut mon gars, dit Tom, en lui tapant gaiement sur l'épaule. Comment vont les affaires ?

— J'ai pas à me plaindre, répondit Wilson sans conviction. Quand est-ce que vous allez me vendre cette voiture ?

— La semaine prochaine ; j'ai un gars qui travaille dessus en ce moment.

— Y travaille pas très vite, hein ?

— Si, dit Tom froidement. Mais si c'est ce que vous pensez, je ferais peut-être mieux de la vendre à quelqu'un d'autre après tout. »

Wilson s'empessa de se justifier : « J'ai pas dit ça. Je dis juste que... »

Sa voix mourut et Tom balaya des yeux le garage avec impatience. J'entendis alors des bruits de pas qui descendaient un escalier et un instant plus tard une silhouette féminine assez épaisse apparut à contre-jour à la porte du bureau. Elle était âgée d'environ trente-cinq ans et plutôt enrobée, mais elle portait son embonpoint avec cette sensualité dont sont capables certaines femmes. Son visage, qui surmontait une robe à pois en crêpe de chine bleu foncé, était totalement dépourvu de beauté, mais on sentait d'emblée chez elle une vitalité passionnée, comme si les fibres de son corps étaient constamment stimulées. Elle sourit d'un air nonchalant et, traversant son mari comme s'il s'était agi d'un fantôme, serra la main de Tom en le regardant droit dans les yeux. Puis elle se passa la langue sur les lèvres et, sans se retourner, s'adressa à son mari d'une voix traînante et vulgaire.

« Tu ramènes des chaises, ou quoi? Que tout le monde reste pas debout.

— Pour sûr », acquiesça Wilson en toute hâte et il repartit dans le petit bureau, où il se confondit aussitôt avec les murs couleur ciment. Une cendre blanchâtre recouvrait sa combinaison noire et sa chevelure pâle d'un voile de poussière, comme elle recouvrait toutes choses alentour — sauf sa femme, qui se colla contre Tom.

« Il faut que je te voie, lui dit Tom instamment. Prends le prochain train.

— O.K.

— On se retrouve devant le kiosque à journaux, en bas. »

Elle fit oui de la tête et s'écarta de lui juste au moment où George Wilson émergeait du bureau avec deux chaises.

Nous l'attendîmes plus loin sur la route, à l'abri des regards. C'était quelques jours avant le 4 Juillet et un gamin italien gris et maigrichon installait des feux d'artifice le long de la voie de chemin de fer.

« Quel horrible endroit, non? dit Tom en rendant son regard renfrogné au Docteur Eckleburg. — Atroce.

— Ça lui fait du bien de sortir.

— Son mari est d'accord ?

— Wilson ? Il croit qu'elle va voir sa sœur à New York. Il est tellement abruti qu'il n'a même pas conscience d'exister. »

Et nous voilà, Tom, sa petite amie et moi-même partis tous ensemble pour New York — pas exactement ensemble, car Mrs. Wilson avait discrètement pris place dans un autre wagon. Tom

épargnait un minimum la sensibilité des gens d'East Egg qui pourraient voyager à bord de ce train.

Elle s'était changée et portait maintenant une robe brochée en mousseline marron qui se tendit étroitement sur ses hanches massives lorsque Tom l'aida à descendre du marchepied à New York. Au kiosque à journaux, elle acheta un numéro du *Town Tattle* et un magazine de cinéma, et, au drugstore de la gare, un pot de crème hydratante et une petite bouteille de parfum. En haut, sous la voûte solennelle et sonore, elle dédaigna quatre taxis avant d'en sélectionner un tout neuf, couleur lavande, aux banquettes capitonnées de gris, qui se dégagea de la cohue pour rejoindre la rue inondée de soleil, mais aussitôt elle s'écarta brusquement de la portière, se pencha en avant et frappa à la vitre de séparation.

« Je veux un chien comme ça, dit-elle avec sérieux. J'en veux un pour mettre à l'appartement. C'est sympa d'avoir un chien. »

Le chauffeur recula et s'arrêta devant un vieillard grisonnant qui affichait une ressemblance absurde avec John D. Rockefeller. Dans un panier suspendu à son cou se recroquevillaient une douzaine de chiots tout bébés de race indéterminée.

« C'est quoi comme chiens ? » lui demanda impatiemment Mrs. Wilson comme il se penchait vers la portière du taxi.

« Y a un peu de tout. Qu'est-ce que vous recherchez, M'dame ?

— J'en aimerais bien un comme ceux qu'ils ont, dans la police; je suppose que vous en avez pas des comme ça ? »

L'homme jeta un regard dubitatif à l'intérieur du panier, y plongea la main et, l'attrapant par la peau du cou, en sortit un qui se débattait.

« Ce n'est pas un chien policier, dit Tom.

— Non, c'est pas vraiment un chien policier, dit l'homme, une nuance de désappointement dans la voix. On dirait plutôt un airedale. » Il caressa de la main le dos de l'animal, qui ressemblait à un gant de toilette marronnasse. « Regardez-moi ce poil. Ça, c'est du poil. Avec un chien comme ça, vous êtes tranquille, pas de risque qu'il s'enrhume.

— Je le trouve mignon, dit Mrs. Wilson avec enthousiasme. Il coûte combien ?

— Celui-là ? » Il lui jeta un regard admiratif. « Ce chien-là vous coûtera dix dollars. »

L'airedale — indubitablement, il devait y avoir eu un airedale dans son histoire familiale, bien qu'il eût les pattes étonnamment blanches — changea de mains et Mrs. Wilson le nicha sur ses genoux, où elle se mit à caresser son pelage imperméable avec extase.

« C'est un garçon ou une fille ? s'enquit-elle avec tact.

— Çui-là? C'est un garçon.

— C'est une chienne, trancha Tom. Voilà ton argent. Tu peux aller t'en acheter dix autres à ce prix-là. »

Nous prîmes la 5e Avenue, chaude et calme, presque pastorale en ce dimanche après-midi d'été. Je n'aurais pas été surpris de voir un troupeau de moutons blancs débouler au coin d'une rue.

« Arrêtez, dis-je, je dois vous quitter ici.

— Pas question, intervint Tom aussitôt. Myrtle sera désolée si tu ne viens pas avec nous à l'appartement. N'est-ce pas, Myrtle ?

— Venez, insista-t-elle. Je vais téléphoner à ma sœur, Catherine. Y a des gens qui disent qu'elle est très belle, des gens qui s'y connaissent.

— Écoutez, j'aimerais bien mais... »

Nous continuâmes, coupant par le parc vers l'ouest, au-delà de la 100e Rue. À la 158e, le taxi s'arrêta devant ce qui ressemblait à une mince tranche dans un grand gâteau blanc composé d'appartements meublés. Regardant autour d'elle comme une souveraine rentrant d'exil, Mrs. Wilson ramassa son chien et ses autres emplettes et pénétra dans l'immeuble avec arrogance.

« Je vais dire aux McKee de monter, annonça-t-elle en entrant dans l'ascenseur. Et bien sûr, je vais appeler ma sœur, aussi. »

L'appartement se trouvait au dernier étage — il y avait un petit salon, une petite salle à manger, une petite chambre à coucher, et une salle de bains. Le salon était bourré à craquer de meubles en tapisserie absolument disproportionnés qui bloquaient les portes, de sorte qu'au moindre mouvement on y trébuchait constamment sur des images de nobles dames faisant de la balançoire dans le parc de Versailles. Au mur, il y avait juste une photographie démesurément agrandie, qui représentait apparemment un coq juché sur un rocher rouge sang. Cependant, sous un certain angle le coq s'avérait être un bonnet, et une vieille dame aux joues cramoisies dardait son regard sur la pièce. Plusieurs vieux numéros du *Town Tattle* gisaient sur la table basse, ainsi qu'un exemplaire de *Simon Called Peter*^[1] et quelques feuilles à scandale de Broadway. Mrs. Wilson commença par s'occuper du chien. Un liftier partit à contrecœur chercher une caisse pleine de paille et un peu de lait, qu'il compléta, de sa propre initiative, avec une boîte de biscuits pour chiens, épais et durs — l'un d'eux finit par se décomposer avec apathie dans une soucoupe de lait au fil de la soirée. Pendant ce temps, Tom sortit une bouteille de whisky d'un placard fermé à clef.

Je ne me suis saoulé que deux fois dans ma vie, et, la seconde fois, c'était précisément ce soir-là; de sorte que je ne garde de tout ce qui s'est passé qu'un souvenir brumeux, opaque — bien que l'appartement soit resté inondé de soleil jusqu'à huit heures passées.

Assise sur les genoux de Tom, Mrs. Wilson passa quelques coups de téléphone; puis on manqua de cigarettes et je sortis en acheter au drugstore du coin. Quand je remontai, ils avaient tous les deux disparu; je restai donc discrètement assis au salon et lus un chapitre de *Simon Called Peter* : était-ce vraiment nul ? ou bien était-ce dû au whisky ? Toujours est-il que je n'y compris rien.

Au moment précis où Tom et Myrtle (dès le premier verre, Mrs. Wilson et moi nous étions appelés par nos prénoms) refaisaient leur apparition, des gens arrivèrent à la porte de l'appartement.

La sœur, Catherine, était une fille mince et délurée, d'environ trente ans, les cheveux roux coupés au carré, compacts et luisants, le teint poudré d'un blanc laiteux. Ses sourcils avaient été épilés de manière à accentuer leur dessin canaille, mais les efforts de la nature pour restaurer leur alignement initial donnaient à son visage un air indécis. Au moindre mouvement, elle émettait un incessant cliquètement, dû aux innombrables bracelets en terre cuite qui glissaient autour de ses poignets. Elle était arrivée d'un pas pressé, comme si elle rentrait chez elle, en jetant sur les meubles un regard de propriétaire, à tel point que je m'étais demandé si elle habitait là. Mais lorsque je l'interrogeai à ce sujet, elle fut prise d'un fou rire, répéta ma question à la cantonade et me répondit qu'elle vivait à l'hôtel avec une amie.

Mr. McKee était un homme pâle et efféminé qui occupait l'appartement du dessous. Il venait sans doute de se raser — il restait un peu de mousse blanche sur sa joue — et il salua le plus respectueusement du monde tous ceux qui se trouvaient dans la pièce. Il m'informa qu'il travaillait dans le « domaine de l'art » et j'appris plus tard qu'il était photographe et qu'il était l'auteur de l'agrandissement confus de la mère de Mrs. Wilson qui flottait, tel un ectoplasme, sur le mur. Sa femme était à la fois excitée et languide, séduisante et repoussante. Elle m'annonça fièrement que son mari l'avait photographiée cent vingt-sept fois depuis qu'ils étaient mariés.

Mrs. Wilson s'était encore changée, je ne sais plus exactement à quel moment, et elle était maintenant parée d'une robe de cocktail compliquée en mousseline de soie crème, qui froufroulait sans cesse quand elle se déplaçait dans la pièce. Sous l'influence de la robe, sa personnalité aussi avait subi un changement. La vitalité intense qui m'avait tant frappé lorsqu'elle m'était apparue dans le garage s'était muée en une impressionnante hauteur. Son rire, ses gestes, ses propos étaient de minute en minute plus violemment maniérés, et la pièce rapetissait encore à mesure qu'elle se déployait et pivotait bruyamment en grinçant dans l'air enfumé.

« Chérie, cria-t-elle à sa sœur en minaudant d'une voix haut perchée, la plupart de ces gens-là sont des arnaqueurs. Ils pensent

qu'à l'argent. J'ai fait venir une pédicure la semaine dernière, et quand elle m'a présenté sa note, elle m'aurait opérée de l'appendice, c'était pareil.

— Comment s'appelait-elle ? demanda Mrs. McKee.

— Mrs. Eberhardt. Elle fait des pédicures à domicile.

— J'aime bien votre robe, remarqua Mrs. McKee. Je la trouve exquise. »

Mrs. Wilson repoussa le compliment d'un haussement dédaigneux des sourcils.

« C'est une vieille robe, j'ai l'air d'une folle avec. Je la mets juste de temps en temps, les jours où je me fiche de quoi j'ai l'air.

— Mais elle vous va à ravir, si vous voyez ce que je veux dire, poursuivit Mrs. McKee. Si seulement Chester pouvait vous faire poser habillée comme ça, je pense qu'il pourrait en tirer quelque chose. »

Nous regardâmes tous Mrs. Wilson en silence. Elle écarta une mèche de cheveux qui lui tombait dans les yeux et nous rendit notre regard avec un sourire éclatant. Mr. McKee l'observa attentivement, la tête penchée sur le côté, puis déplaça lentement sa main devant son visage, d'avant en arrière.

« Il faudrait modifier l'éclairage, dit-il au bout d'un moment. J'aimerais faire ressortir le modelé des traits. Et j'essaierais de capter l'ensemble de la chevelure derrière.

— Il faudrait surtout pas modifier l'éclairage, s'écria Mrs. McKee. À mon avis...

— Chut ! », dit son mari et nous nous remîmes tous à contempler le modèle, après quoi Tom Buchanan bâilla bruyamment et se leva.

« Eh, les McKee, buvez donc quelque chose, dit-il. Va chercher des glaçons et de l'eau minérale, Myrtle, avant que tout le monde s'endorme.

— J'avais demandé au garçon de s'occuper des glaçons. » Myrtle haussa les sourcils, désespérée par l'incompétence des domestiques. « Ces gens-là, si on est pas tout le temps sur leur dos ! »

Elle me regarda et se mit à rire sans raison apparente. Puis, dans un tourbillon de mousseline, elle se précipita sur le chien, l'embrassa avec extase et se glissa dans la cuisine, comme si une douzaine de maîtres d'hôtel y attendaient ses instructions.

« J'ai fait de jolies choses là-bas à Long Island », déclara Mr. McKee.

Tom le fixa d'un air absent.

« Dont deux que nous avons encadrées et accrochées au mur chez nous.

— Deux quoi ? demanda Tom.

— Deux études. La première, je l'ai intitulée "Montauk Point — Les mouettes », et la seconde « Montauk Point - La mer ».

La sœur, Catherine, s'assit à côté de moi sur le canapé.

« Vous habitez aussi Long Island ? s'enquit-elle.

— J'habite West Egg.

— C'est vrai? J'ai été à une fête là-bas, il y a un mois à peu près. Chez un certain Gatsby. Vous le connaissez?

— J'habite à côté de chez lui.

— Eh bien, on dit qu'il est le neveu, ou le cousin de l'empereur Guillaume II. C'est de là que vient tout son argent.

— Vraiment? "

Elle opina.

« Il me fait peur. Je détesterais avoir affaire à lui. »

Ces révélations passionnantes sur mon voisin furent interrompues par Mrs. McKee, qui montra subitement Catherine du doigt.

« Chester, je pense que tu pourrais faire quelque chose avec elle », déclara-t-elle, mais Mr. McKee se contenta de hocher la tête d'un air las et reporta son attention sur Tom.

« J'aimerais bien refaire des choses à Long Island, si seulement j'avais mes entrées. Tout ce que je demande, c'est qu'on me mette le pied à l'étrier.

— Demandez à Myrtle, dit Tom, partant d'un bref éclat de rire, comme Mrs. Wilson revenait dans la pièce avec un plateau. Elle vous fera une lettre de recommandation, n'est-ce pas Myrtle?

— Je ferai quoi ? demanda-t-elle interloquée.

— Tu feras une lettre pour recommander McKee à ton mari, comme ça il pourra faire quelques études de lui. » Il remua les lèvres en silence le temps de trouver l'inspiration : « George B. Wilson devant la pompe à essence », ou quelque chose dans ce goût-là. »

Catherine se serra contre moi et me chuchota à l'oreille :

« Ils en ont tous les deux marre de leur conjoint respectif.

— Ah bon?

— Marre. Elle regarda successivement Myrtle, puis Tom. Moi, ce que j'en dis, c'est : pourquoi rester mariés s'ils en ont marre ? Ils devraient divorcer et se remarier ensemble juste après. C'est ce que je ferais à leur place.

— Elle n'aime plus Wilson non plus ? »

Ma question provoqua une réponse à laquelle je ne m'attendais pas. Elle vint de Myrtle, qui avait surpris notre conversation, et la formula dans des termes violents et obscènes.

« Vous voyez bien, s'écria triomphalement Catherine. » Elle baissa de nouveau la voix. « En fait, c'est sa femme qui fait obstruction. Elle est catholique. Ces gens-là sont contre le divorce. »

Daisy n'était pas catholique, et je fus pour le moins choqué qu'on ait inventé un mensonge aussi élaboré.

« Quand ils se marieront, poursuivit Catherine, ils iront vivre dans l'Ouest le temps que les choses se tassent.

— Ce serait plus discret s'ils allaient en Europe.

— Oh, vous aimez l'Europe? s'exclama-t-elle, surprise. Je reviens justement de Monte-Carlo.

— Vraiment.

— J'y étais l'année dernière. J'y suis allée avec une amie.

— Vous êtes restée longtemps?

— Non, on a juste fait l'aller et retour. On est passées par Marseille. On avait plus de douze cents dollars au départ, mais on s'est fait arnaquer et en deux jours on a tout perdu en jouant dans des salons particuliers. Au retour, ça a été l'horreur, je vous dis pas. Bon Dieu, j'ai haï cette ville. »

L'après-midi touchait à sa fin et le ciel, par-delà la fenêtre, resplendit un instant, bleu, liquide et doré comme en Méditerranée — puis la voix stridente de Mrs. McKee me rappela à la réalité de ce salon.

« Moi aussi, j'ai commis une erreur, déclara-t-elle vigoureusement. J'ai failli me marier avec un petit morveux qui me courait après depuis des années. Je savais bien qu'il m'arrivait pas à la cheville. Tout le monde passait son temps à me le dire : « Lucille, ce type t'arrive pas à la cheville ! » Mais si j'avais pas rencontré Chester, il m'aurait eue, c'est sûr.

— O.K., mais écoutez, dit Myrtle Wilson en hochant la tête, en fin de compte, vous l'avez pas épousé.

— Bah oui, ça je sais.

— Eh ben moi, si, dit Myrtle d'un air ambigu. Et c'est toute la différence entre votre histoire et la mienne.

— Pourquoi tu l'as épousé, Myrtle ? demanda Catherine. Personne t'obligeait. »

Myrtle réfléchit.

« Je l'ai épousé parce que je croyais que c'était un gentleman, dit-elle enfin. Je pensais qu'il en connaissait un bout, question bonnes manières, mais il était même pas digne de lécher mes chaussures.

— T'étais folle de lui au début, dit Catherine.

— Folle de lui ! s'écria Myrtle incrédule. Qui a dit que j'étais folle de lui ? J'ai jamais été folle de lui. Pas plus que de ce type, là. »

Elle me montra soudain du doigt, et tout le monde me regarda d'un air accusateur. Je fis tout ce que je pouvais pour avoir l'air de ne m'attendre à aucune espèce d'affection de sa part.

« Là où j'ai été *folle*, c'est de l'épouser. J'ai tout de suite compris que j'avais fait une erreur. Il a emprunté un costume à

quelqu'un pour le mariage, et il m'a rien dit, et le type est venu pour le reprendre un jour où George était pas à la maison : « Oh, c'est à vous le costume, que je lui fais. Première nouvelle. » Mais je lui ai rendu et après ça je me suis couchée et j'ai passé la journée à pleurer toutes les larmes de mon corps.

— Il faut vraiment qu'elle le quitte, résuma Catherine à mon intention. Ça fait onze ans qu'ils vivent au-dessus de ce garage. Et Tom est le premier petit ami qu'elle ait jamais eu. »

La bouteille de whisky — c'était la deuxième — ne cessait de passer de main en main; seule Catherine s'abstenait : elle « se sentait aussi gaie à jeun ». Tom sonna le concierge et l'envoya chercher de ces sandwiches réputés, qui constituent à eux seuls un repas complet. J'avais envie de m'en aller et de marcher vers l'est du côté du parc dans la douceur du crépuscule, mais chaque fois que j'essayais de partir, je me trouvais empêtré dans une conversation violente et stridente qui me retenait, comme enchaîné à ma chaise. Et pourtant, haut dans le ciel, au-dessus de la ville, notre rangée de fenêtres dorées devait, si quelque marcheur arpentant les rues peu à peu noyées d'ombre l'observait par hasard, donner l'impression d'un fragment intime d'humanité. Et j'étais aussi ce passant, son regard, sa fascination. J'étais dedans et dehors, simultanément captivé et écœuré par l'inépuisable variété de la vie.

Myrtle tira sa chaise contre la mienne et soudain son haleine suffocante déversa sur moi l'histoire de sa première rencontre avec Tom.

« On était assis face à face sur les deux strapontins, ceux qui restent toujours libres en dernier dans le train. J'allais à New York dormir chez ma sœur. Il portait un smoking et des chaussures vernies toutes brillantes, et je pouvais pas m'arrêter de le regarder, mais chaque fois qu'il me regardait je faisais semblant de regarder une publicité au-dessus de sa tête. Quand on est arrivés à la gare, il s'est mis à me coller, et je sentais le plastron de sa chemise blanche tout contre mon bras, et alors j'ai dit que j'allais appeler la police, mais il a bien vu que je mentais. J'étais tellement excitée que quand je suis montée avec lui dans le taxi, c'est tout juste si je réalisais que j'étais pas dans le métro. Tout ce que j'arrivais à me dire, encore et encore, c'est : « On a qu'une vie; on a qu'une vie ».

Elle se tourna vers Mrs. McKee et son rire affecté résonna dans toute la pièce.

« Chérie, s'écria-t-elle. Je vous donnerai cette robe dès que je l'aurai enlevée. Je dois en acheter une neuve demain. Il faut que je fasse une liste de tout ce dont j'ai besoin. Un massage, une permanente, et un collier pour le chien, et un de ces petits cendriers tout mignons où on appuie sur un ressort, et aussi une couronne avec

un nœud en soie noire pour mettre sur la tombe de Maman, qui devra tenir tout l'été. Il faut que je fasse une liste sans ça j'oublie tout ce que j'ai à faire. »

Il était neuf heures — presque aussitôt après je regardai ma montre et vis qu'il était dix heures. Mr. McKee s'était endormi sur sa chaise; avec ses poings serrés posés sur ses cuisses, il ressemblait à la photo d'un aventurier. Je sortis mon mouchoir et essuyai sa joue pour enlever la tache de mousse à raser maintenant sèche qui m'avait tracassé toute la soirée.

Le petit chien était assis sur la table, regardant de ses yeux myopes à travers la fumée, et poussait de temps en temps un faible gémissement. Des gens disparaissaient, réapparaissaient, projetaient d'aller ailleurs, et puis ils se perdaient, se cherchaient, se retrouvaient un peu plus loin. À un moment, vers minuit, Tom Buchanan et Mrs. Wilson, face à face, s'affrontèrent dans un débat passionné pour déterminer si Mrs. Wilson avait ou non le droit de prononcer le nom de Daisy.

« Daisy ! Daisy ! Daisy !, hurla Mrs. Wilson. Je le dirai si je veux ! Daisy! Dai... »

Rapide, efficace, Tom Buchanan lui brisa le nez d'un revers de la main.

Alors il y eut des serviettes pleines de sang sur le sol de la salle de bains et des voix de femmes qui faisaient la morale, et, dominant cette confusion générale, un long gémissement plaintif et intermittent. Mr. McKee sortit de son sommeil et se figea vers la porte, hébété. Arrivé à mi-chemin, se retourna et contempla la scène — sa femme Catherine prodiguant sermons et consolations tout en trébuchant un peu partout sur les meubles disproportionnés avec leur matériel de secours et, sur le canapé, la femme au visage défait, saignant abondamment, qui essayait d'étaler une page du *Town Tattle* sur les images au petit point du parc Versailles. Puis Mr. McKee tourna les talons et poursuivit son chemin vers la porte. Je récupérai mon chapeau, abandonné sur un bougeoir, et le suivis.

« Venez déjeuner un de ces jours, suggéra-t-il, tandis que l'ascenseur se mettait à descendre en grinçant.

— Où ça?

— N'importe où.

— Ne mettez pas vos mains sur le levier, aboya le liftier.

— Je vous demande pardon, dit Mr. McKee avec dignité. Je ne me rendais pas compte que j'avais les mains dessus.

— Très bien, acquiesçai-je. J'en serai ravi. »

... Nous nous sommes retrouvés, moi debout à côté de son lit, lui assis sous ses draps en sous-vêtements, avec un immense album dans les mains.

« La Belle et la Bête » « Solitude » ... « Le vieux cheval de l'épicerie » ... « Pont de Brooklyn »

Puis je finis à moitié endormi au sous-sol glacé de Pennsylvania Station, fixant sans la voir la première édition du *Tribune* en attendant le train de quatre heures.

[1] Il s'agit d'un best-seller de Robert Keable paru en 1921, dont le contenu érotique avait fait scandale.

CHAPITRE III

.
. .
. .
. .

Il y avait de la musique qui s'échappait de chez mon voisin, les soirs d'été. Sur ses pelouses bleues, des hommes et des femmes allaient et venaient comme des papillons de nuit, environnés de chuchotements, de champagne et d'étoiles. À marée haute, l'après-midi, j'épiais ses invités, les regardais prendre leur envol depuis le plongeur dressé sur son ponton, ou bronzer sur le sable brûlant de sa plage, tandis que ses deux bateaux à moteur fendaient les eaux du détroit, remorquant des aquaplanes qui soulevaient des cataractes d'écume. Le week-end, sa Rolls-Royce faisait la navette, transportait des groupes de gens qu'elle amenait en ville, puis en ramenait d'autres, de neuf heures du matin jusque tard dans la nuit, tandis que son break, telle une abeille infatigable, assurait les allers et retours à la gare, chaque fois qu'un nouveau train arrivait. Et tous les lundis, huit domestiques, dont un aide-jardinier supplémentaire, passaient la journée à nettoyer, armés de balais, de brosses, de marteaux et de sécateurs, réparant les dégâts de la nuit précédente.

Tous les vendredis, un fruitier new-yorkais faisait livrer cinq caisses d'oranges et de citrons — tous les lundis, les mêmes oranges et les mêmes citrons repartaient par l'entrée de service sous la forme d'une pyramide d'écorces vides. Il y avait dans la cuisine une machine qui pouvait presser le jus de deux cents oranges en une demi-heure, pour peu qu'un serveur appuie deux cents fois son pouce sur un bouton.

Au moins deux fois par mois, une équipe de décorateurs débarquait avec plusieurs centaines de mètres de toile et assez de bougies colorées pour transformer le gigantesque jardin de Gatsby en sapin de Noël. Les buffets se garnissaient d'un tas de hors-d'œuvre

chatoyants : jambons cuits aux épices, salades bigarrées comme des Arlequins, pâtés de porc et de dinde dorés comme par magie. On installait dans le hall d'entrée un bar garni d'un vrai repose-pieds en cuivre et rempli de bouteilles de gin, de liqueurs, d'alcools tombés dans l'oubli depuis si longtemps que la plupart des invités de sexe féminin étaient trop jeunes pour savoir les distinguer les uns des autres.

À sept heures, arrivée de l'orchestre : pas un petit ensemble de cinq instruments, mais une fosse au grand complet, avec hautbois, trombones, saxophones, violons, cornets, piccolos, batterie et basse. Les derniers nageurs sont alors rentrés de la plage et montés se changer; les voitures arrivées de New York et garées dans l'allée par rangées de cinq, et déjà les galeries, les salons, les vérandas resplendissent de couleurs primaires, de chevelures coupées suivant de nouvelles modes étranges, et de châles qui surpassent les rêves les plus fous de Castille. Le bar ne désemplit pas et les cocktails circulent, tangent à travers le jardin, jusqu'à ce que l'atmosphère s'emplisse de bavardages et de rires, de sous-entendus désinvoltes, de présentations laissées en suspens et de retrouvailles enthousiastes entre des femmes qui n'ont jamais su le nom les unes des autres.

Les lumières se font plus brillantes à mesure que la Terre s'éloigne du Soleil en titubant, et maintenant l'orchestre joue de la musique jaune cocktail et les voix en chœur grimpent encore d'une octave. Les rires fusent plus facilement de minute en minute, se répandent sans compter, éclatent au moindre mot d'esprit. Les groupes changent plus vite, accueillent de nouveaux venus, se font et se défont d'un même élan; déjà certaines partent à l'aventure, des filles pleines d'assurance qui se fauillent un peu partout, évoluent parmi les groupes plus compacts et plus stables, deviennent, pour un bref et joyeux moment, le centre d'attraction de l'un d'eux, puis, grisées par leur succès, bravent à nouveau le flux et le reflux des visages, des voix, des couleurs, sous la lumière sans cesse changeante.

Soudain, une de ces vagabondes, vêtue d'une robe opale iridescente, attrape au vol un cocktail, l'avale d'un coup pour se donner du courage et, agitant les mains à la manière de Frisco^[1], se met à danser toute seule sur la piste tendue de toile. Bref instant de silence; le chef d'orchestre adapte obligeamment son rythme pour la suivre et un brouhaha de commentaires s'élève quand se répand la nouvelle (erronée) : « C'est la doublure de Gilda Gray, des Ziegfield Follies. » La fête a vraiment commencé.

Je crois que le premier soir où je me suis rendu chez Gatsby, je faisais partie des rares personnes à avoir reçu une invitation en bonne et due forme. Les gens n'étaient pas invités. Ils se contentaient de venir. Ils montaient dans des autos qui les menaient jusqu'à Long

Island et, d'une manière ou d'une autre, ils finissaient devant la porte de Gatsby. Là, ils se recommandaient de quelqu'un qui connaissait Gatsby, après quoi ils se comportaient conformément aux règles en vigueur dans un parc d'attractions. Parfois ils arrivaient et repartaient sans avoir jamais croisé Gatsby, n'ayant à offrir, en guise de ticket d'entrée pour participer à la fête, que leur seule candeur.

Quant à moi, on m'avait vraiment invité. Un chauffeur en uniforme bleu, couleur œuf de merle, avait traversé ma pelouse de bon matin ce samedi-là et m'avait remis une lettre étonnamment formelle de la part de son maître : Gatsby serait extrêmement honoré, disait-elle, si je voulais bien assister à la « petite fête » qu'il donnait ce soir. Il m'avait aperçu à de nombreuses reprises et prévoyait depuis longtemps de me faire signe, mais un regrettable concours de circonstances l'en avait empêché. Signé : Jay Gatsby, d'une écriture majestueuse.

Vêtu de flanelle blanche, je m'aventurai sur sa pelouse un peu après sept heures et me mis à errer gauchement au milieu d'un grouillement tourbillonnant d'inconnus — même si, de temps à autre, j'identifiais des visages déjà entrevus dans le train de New York. Je fus immédiatement frappé par le nombre de jeunes Anglais disséminés dans la foule; ils étaient tous élégants, avaient tous l'air un peu affamés, et entreprenaient tous, d'une voix basse et sérieuse, de robustes et prospères Américains. J'étais sûr qu'ils essayaient de leur vendre quelque chose : des actions, des contrats d'assurance ou des voitures. En tout cas, ils semblaient douloureusement conscients de la facilité avec laquelle on dépensait son argent, dans ces parages, et convaincus qu'ils en croqueraient, pour peu qu'ils sachent prononcer les mots qu'il fallait.

Dès mon arrivée, je tentai de trouver mon hôte, mais les deux ou trois personnes à qui je demandai où il était me dévisagèrent d'un air tellement stupéfait et protestèrent avec tant de véhémence qu'elles ignoraient tout de ses déplacements, que je me réfugiai du côté du buffet : c'est-à-dire le seul endroit du jardin où un homme seul pouvait stationner sans avoir l'air désœuvré et abandonné.

J'étais bien parti pour noyer mon profond malaise dans l'alcool lorsque Jordan Baker sortit de la maison, se tint en haut du perron de marbre, légèrement penchée en avant et regarda vers le jardin avec une curiosité dédaigneuse.

Au risque d'être mal accueilli, je jugeai nécessaire de me raccrocher à quelqu'un avant de me mettre à interpeller chaleureusement de parfaits inconnus.

« Hello », hurlai-je en m'avançant vers elle. Ma voix me parut retentir anormalement fort à travers le jardin.

« Je me disais bien que vous deviez être là », répondit-elle d'un

air absent quand je m'approchai. « Je me souvenais que vous habitiez à côté de... »

Elle me tendit une main impersonnelle, comme pour m'assurer qu'elle n'allait pas tarder à s'occuper de moi, et prêta l'oreille à deux jeunes filles vêtues de robes jaunes identiques qui s'étaient arrêtées au bas des marches.

« Hello, s'exclamèrent-elles d'une seule voix. Désolées que vous ayez perdu. »

Elles voulaient parler du tournoi de golf. Jordan avait perdu en finale la semaine précédente.

« Vous ne savez pas qui on est, dit l'une des filles en jaune, mais on s'est rencontrées ici il y a un mois.

— Vous vous êtes teint les cheveux depuis la dernière fois », constata Jordan d'un ton qui me fit sursauter, mais les filles s'étaient éloignées sans façon, et sa remarque s'adressait à une lune précoce, fournie, à n'en pas douter, par le même traiteur que le souper. Le bras mince et bronzé de Jordan passé sous le mien, nous descendîmes les marches et nous promenâmes dans le jardin. Un plateau garni de cocktails flotta dans notre direction à travers le crépuscule et nous nous assîmes à une table avec les deux filles en jaune et trois hommes, qui se présentèrent chacun comme étant Mr. Mummum.

« Vous venez souvent à ces fêtes ?, demanda Jordan à la fille la plus proche.

— La dernière, c'est la fois où on s'est rencontrées », répondit la fille d'une voix alerte et sûre d'elle. Elle se tourna vers sa compagne : « Pas toi, Lucille? »

Si. Lucille aussi.

« J'aime bien venir, dit Lucille. Je n'en fais qu'à ma tête. Du coup, je passe toujours un bon moment. La dernière fois, j'ai déchiré ma robe après une chaise, et il m'a demandé mon nom et mon adresse : dans la semaine, je recevais un paquet de chez Croirier avec une nouvelle robe du soir à l'intérieur.

— Vous l'avez gardée? demanda Jordan.

— Bah évidemment. Je voulais la mettre ce soir, mais elle est trop large au niveau de la poitrine, il faut que je la fasse reprendre. Elle est bleu pétrole avec des perles lavande. Deux cent soixante-cinq dollars.

— Y a quelque chose qui tourne pas rond chez ce type, pour faire un truc pareil, s'empessa de dire l'autre fille. Il ne veut pas avoir d'ennuis avec qui que ce soit.

— Qui donc? demandai-je.

— Gatsby. Quelqu'un m'a dit... »

Les deux filles et Jordan se penchèrent en avant d'un même mouvement — l'information devait rester confidentielle.

« Quelqu'un m'a dit qu'il y en a qui pensent qu'il a tué un homme. »

Un frisson nous parcourut. Les trois Mr. Mummum se plièrent en deux et tendirent avidement l'oreille.

« Je ne crois pas que ce soit si grave, protesta Lucille, sceptique. C'est plutôt qu'il a fait de l'espionnage pour les Allemands pendant la guerre. »

L'un des hommes approuva d'un hochement de tête.

« Je l'ai entendu dire par un type qui le connaît intimement. Ils ont grandi ensemble en Allemagne, assura-t-il d'un ton sans réplique.

— Oh, non, dit la première fille, c'est pas possible, parce qu'il était dans l'armée américaine pendant la guerre. » Sentant qu'elle avait reconquis notre curiosité, elle se pencha avec enthousiasme. « Vous n'avez qu'à l'observer, de temps en temps, quand il croit que personne le regarde. Il a tué un homme. Ma main à couper. »

Elle plissa les yeux et frissonna. Lucille frissonna aussi. Nous nous retournâmes tous pour chercher Gatsby du regard. On pouvait mesurer le degré exact de romanesque des spéculations qu'il inspirait au fait que les gens qui chuchotaient ainsi dans son dos ne trouvaient généralement pas indispensable de baisser la voix.

On servait un premier souper — il y en aurait un autre après minuit — et Jordan m'invita à rejoindre son propre cercle qui s'était installé à une table à l'autre bout du jardin. Il y avait trois couples mariés et le cavalier de Jordan : un étudiant attardé, amateur de sous-entendus agressifs, manifestement convaincu que, tôt ou tard, Jordan lui accorderait un droit de jouissance plus ou moins étendu sur sa personne. Au lieu de se disperser, ce groupe était resté dignement soudé et s'était donné pour mission de représenter la haute société guindée de la région East Egg condescendant à fréquenter West Egg mais en se tenant prudemment à l'écart de sa spectroscopique gaieté.

« Allons-nous-en, murmura Jordan, au bout d'une demi-heure qui me parut décevante et décalée. Tout ça est beaucoup trop policé à mon goût. »

Nous nous levâmes et elle expliqua que nous partions à la recherche de notre hôte : je ne l'avais jamais rencontré, dit-elle, et cela me mettait mal à l'aise. L'étudiant attardé hocha la tête d'un air cynique et mélancolique.

Le bar, où nous jetâmes d'abord un coup d'œil, était bondé, mais Gatsby n'y était pas. Elle ne put le trouver, même en se postant en haut des marches, et il n'était pas non plus dans la véranda. Au hasard, nous essayâmes une porte imposante et pénétrâmes dans

une haute bibliothèque de style gothique, avec des boiseries en chêne anglais, qui avait sans doute été intégralement importée de quelque ruine européenne.

Un homme bedonnant, entre deux âges, avec d'énormes lunettes rondes qui lui faisaient des yeux de hibou, était assis, passablement ivre, sur le bord d'une table somptueuse, fixant les rangées de livres avec une concentration précaire. En nous voyant entrer, il tournoya dangereusement et examina Jordan de la tête au pied.

« Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il impétueusement.

— De quoi ? »

Il agita mollement la main en direction des rayonnages.

« De ça. N'importe comment, vous n'avez pas besoin de vérifier. J'ai vérifié. Ce sont des vrais.

— Les livres ? »

Il opina.

« Absolument authentiques — avec des pages, et tout. J'ai cru que c'était un trompe-l'œil en carton-pâte. De fait, ils sont absolument authentiques. Avec des pages et... Tiens ! J'avais vous montrer. »

Convaincu que nous ne le croyions pas, il se précipita vers la bibliothèque et revint avec le tome I des *Conférences de Stoddard*.

« Regardez ! s'écria-t-il triomphalement. C'est du papier imprimé, du vrai de vrai. J'en reviens pas. Ce type est un vrai Belasco^[2]. C'est énorme. Quel sens du détail ! Quel réalisme ! Il sait même quand il faut s'arrêter : il a pas massicoté les pages. Mais qu'est-ce que vous voulez au juste ? Qu'est-ce que vous attendez ? »

Il m'arracha le livre et le replaça précipitamment sur son rayonnage, en grommelant que si on dérangeait un seul exemplaire, la bibliothèque tout entière risquait de s'effondrer.

« Qui vous a amenés ? demanda-t-il. Ou alors vous êtes venus tout seuls ? Moi, j'ai été amené par quelqu'un. Presque tout le monde ici a été amené par quelqu'un. »

Jordan s'abstint de répondre et se contenta de poser sur lui un regard vif et amusé.

« J'ai été amené par une femme qui s'appelle Roosevelt, poursuivit-il. Mrs. Claud Roosevelt. Vous la connaissez ? Je l'ai rencontrée quelque part hier soir. Ça fait environ une semaine que je suis ivre mort et je pensais que ça me dessaoulerait de m'asseoir dans la bibliothèque.

— Et ça a marché ?

— Un peu, je crois. Encore trop tôt pour le dire. Je suis là que depuis une heure. Je vous ai dit, pour les livres ? C'est des vrais. C'est...

— Vous nous l'avez dit. »

Nous échangeâmes gravement une poignée de main et ressortîmes.

On s'était mis à danser sur la piste installée dans le jardin; de vieux messieurs dirigeaient de jeunes filles, à reculons, sans grâce et sans fin; des couples plus pointus décrivaient dans leur coin des figures alambiquées et à la dernière mode — et une foule de filles seules dansaient sans partenaire ou relayaient un moment l'orchestre en jouant du banjo ou des percussions. À minuit, l'hilarité avait atteint son comble. Un ténor célèbre avait chanté en italien, une contralto réputée avait chanté un air de jazz; entre les morceaux, les gens faisaient les « idiots » dans tous les coins du jardin, et des rires, joyeux et ineptes, fusaient dans le ciel d'été. Deux filles, qui tenaient d'habitude au théâtre des rôles de jumelles, et n'étaient autres que les filles en jaune, interprétèrent une saynète, déguisées en bébés, et on versait le champagne dans des coupes plus larges que des rince-doigts. La lune avait poursuivi son ascension et on voyait flotter sur le détroit un triangle d'écailles argentées, dont le tremblement faisait écho au goutte-à-goutte métallique et rythmé du banjo sur la pelouse.

J'étais toujours avec Jordan Baker. Nous étions assis à une table avec un homme qui avait à peu près mon âge et une gamine chahuteuse, qui saluait les provocations les plus innocentes d'un rire irrépressible. Je commençais à m'amuser, moi aussi. J'avais bu deux rince-doigts de champagne et j'étais maintenant sensible à la signification essentielle et profonde de la scène.

Profitant d'une accalmie au milieu de ces réjouissances, l'homme me regarda en souriant.

« Votre visage m'est familier, dit-il poliment. Vous n'étiez pas dans la 1^{ère} division pendant la guerre ?

— C'est-à-dire... Oui. J'étais dans le 28^e bataillon d'artillerie.

— Moi, j'étais dans le 16^e, jusqu'en juin 1918. Je savais bien que je vous avais déjà vu quelque part. »

Nous passâmes un moment à évoquer certains villages français, détrempés et grisâtres. Apparemment, il habitait dans le coin, car il m'annonça qu'il venait d'acheter un hydravion et qu'il comptait faire un tour avec le lendemain matin.

« Voulez-vous venir avec moi, très cher? Juste le long de la côte, au-dessus du détroit.

— À quelle heure ?

— À l'heure qui vous conviendra le mieux. »

J'étais sur le point de lui demander son nom lorsque Jordan regarda autour d'elle en souriant.

« Ça va mieux ? Vous vous amusez ? demanda-t-elle.

— Beaucoup mieux. Je me retournai vers l'homme dont je venais de faire la connaissance. — Je n'ai pas l'habitude de ce genre de fêtes. Je n'ai même pas vu notre hôte. J'habite par là... » J'agitai la main en direction de la haie, invisible à cette distance. « Et ce type, Gatsby, il a envoyé son chauffeur pour m'inviter. »

Il me regarda un moment comme s'il avait du mal à comprendre.

« Je suis Gatsby, dit-il soudain.

— Quoi ! m'écriai-je. Oh, je vous demande pardon.

— Je croyais que vous le saviez, très cher. J'ai bien peur de ne pas être un hôte accompli. »

Il m'adressa un sourire complice — bien plus que complice. Un de ces sourires rares, source d'éternel réconfort, comme on n'en rencontre que quatre ou cinq fois dans sa vie. Un sourire qui défiait — ou semblait défier — brièvement le monde entier, puis se focalisait sur vous comme s'il vous accordait un préjugé irrésistiblement favorable. Qui vous comprenait, dans la mesure exacte où vous souhaitiez être compris. Qui croyait en vous comme vous auriez voulu croire en vous-même. Qui vous assurait que vous lui faisiez précisément l'impression que, dans le meilleur des cas, vous espériez produire. À cet instant précis, ce sourire s'évanouit — et je n'eus plus en face de moi qu'un voyou, élégant, jeune, trente et un ou trente-deux ans, dont la diction cérémonieuse et alambiquée frisait de peu le ridicule. Avant qu'il ne se présente, j'avais déjà été frappé par le soin avec lequel il choisissait ses mots.

À peu près au moment où Mr. Gatsby déclinait son identité, un majordome se précipita vers lui pour l'informer d'un coup de téléphone de Chicago. Il s'excusa en nous adressant, chacun à notre tour, un petit signe de tête.

« Si vous désirez quoi que ce soit, n'hésitez pas à demander, très cher, me dit-il avec insistance. Je vous prie de m'excuser. Je vous rejoindrai plus tard. »

Dès qu'il fut parti, je me tournai vers Jordan — pressé de lui faire part de mon étonnement. Je m'étais imaginé Mr. Gatsby comme un homme d'un certain âge, rubicond et bedonnant.

« Qui est-il exactement ?, demandai-je. Vous le savez ?

— C'est juste quelqu'un qui s'appelle Gatsby.

— Je veux dire : d'où vient-il ? Et que fait-il ?

— Vous aussi vous vous y mettez ? répondit-elle avec un léger sourire. Eh bien, il m'a dit une fois qu'il avait été à Oxford. »

Je commençai à me faire une vague idée de ses origines, mais Jordan la dissipa en ajoutant.

« De toute façon, je ne le crois pas.

— Pourquoi pas ?

— Je n'en sais rien. » Elle insista. « Simplement, je ne crois pas qu'il y soit allé. »

Quelque chose dans son intonation me rappela ce qu'avait dit l'autre fille — « Je crois qu'il a tué un homme » —, ce qui eut pour effet de redoubler ma curiosité. Si elle m'avait dit que Gatsby sortait des bayous de Louisiane ou du Lower East Side de New York, je l'aurais crue sans hésiter. J'aurais compris. Mais aucun jeune homme — du moins, dans ma candeur de provincial, en étais-je convaincu — ne pouvait débarquer tranquillement de nulle part et s'acheter un palais sur le détroit de Long Island.

« En tout cas, il organise de grandes fêtes, dit Jordan, changeant de sujet, délicatement indifférente à ces détails pratiques. Et j'aime bien les grandes fêtes. Elles sont si intimes. Dans les petites fêtes, on ne peut pas s'isoler tranquillement. »

La grosse caisse fit un « boum » et la voix du chef d'orchestre résonna brutalement, couvrant l'écholalie qui régnait dans le jardin.

« Mesdames et Messieurs, s'écria-t-il. À la demande de Mr. Gatsby, nous allons jouer pour vous la dernière œuvre de Mr. Vladimir Tostoff, qui a remporté un tel succès à Carnegie Hall en mai dernier. Si vous lisez la presse, vous savez qu'elle a fait sensation. » Il sourit avec un mélange de gaieté et de condescendance et répéta : « Sensation ! » Sur quoi tout le monde se mit à rire.

« Elle s'intitule, conclut-il vigoureusement, *L'Histoire universelle racontée par le jazz*, de Vladimir Tostoff. »

Le sens de la composition de Mr. Tostoff m'échappa, car, dès le début, j'aperçus Gatsby, qui se tenait tout seul en haut des marches de marbre et promenait d'un groupe à l'autre un regard approbateur. Ses traits tirés par le soleil, son teint buriné lui donnaient une séduction certaine, et ses cheveux coupés court dégageaient si nettement sa nuque qu'on aurait dit qu'il la tondait quotidiennement. Je n'arrivais pas à déceler quoi que ce soit de sinistre chez lui. Je me demandai si le fait de ne pas boire l'aidait à se démarquer de ses invités, car il me semblait qu'il gagnait en décence à mesure qu'augmentait l'hilarité générale. Comme s'achevait *L'Histoire universelle racontée par le jazz*, quelques filles posèrent la tête sur une épaule masculine comme de jeunes chiens joueurs, d'autres filles s'amuserent à tomber à la renverse dans des bras masculins, quelquefois même en plein milieu de groupes de gens, certaines que

quelqu'un arrêterait leur chute — mais aucune ne se laissa tomber dans ceux de Gatsby, aucune chevelure de garçonne ne toucha son épaule, aucun quadrille ne se forma qui fût mené par Gatsby.

« Je vous demande pardon. »

Le majordome de Gatsby venait brusquement d'apparaître devant nous.

« Miss Baker? demanda-t-il. Je vous demande pardon mais Mr. Gatsby désire vous parler en privé.

— À moi ? s'exclama-t-elle, surprise.

— Oui, madame. »

Elle se leva lentement, haussant des sourcils étonnés à mon intention, et suivit le majordome à l'intérieur de la maison. Je remarquai qu'elle portait sa robe du soir comme elle portait toutes ses robes, c'est-à-dire comme une tenue de sport — il y avait dans ses mouvements quelque chose de désinvolte, comme si elle avait fait ses premiers pas sur un parcours de golf, dans l'air frais et piquant d'un petit matin.

J'étais seul et il devait être environ deux heures. Depuis un moment, des bruits confus et intrigants provenaient d'une grande salle pourvue d'une multitude de fenêtres qui surplombait la terrasse. Fuyant l'étudiant de Jordan, qui causait maintenant gynécologie avec deux danseuses et me suppliait de me joindre à lui, je retournai dans la maison.

La grande salle était bondée. L'une des filles en jaune jouait du piano, et, à ses côtés, une grande jeune femme rousse qui se produisait dans un spectacle de cabaret célèbre s'était mise à chanter. Elle avait bu énormément de champagne, et, tandis qu'elle chantait, elle s'était convaincue sans raison que la vie était très, très triste : elle ne se contentait pas de chanter, elle pleurnichait. Entre deux couplets, elle haletait, sanglotait, puis entonnait le suivant de son soprano chevrotant. Les larmes dégoulaient sur ses joues — non sans encombre d'ailleurs, car elles se teintaient d'encre au contact de ses cils lourdement fardés, puis reprenaient leur route en formant de petits ruisseaux noirâtres. Lorsque quelqu'un suggéra pour rire qu'elle devrait lire ses notes sur son propre visage, elle leva les bras vers le ciel, s'affala dans un fauteuil et sombra dans un profond sommeil d'ivrogne.

« Elle s'est disputée avec un homme qui dit qu'il est son mari », expliqua une fille en s'adressant à mon coude.

Je regardai autour de moi. La plupart des femmes encore présentes se disputaient avec des hommes qui se disaient leur mari. La discorde avait même gagné le groupe de Jordan — les quatre

transfuges d'East Egg. Un des hommes parlait avec une intensité suspecte à une jeune actrice et sa femme, après s'être efforcée de rire de la situation avec dignité et indifférence, avait complètement craqué et l'attaquait sur son flanc — à intervalles réguliers elle apparaissait soudain à côté de lui, jetant mille feux furieux, et, dressée sur ses ergots, lui murmurait à l'oreille : « Tu avais promis ! »

Les maris désobéissants n'étaient pas les seuls qui répugnaient à rentrer chez eux. Il y avait à présent dans le hall d'entrée deux hommes désespérément sobres et leurs épouses, au comble de l'indignation. Les épouses sympathisaient l'une avec l'autre, et leur ton montait légèrement.

« Dès qu'il voit que je m'amuse, il veut rentrer à la maison.

— Jamais vu quelqu'un d'aussi égoïste.

— On est toujours les premiers à partir.

— Nous aussi.

— Eh bien ce soir, nous sommes presque les derniers, dit l'un des maris d'un air penaud. Ça fait une heure que l'orchestre est parti. »

En dépit des épouses, bien d'accord sur le fait qu'une telle malveillance dépassait l'entendement, le débat s'acheva après une courte lutte et les deux femmes, malgré leurs ruades, furent emportées dans la nuit.

Comme j'attendais dans le hall pour récupérer mon chapeau, la porte de la bibliothèque s'ouvrit et Jordan Baker en sortit, accompagnée de Gatsby. Il était encore en train de lui parler, mais l'empressement qu'il lui témoignait s'évanouit brutalement et il reprit son maintien compassé lorsqu'un groupe de gens s'approcha pour lui dire au revoir.

Les amis de Jordan la hélaient, impatients, depuis la porte d'entrée, mais elle s'attarda un moment pour me serrer la main.

« Je viens d'apprendre un truc absolument dingue, murmura-t-elle. Combien de temps sommes-nous restés là-dedans ?

— Oh, je dirais une heure.

— C'était... juste dingue, répéta-t-elle distraitemment. Mais j'ai juré de ne rien dire. Et voilà que je vous titille. Elle me bâilla gracieusement sous le nez. Je vous en prie, venez me rendre visite... Dans l'annuaire... Sous le nom de Mrs. Sigourney Howard... C'est ma tante... » Elle s'éloigna en hâte tout en parlant — sa main bronzée m'adressa un salut désinvolte comme elle rejoignait ses amis à la porte.

Un peu honteux d'être resté si tard dès ma première visite, je me mêlai aux derniers invités de Gatsby, massés autour de lui. Je voulais me justifier, lui expliquer que je l'avais cherché plus tôt dans la

soirée et lui présenter mes excuses pour ne pas l'avoir reconnu, dans le jardin.

« N'en parlons plus, m'ordonna-t-il avec empressement. N'y pensez même plus, très cher. » Il n'y avait pas plus de familiarité dans cette expression familière que dans la main qui effleurait mon épaule d'un geste rassurant. « Et n'oubliez pas que nous allons faire de l'hydravion demain matin, à neuf heures. »

Le majordome surgit dans son dos.

« Philadelphie au téléphone, monsieur.

— D'accord, j'arrive dans une minute. Dites-leur que j'arrive...

Bonne nuit.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit. » Il sourit — et soudain le fait que je sois resté parmi les derniers sembla revêtir une signification agréable, comme s'il n'avait cessé de le désirer. « Bonne nuit, très cher... Bonne nuit. »

Mais quand je descendis le perron, je vis que la soirée n'était pas tout à fait terminée. À vingt mètres de la porte, une douzaine de phares éclairaient une scène étrange et chaotique. Dans le fossé qui bordait la route, encore d'aplomb, mais amputé d'une roue, gisait un coupé neuf qui avait quitté l'allée de Gatsby à peine deux minutes avant. L'arête du muret avait dû arracher la roue, qui faisait maintenant l'objet d'une attention soutenue de la part d'une demi-douzaine de chauffeurs curieux. Cependant, comme ils avaient abandonné leurs véhicules, bloquant ainsi le passage, ceux qui étaient restés dans la cour klaxonnaient à tour de rôle, et amplifiaient encore la violente confusion de la scène.

Un homme vêtu d'un long cache-poussière était descendu de l'épave et se tenait maintenant au milieu de la chaussée, promenant ses regards de la voiture au pneu, puis du pneu au cercle des spectateurs, avec une perplexité réjouissante.

« Regardez ! expliquait-il. En plein dans le fossé. »

La situation le remplissait de surprise, et je reconnus d'abord cette inhabituelle aptitude à l'émerveillement, puis l'individu — c'était l'ivrogne qui faisait pénitence dans la bibliothèque de Gatsby.

« C'est arrivé comment ? »

Il haussa les épaules.

« J'y connais rien, de toute façon, à la mécanique, dit-il d'un ton assuré.

— Mais comment est-ce arrivé ? Vous êtes rentré dans le mur ?

— Me demandez pas, dit Œil-de-Hibou, se lavant les mains de toute l'affaire. Je connais vraiment pas grand-chose à la conduite —

quasi rien. C'est arrivé. C'est tout ce que je sais.

— Eh bien, si vous n'êtes pas bon conducteur, vous ne devriez pas essayer de rouler de nuit.

— Mais je n'essayais même pas, gémit-il, indigné. Je n'essayais même pas. »

Silence respectueux dans l'assistance.

« C'était une tentative de suicide ?

— Vous avez de la chance que ce ne soit que la roue ! Un mauvais conducteur, et qui n'essaie même pas !

— Vous ne comprenez pas, protesta l'accusé. Ce n'est pas moi qui conduisais. Il y a quelqu'un d'autre dans la voiture. »

L'assistance, d'abord tétanisée par cette déclaration, fit entendre un interminable « Oh-h-h ! » en voyant la portière du coupé osciller puis s'ouvrir lentement. La foule — il y avait foule maintenant — ne put réprimer un mouvement de recul, et, lorsque la portière finit par s'ouvrir en grand, il y eut une pause macabre. Puis, très progressivement, petit bout par petit bout, un individu blafard émergea en titubant de l'épave et posa prudemment sur le sol, à tâtons, un grand pied élégamment chaussé.

Aveuglée par la lumière éblouissante des phares et déconcertée par le mugissement croissant des klaxons, l'apparition tangua encore un moment avant d'apercevoir l'homme au cache-poussière.

« Queski s'passe ? s'enquit-il avec calme. A pus d'essence ? »

« Regardez ! »

Une demi-douzaine de doigts lui désigna la roue amputée — il la fixa quelque temps, puis regarda en l'air comme s'il suspectait qu'elle fût tombée du ciel.

« Elle a été arrachée », expliqua quelqu'un.

Il hocha la tête.

« J'me suis pas rendu compte tout d'suite qu'on était arrêtés. »

Silence. Puis il prit une longue inspiration, redressa le buste et fit remarquer d'une voix décidée :

« Me demande si quelqu'un peut m'dire où y a une station d'essence. »

Une douzaine d'hommes au moins, dont certains un peu moins saouls que lui, se mirent en devoir de lui expliquer qu'il n'y avait plus de relation physique entre la roue et la voiture.

« Et en r'culant, suggéra-t-il au bout d'un moment. En f'sant une marche arrière.

— Mais il lui manque une roue ! »

Il hésita.

« Coûte rien d'essayer! » dit-il.

Les braillements des klaxons allèrent encore crescendo. Je fis demi-tour et coupai à travers la pelouse pour rentrer chez moi. Je jetai un dernier regard en arrière. La lune brillait comme une hostie au-dessus de chez Gatsby, rendant à la nuit toute sa beauté, survivant aux rires et aux bruits qui avaient maintenant déserté son jardin illuminé. Les fenêtres et les portes majestueuses, soudain ouvertes sur le vide, soulignaient l'absolue solitude de notre hôte, debout sur le perron, la main cérémonieusement levée dans un dernier salut.

* * *

En relisant tout ce qui précède, je m'aperçois que mon récit donne l'impression que ces trois soirées, espacées de plusieurs semaines, avec leur lot d'incidents, avaient exclusivement retenu mon attention. Alors que ce n'étaient au contraire que des incidents sans importance au milieu d'un été fort rempli et, pendant assez longtemps, j'y ai prêté infiniment moins d'attention qu'à mes propres affaires.

Je passais le plus clair de mon temps à travailler. Chaque matin, au lever du soleil, mon ombre s'allongeait tandis que je marchais d'un pas pressé vers l'ouest, au fond des blancs canyons de Wall Street, en direction de la Probity Trust. J'appelais les autres employés de bureau et mes collègues du marché obligataire par leur prénom et déjeunais avec eux dans des restaurants sombres et bondés qui servaient des petites saucisses, des pommes de terre sautées et du café. J'eus même une brève aventure avec une fille qui habitait Jersey City et travaillait à la comptabilité, mais son frère commença à me regarder de travers ; aussi, lorsqu'elle partit en vacances en juillet, je rompis sans regrets.

Je dînais habituellement au club réservé aux anciens élèves de Yale — ce qui constituait, je me demande pourquoi, le moment le plus glauque de ma journée —, puis je montais jusqu'à la bibliothèque et étudiais consciencieusement les investissements et les obligations pendant une heure. Il y avait généralement quelques excités qui traînaient dans les parages, mais ils n'entraient jamais dans la bibliothèque, qui était du coup un bon endroit où travailler. Puis, si la douceur de la nuit le permettait, je descendais en flânant Madison Avenue, passais devant le vieil hôtel Murray Hill, et, prenant la 33e, j'arrivais à Pennsylvania Station.

Je commençais à aimer New York, ce que la nuit y promettait de risque et d'aventures, et cet incessant ballet des hommes, des femmes et des machines, propre à combler l'observateur impénitent. J'aimais marcher sur la 5e Avenue, choisir dans la foule des femmes romanesques et m'imaginer qu'en quelques minutes j'entrerais dans

leurs vies, sans que quiconque le sache ou s'en émeuve. Parfois, je m'imaginai que je les suivais jusqu'à leurs appartements, au carrefour de rues secrètes; là, elles se retournaient vers moi et me souriaient avant de disparaître derrière leur porte, dans la chaleur de la nuit. Dans le crépuscule enchanté de la grande ville, un sentiment de solitude me hantait parfois, que je devinais aussi chez les autres — les pauvres employés de bureau qui rôdaient derrière leurs fenêtres, attendant qu'il soit l'heure d'aller dîner seuls au restaurant — de jeunes employés qui, entre chien et loup, gaspillaient les moments les plus poignants de la nuit et de la vie.

Vers huit heures, lorsque du côté de Times Square les rues sombres se remplissaient de taxis vrombissants, alignés cinq par cinq aux abords des théâtres, j'avais une nouvelle bouffée d'angoisse. Des silhouettes se penchaient l'une vers l'autre à l'arrière des taxis qui attendaient, des voix chantaient, des rires jaillissaient en réponse à des plaisanteries inaudibles et des cigarettes allumées dessinaient à l'intérieur des cercles indéchiffrables. Je me figurais que moi aussi je me hâtais vers quelques réjouissances et partageais intimement leur excitation, et je leur souhaitais bien du plaisir.

Pendant quelque temps, je perdis de vue Jordan Baker, puis, au milieu de l'été, je la retrouvai. Au début j'étais flatté de sortir avec elle parce qu'elle était championne de golf et que tout le monde savait qui elle était. Puis ce fut plus sérieux. Je n'étais pas vraiment amoureux d'elle, mais j'éprouvais à son égard une sorte de tendre curiosité. Le visage blasé et hautain qu'elle offrait au monde cachait quelque chose — la plupart des masques finissent par cacher quelque chose, même si, à l'origine, ils n'ont pas été conçus pour ça — et un jour je découvris ce que c'était. Nous étions allés ensemble à une partie de campagne, du côté de Warwick, et elle oublia dehors sous la pluie une voiture qu'elle avait empruntée, en laissant le capot ouvert, puis elle mentit pour s'innocenter — et soudain je me souvins de l'histoire qui courait à son sujet et qui ne m'était pas revenue, à ce dîner chez Daisy. Lors de son premier grand tournoi national, une rumeur s'était propagée, presque jusque dans la presse, selon laquelle, en demi-finale, elle aurait triché en déplaçant sa balle. On avait frôlé le scandale — et puis rien. Un caddy s'était rétracté et le seul autre témoin avait admis qu'il s'était peut-être trompé. Son nom était resté associé à cet incident dans ma mémoire.

Jordan Baker évitait d'instinct les hommes trop intelligents, trop perspicaces, et j'en voyais maintenant la raison : elle se sentait plus en sécurité lorsqu'elle était entourée de gens qui n'imaginaient pas qu'on pût transgresser les règles. Elle était foncièrement malhonnête. Elle ne

supportait pas de paraître à son désavantage et, prisonnière de ce handicap, je suppose qu'elle s'était mise à tricher depuis son plus jeune âge pour pouvoir continuer à offrir au monde ce sourire froid et insolent, et à satisfaire en même temps les exigences de sa nature impitoyable et désinvolte.

Cela m'était égal. La malhonnêteté chez une femme est quelque chose qu'on ne peut pas vraiment blâmer — j'en fus simplement désolé, puis j'oubliai l'incident. C'est au cours de cette même partie de campagne que nous eûmes une étrange discussion à propos de conduite automobile. L'histoire est la suivante : Jordan passa si près d'un groupe d'ouvriers qui se trouvaient sur sa route, que l'aile de la voiture heurta le bouton de la veste de l'un d'eux.

« Tu conduis n'importe comment, protestai-je. Sois plus prudente. Ou alors, abstiens-toi de conduire.

— Je suis prudente.

— Non, tu ne l'es pas.

— Eh bien, les autres le sont, eux, dit-elle avec légèreté.

— Quel rapport?

— Ils n'auront qu'à m'éviter, insista-t-elle. Il faut être deux pour avoir un accident.

— Supposons que tu tombes sur quelqu'un d'aussi imprudent que toi.

— J'espère que ça n'arrivera jamais, répondit-elle. Je déteste les gens imprudents. C'est pour ça que je t'aime bien. »

Ses yeux gris plissés par le soleil regardaient droit devant elle, mais elle avait délibérément modifié la nature de nos relations et, durant un instant, je crus que je l'aimais. Mais il se trouve que j'ai l'esprit d'escalier et que j'obéis à toutes sortes de règles personnelles qui freinent mes élans : je savais qu'il faudrait d'abord que je me libère de cet engagement, là-bas dans l'Ouest. J'y avais envoyé une fois par semaine des lettres qui se terminaient par « Je t'aime, Nick » et ce qui remplissait alors mes pensées, c'était l'imperceptible ourlet de sueur qui apparaissait sur la lèvre supérieure de cette autre jeune fille lorsqu'elle jouait au tennis. Quoi qu'il en soit, nous avions une espèce d'accord implicite qu'il me faudrait rompre avec délicatesse avant de me sentir disponible.

Chacun d'entre nous a l'intuition de posséder au moins une des vertus cardinales, et voici la mienne : je suis l'une des personnes les plus honnêtes que j'aie jamais rencontrées.

[1] Joe Frisco est un danseur qui passe pour l'inventeur du « black bottom », sorte de charleston.

[2] David Belasco est un producteur de spectacles de Broadway connu pour le réalisme de ses décors.

CHAPITRE IV

.
.
.
.

Le dimanche matin, à l'heure où les cloches des églises carillonnaient dans les villages de la côte, toutes sortes de gens, en galante compagnie, retournaient chez Gatsby et scintillaient gaiement sur sa pelouse.

« C'est un bootlegger, disaient de jeunes dames en se promenant au milieu de ses cocktails et de ses fleurs. Une fois, il a tué un homme qui avait découvert qu'il était le neveu de Hindenburg et le cousin germain du diable. Cueille-moi donc une rose, mon trésor, et verse-moi une dernière goutte dans cette flûte de cristal. »

Un jour j'ai noté dans les marges d'un horaire de chemins de fer les noms des gens qui étaient venus chez Gatsby cet été-là. Il est périmé à présent; il manque de se désintégrer quand on le déplie et l'en-tête stipule : « Valable à compter du 5 juillet 1922 ». Mais j'arrive encore à lire ces noms à demi effacés et ils vous donneront, mieux que mes considérations générales, une idée du genre de personnes qui profitaient de l'hospitalité de Gatsby et l'en remerciaient avec tact : c'est-à-dire en ignorant totalement qui il était.

Parmi ceux qui venaient d'East Egg, il y avait donc les Chester Becker et les Leeche, et un certain Bunsen, que j'avais connu à Yale, et le Docteur Webster Civet, qui s'est noyé l'été dernier dans le Maine. Il y avait aussi les Hornbeam et les Willie Voltaire et tout le clan des Blackbuck, qui restaient toujours ensemble dans leur coin et allongeaient le nez comme des chèvres quand on les approchait. Et encore les Ismay et les Chrystie (ou, pour être plus exact, Hubert Auerbach et la femme de Mr. Chrystie) et Edgar Beaver, dont, paraît-il, les cheveux ont blanchi d'un coup par un après-midi d'hiver, sans raison valable.

Clarence Endive était aussi d'East Egg, dans mon souvenir. Il

n'est venu qu'une fois, vêtu de knickerbockers blancs, et s'est battu dans le jardin avec un clochard du nom d'Etty. Venus de Long Island, mais un peu plus loin, il y avait les Cheadle et les O.R.P. Schraeder, et les Stonewall Jackson Abram, d'Atlanta, et les Fishguard et les Ripley Snell. Snell était chez Gatsby trois jours avant d'être mis en prison et il s'est retrouvé allongé dans l'allée gravillonnée, ivre mort, tant et si bien que l'automobile de Mrs. Ulysses Swett lui a roulé sur la main droite. Les Dancie étaient là, eux aussi, ainsi que S.B. Whitebait, qui avait largement passé la soixantaine, et Maurice A. Flink, et les Hammerhead, et Beluga, l'importateur de tabac, et les filles Beluga.

De West Egg, il y avait les Pole, les Mulready, Cecil Roebuk et Cecil Schoen, et Gulick, le sénateur, et Newton Orchid, le président des Films Par Excellence, et Eckhaust, et Clyde Cohen, et Don S. Schwartze (le fils), et Arthur McCarty, qui étaient tous d'une manière ou d'une autre dans le cinéma. Et les Catlip, les Bemberg, G. Earl Muldoon, le frère du Muldoon qui a étranglé sa femme par la suite. Da Fontano, le promoteur, était là aussi, et Ed Legros, et James B. Ferret (dit « Tords-Boyaux »), et les De Jong, et Ernest Lilly — ils se retrouvaient là pour spéculer, et lorsque Ferret se mettait à errer dans le jardin, cela signifiait qu'il était fauché et que le cours des Associated Traction devrait connaître une hausse non négligeable le lendemain.

Un certain Klipspringer était là si souvent qu'on avait fini par le surnommer « le pensionnaire » — je doute qu'il ait eu un autre foyer. Parmi les gens de théâtre, il y avait Gus Waize et Horace O'Donavan, et Lester Myer, et George Duckweed, et Francis Bull. Toujours de New York, les Chrome, les Backhysson, les Dennicker, Russel Betty, les Corrigan, les Kelleher, les Dewar, les Scully, S.W. Belcher, les Smirke, les jeunes Quinn, qui ont divorcé depuis, et Henry L. Palmetto, qui s'est suicidé en se jetant sous le métro à Times Square.

Benny McClenahan arrivait toujours accompagné de quatre filles. Ce n'étaient jamais exactement les mêmes, mais elles étaient tellement interchangeable qu'on avait toujours l'impression de les avoir déjà vues. J'ai oublié leurs prénoms — Jacqueline, je crois, ou alors Consuela, ou Gloria, ou Judy, ou June, et elles portaient des noms de famille qui étaient soit ceux, mélodieux, de fleurs ou de mois, soit ceux plus sérieux de grands capitalistes américains, dont, si on insistait vraiment, elles avouaient être les cousines.

En plus de tous ceux-là, je me souviens que Faustina O'Brien est venue au moins une fois, et les filles Baedeker, et le jeune Brewer, qui avait perdu son nez à la guerre, Mr. Albrucksburger et sa fiancée, Miss Haag, et Ardita Fitz-Peters, et Mr. P. Jewett, qui avait dirigé l'American Legion, et Miss Claudia Hip, accompagnée d'un homme qu'on disait son chauffeur, et un prince de quelque chose, que nous

appelions Duc et dont j'ai oublié le nom, si je l'ai jamais su.
Voilà tous les gens qui venaient chez Gatsby cet été-là.

* * *

À neuf heures, un matin de la fin juillet, la somptueuse voiture de Gatsby affronta en cahotant les ornières de mon allée, s'arrêta devant ma porte et fit retentir les trois notes musicales de son klaxon. J'étais allé deux fois déjà à ses fêtes, j'étais monté à bord de son hydravion, et, à sa demande pressante, j'avais souvent profité de sa plage, mais c'était la première fois qu'il passait me voir.

« Bonjour, très cher. Vous déjeunez avec moi aujourd'hui, et je me suis dit que nous pourrions faire la route ensemble. »

Debout sur le marchepied de la voiture, il se balançait avec cette aisance physique si typiquement américaine — due, je suppose, au fait qu'on n'oblige pas les enfants à porter des choses lourdes, et encore davantage à la grâce anarchique des sports que nous pratiquons, et qui développent l'agilité et les réflexes. Cette tendance se manifestait chez Gatsby, malgré son respect scrupuleux de l'étiquette, par une incapacité à rester en place. Il n'était jamais complètement immobile ; il passait son temps à tapoter le sol du pied, ou à ouvrir et fermer une main impatiente.

Il remarqua que je regardais sa voiture avec admiration.

« Elle est jolie, n'est-ce pas, très cher ? Il sauta du marchepied pour m'en donner un meilleur aperçu. Vous ne l'aviez jamais vue avant ? »

Si. Tout le monde l'avait vue. Elle était d'un jaune soutenu, couleur beurre frais, avec des éclats de nickel, garnie tout du long (elle était d'une longueur monstrueuse) de coffres à chapeau, de coffres à pique-nique, de coffres à outils et d'une succession de rétroviseurs qui reflétaient une douzaine de soleils. Assis derrière plusieurs épaisseurs de vitres fumées, dans l'habitacle qui ressemblait à un jardin d'hiver capitonné de cuir vert, nous partîmes pour New York.

J'avais dû parler avec lui cinq ou six fois au cours du dernier mois et découvert, à ma grande déception, qu'il n'avait pas grand-chose à dire. Aussi ma première impression — à savoir qu'il s'agissait d'une personnalité importante, sans que je puisse dire exactement en quoi — s'était-elle estompée et il était simplement devenu à mes yeux le propriétaire du luxueux palace d'à côté.

Jusqu'au jour où eut lieu cette étrange promenade : avant même que nous ayons atteint West Egg Village, Gatsby se mit à laisser ses phrases alambiquées en suspens et à pianoter d'un air hésitant sur son genou, à travers l'étoffe caramel de son costume.

« Dites, très cher, s'exclama-t-il d'un ton qui me surprit. Qu'est-ce que vous pensez de moi, au juste ? »

Légèrement décontenancé, je me mis à débiter les généralités évasives qu'on répond en pareil cas.

« Eh bien, je vais vous raconter un peu ma vie, me coupa-t-il. Je ne veux pas que vous vous mépreniez sur moi. On a dû vous rapporter tant d'histoires... »

Il était donc au courant des accusations bizarres qui épiçaient les conversations de ses invités.

« Je vais vous dire toute la vérité, rien que la vérité. » Il leva la main, comme pour invoquer Dieu. « J'appartiens à une famille aisée du Middle West — ils sont tous morts à l'heure qu'il est. J'ai été élevé en Amérique mais j'ai fait mes études à Oxford, comme tous mes ancêtres avant moi, depuis des générations. C'est une tradition familiale. »

Il me jeta un regard de biais — et je compris pourquoi Jordan Baker pensait qu'il mentait. Les mots « études à Oxford » avaient été prononcés, ou plutôt ravalés, étranglés, comme s'il bravait le souvenir d'une humiliation passée. Dès que je fus habité par ce doute, toute la crédibilité de son histoire s'effondra et je me demandai si, après tout, il n'y avait pas chez lui quelque chose de sinistre.

« Où ça, dans le Middle West? m'enquis-je d'un ton désinvolte.

— San Francisco.

— Je vois.

— Toute ma famille est morte et j'ai hérité d'une belle fortune. »

Sa voix était solennelle, comme si le souvenir de la brutale extinction de cette dynastie continuait de le hanter. Un court instant, je crus qu'il se payait ma tête, mais un rapide coup d'œil vers lui me convainquit du contraire.

« Après ça, j'ai vécu comme un jeune maharadjah dans toutes les capitales européennes — Paris, Venise, Rome —, j'ai collectionné les bijoux, des rubis surtout, chassé du gros gibier, peint quelques petites toiles, juste pour mon plaisir. J'ai tout fait pour chasser le souvenir d'un épisode qui m'a fait beaucoup souffrir, il y a longtemps. »

Je m'efforçai de retenir un accès d'hilarité incrédule. Ses confidences paraissaient si éculées qu'elles ne m'évoquaient rien d'autre qu'une marionnette enturbannée, exsudant le chagrin par tous les pores et chassant le tigre au Bois de Boulogne.

« Et puis, il y a eu la guerre, très cher. Ce fut pour moi un grand soulagement, et je me suis donné beaucoup de mal pour m'y faire

tuer. Mais il faut croire qu'un sortilège me condamnait à rester en vie. J'ai commencé comme simple lieutenant. Dans la forêt d'Argonne, j'ai réussi une percée avec ce qui restait de mon bataillon de mitrailleurs; je les ai entraînés si loin qu'il y avait des cratères de cinq cents mètres de part et d'autre de nous qui empêchaient notre infanterie de nous rejoindre. Nous avons tenu deux jours et trois nuits, cent trente hommes avec seize mitrailleuses Lewis, et lorsque l'infanterie a fini par arriver, on a trouvé les insignes de trois divisions allemandes parmi les piles de cadavres. J'ai été promu commandant et tous les gouvernements alliés m'ont décoré — même le Monténégro, le petit État du Monténégro, en bas, sur l'Adriatique ! »

Le petit Monténégro ! Il regardait les mots sortir de sa bouche et les saluait d'un signe de tête — tout sourire, un sourire plein de compréhension pour l'histoire complexe du Monténégro et de sympathie pour les courageux combats des Monténégrins. Il prenait toute la mesure de la chaîne de circonstances particulières qui avaient conduit le petit cœur vaillant du Monténégro à le distinguer par cette décoration. Mon incrédulité s'était muée en fascination; j'avais l'impression de feuilleter à toute allure une douzaine de magazines illustrés.

Il fouilla dans sa poche et un bout de métal suspendu à un ruban tomba dans la paume de ma main.

« Voici celle du Monténégro. »

À ma stupéfaction, la chose avait l'air authentique. « Orderi di Danilo », pouvait-on lire, gravé tout autour, « Monténégro, Nicolas Rex ».

« Regardez de l'autre côté. »

« Commandant Jay Gatsby », déchiffrai-je. « Pour son courage extraordinaire. »

« Et voici un autre truc que j'ai toujours sur moi. Un souvenir de mon séjour à Oxford. Elle a été prise à Trinity Quad — l'homme que vous voyez à ma gauche est maintenant comte de Doncaster. »

C'était une photographie qui représentait une demi-douzaine de jeunes gens en blazer, nonchalamment massés sous un porche derrière lequel on apercevait une foule de flèches gothiques. Gatsby était parmi eux, l'air un peu, pas beaucoup, plus jeune — une batte de cricket à la main.

Donc tout cela était vrai. Je voyais les peaux de tigre embraser son palais sur le Grand Canal; je le voyais ouvrir un coffret de rubis pour apaiser, sous leurs feux profonds et cramoisis, les blessures de son cœur brisé.

« Je vais vous demander de me rendre un grand service aujourd'hui, dit-il en rempochant ses souvenirs d'un air satisfait. C'est

la raison pour laquelle j'ai pensé que vous deviez en savoir un peu plus long sur moi. Je ne voulais pas que vous pensiez que je n'étais personne. Voyez-vous, si j'ai pris l'habitude de m'entourer d'étrangers, c'est parce que je suis allé à la dérive, pour essayer d'oublier ce qui m'était arrivé. » Il hésita. « Vous en saurez plus cet après-midi.

— À déjeuner?

— Non, dans l'après-midi. Je me suis renseigné et j'ai su que vous deviez prendre le thé avec Miss Baker.

— Voulez-vous dire que vous êtes amoureux de Miss Baker?

— Non, très cher. Pas du tout. Mais Miss Baker a gentiment accepté de vous parler de mon affaire. »

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était « son affaire », mais j'étais moins curieux qu'irrité. Je n'avais pas invité Jordan à prendre le thé pour discuter de Mr. Jay Gatsby. J'étais certain que sa requête aurait quelque chose d'outrageusement extravagant et, sur le moment, je regrettai d'avoir jamais foulé ses pelouses bondées.

Je n'en tirerais rien de plus. Il se fit de plus en plus cérémonieux à mesure que nous nous rapprochions de New York. En passant devant Port Roosevelt, j'aperçus des cargos aux flancs cerclés de minium qui prenaient le large, puis nous filâmes le long d'une rue pauvre, mal pavée et bordée de bars sombres mais pas encore désaffectés, datant des années 1890, aux dorures défraîchies. Puis la vallée de cendres s'ouvrit de part de d'autre et j'aperçus au passage Mrs. Wilson qui haletait en actionnant énergiquement la pompe à essence.

Les ailes de la voiture déployées comme celles d'un oiseau, nous traversâmes comme l'éclair la moitié d'Astoria — la moitié seulement : comme nous slalomions entre les pylônes du métro aérien, j'entendis le rugissement caractéristique d'une motocyclette et un policier furieux arriva à notre hauteur.

« D'accord, très cher, d'accord », s'écria Gatsby. Nous ralentîmes. Il sortit de son portefeuille un carton blanc et le brandit sous les yeux de l'agent.

« C'est bon, dit le policier qui ôta sa casquette pour le saluer. La prochaine fois, je saurai que c'est vous, Mr. Gatsby. C'est *moi* qui m'excuse.

— Qu'est-ce que c'était? demandai-je. La photo d'Oxford?

— J'ai eu l'occasion de rendre service au préfet de police un jour, et il m'envoie chaque année une carte de vœux. »

Enfin le pont. La lumière du soleil, filtrée par les poutres métalliques, qui épouse d'un incessant clignotement le mouvement des voitures; la ville qui s'élève sur la rive opposée — blancheurs

empilées, morceaux de sucre entassés — intégralement, purement édiflée grâce à de l'argent inodore. Lorsqu'on voit New York depuis Queensboro Bridge, c'est toujours comme si on la voyait pour la première fois, prête à vous révéler, dans son extravagance, tous les mystères, toute la beauté du monde.

Un cadavre passa devant nous sur un corbillard couvert de fleurs, suivi de deux carriages aux stores baissés et d'équipages moins endeuillés réservés aux amis. Les amis nous regardèrent avec l'expression tragique et la lèvre supérieure trop courte des Européens du Sud-Est et je me réjouis que le spectacle de la splendide voiture de Gatsby éclaire leur funèbre équipée. Lorsque nous traversâmes Blackwell's Island, une limousine nous dépassa, conduite par un chauffeur blanc, où étaient installés trois Noirs vêtus à la dernière mode, deux types et une fille. J'éclatai de rire en croisant leurs yeux exorbités, qui nous fixaient, pleins de dédain pour la concurrence que nous leur faisions.

« Tout peut arriver, maintenant que nous avons franchi le pont, me dis-je. Tout. »

Même Gatsby, sans qu'il y ait là matière à s'étonner.

* * *

Midi pétant. Je retrouvai Gatsby pour déjeuner dans une cave à vins climatisée de la 42e Rue. Encore aveuglé par la lumière éclatante du dehors, je m'habituai à l'obscurité et finis par distinguer Gatsby dans l'entrée, qui discutait avec un autre homme.

« Mr. Carraway, je vous présente mon ami, Mr. Wolfshiem. »

Un petit Juif au nez camus leva sa grosse tête et tourna vers moi les deux belles touffes de poils qui prospéraient dans ses narines. Au bout d'un moment, je repérai dans la pénombre ses yeux minuscules.

« ... Alors je le regarde, dit Mr. Wolfshiem, en me serrant la main avec insistance, et vous savez pas ce que j'ai fait ?

— Quoi donc ? » demandai-je poliment.

Mais de toute évidence il ne s'adressait pas à moi, car il lâcha ma main et braqua sur Gatsby son nez éloquent.

« J'ai filé l'argent à Katspaugh et j'ai lui ai dit : "O.K., Katspaugh, lui donne pas un sou tant qu'il la ferme pas." Il l'a fermée aussitôt. »

Gatsby nous prit chacun par un bras et nous pénétrâmes dans le restaurant, cependant que Mr. Wolfshiem ravalait la phrase qu'il s'appropriait à ajouter et semblait plonger dans une distraction de somnambule.

« Des highballs ? demanda le maître d'hôtel.

— Il est bien, ce restaurant, dit Mr. Wolfshiem, en admirant les nymphes d'une décence toute presbytérienne qui ornaient le plafond. Mais je préfère celui d'en face.

— Oui, trois highballs », dit Gatsby, puis, répondant à Mr. Wolfshiem : « Il fait trop chaud en face.

— Oui : il fait trop chaud et c'est trop petit, dit Mr. Wolfshiem, mais j'y ai tant de souvenirs.

— De quel restaurant s'agit-il? demandai-je.

— Le vieux Métropole.

— Le vieux Métropole, répéta Mr. Wolfshiem, en marmonnant d'un air sombre. Y avait plein de gens là-bas qui sont morts et enterrés. Plein d'amis qui nous ont quittés pour toujours. Je pourrai pas oublier, aussi longtemps que je vivrai, le soir où ils ont abattu Rosy Rosenthal, là-bas. On était six à table et Rosy avait beaucoup mangé et bu pendant toute la soirée. Le jour allait se lever quand le serveur est venu vers lui avec un drôle d'air et lui a dit que quelqu'un voulait lui parler, dehors. "C'est bon", dit Rosy, il commence à se lever, et je le force à se rasseoir.

" Ils ont qu'à entrer, ces salauds, s'ils en veulent après toi, Rosy, mais, fais-moi ce plaisir, sors pas d'ici."

Il était quatre heures du matin et si on avait ouvert les rideaux, on y aurait vu comme en plein jour.

— Et il y est allé ? demandai-je d'un air innocent.

— Pour sûr qu'il y est allé. Mr. Wolfshiem braqua sur moi un nez indigné. À la porte, il s'est retourné et il a dit : " Laissez pas ce serveur embarquer ma tasse de café ! " Et puis il est sorti dans la rue, ils lui ont tiré trois balles dans le buffet et se sont enfuis en bagnole.

— On en a envoyé quatre à la chaise électrique, dis-je, de mémoire.

— Cinq, avec Becker. » Il tourna ses narines dans ma direction, l'air intéressé. « J'ai cru comprendre que vous cherchiez un *gondact* dans le business ».

L'enchaînement de ces deux remarques me surprit. Gatsby répondit à ma place :

« Oh, non, s'exclama-t-il, ce n'est pas lui.

— Ah non ? » Mr. Wolfshiem semblait déçu. « C'est juste un ami. J'ai dit qu'on en parlerait une autre fois.

— Je vous demande pardon, dit Mr. Wolfshiem. J'ai fait erreur sur la personne. »

On nous apporta un hachis succulent et Mr. Wolfshiem, oubliant l'atmosphère plus nostalgique du vieux Métropole, se mit à

manger avec une avidité féroce tout en promenant lentement son regard à travers la salle : il compléta son tour d'horizon en inspectant les gens qui se trouvaient juste derrière lui. Je suppose que, si je n'avais pas été là, il aurait aussi jeté un coup d'œil sous notre table.

« Écoutez, très cher, dit Gatsby en se penchant vers moi, je crains de vous avoir un peu inquiété ce matin, en voiture. »

C'était de nouveau le même sourire, mais cette fois je me sentis capable de l'affronter.

« Je n'aime pas qu'on fasse des mystères, répondis-je, et je ne comprends pas pourquoi vous n'êtes pas plus clair, ni pourquoi vous ne me dites pas franchement ce que vous voulez. Quel besoin de passer par Miss Baker ?

— Oh, il n'y a rien là d'inconvenant, m'assura-t-il. Miss Baker est une grande sportive, vous savez, elle ne ferait jamais quelque chose d'incorrect. »

Soudain il regarda sa montre, se leva d'un bond et sortit précipitamment de la salle, me laissant à table avec Mr. Wolfshiem.

« Il a un coup de téléphone à donner, dit Mr. Wolfshiem en le suivant des yeux. Un mec bien, non ? Beau à voir, et un parfait gentleman avec ça.

— Oui.

— Il a été à *Oggsford*.

— Oh !

— Il est allé à la fac *d'Oggsford*. En Angleterre. Vous connaissez la fac *d'Oggsford* ?

— De réputation.

— C'est l'une des meilleures facs du monde.

— Vous connaissez Gatsby depuis longtemps ? m'informai-je.

— Des années, répondit-il d'un air satisfait. J'ai eu le plaisir de faire sa connaissance juste après la guerre. Et y avait à peine une heure qu'on se parlait, que j'avais compris que j'étais tombé sur un monsieur qui sait vivre. Je me suis dit : "C'est le genre de monsieur qu'on est content de présenter à sa mère et à sa sœur." » Il marqua un temps. « Je vois que vous regardez mes boutons de manchette. »

Je ne les avais pas encore regardés, mais je me mis à le faire. Ils étaient composés de morceaux d'ivoire que j'identifiai avec dégoût.

« Ce sont des molaires humaines de la plus belle espèce, m'expliqua-t-il.

— Eh bien. » Je les examinai. « C'est une idée très originale.

— Ouais. Il remonta les poignets de sa chemise sous les manches de sa veste. Ouais, Gatsby fait très attention avec les

dames. Il se permettrait jamais de reluquer la femme d'un copain. »

Quand le bénéficiaire de cette confiance instinctive revint à table et se rassit, Mr. Wolfshiem avala son café d'un trait et se remit sur ses pieds.

« J'ai pris le plus grand plaisir à ce déjeuner, dit-il, et je vais vous laisser, jeunes gens, avant d'abuser de votre hospitalité.

— Rien ne presse, Meyer », dit Gatsby sans enthousiasme. Mr. Wolfshiem leva la main comme pour nous donner sa bénédiction.

« Vous êtes bien aimable, mais j'appartiens à une autre génération, annonça-t-il solennellement. Vous, restez assis à causer de sport, de jeunes dames, et de... » Il compléta sa phrase inachevée d'un geste de la main. « Mais moi, j'ai cinquante ans, et je vous imposerai pas ma présence plus longtemps. »

Lorsqu'il nous serra la main et s'en alla, son nez tragique tremblait. Je me demandai si j'avais dit quelque chose qui l'avait offensé.

« Il devient très sentimental, parfois, expliqua Gatsby. Il est d'humeur sentimentale aujourd'hui. C'est vraiment une personnalité à New York — il habite Broadway.

— Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ? C'est un acteur ?

— Non.

— Un dentiste ?

— Meyer Wolfshiem ? Non, c'est un joueur. » Gatsby hésita, puis il ajouta froidement : « C'est lui qui a truqué la finale du championnat de base-ball en 1919.

— Il a truqué la finale du championnat de base-ball ? » répétais-je.

J'étais stupéfait. Je me souvenais, bien sûr, que la finale avait été truquée en 1919, mais si je m'étais donné la peine d'y réfléchir, je me serais dit que la chose s'était simplement produite, que c'était la conséquence d'une suite de faits inéluctables. Je n'aurais jamais imaginé qu'un homme, à lui tout seul, pouvait jouer avec la confiance de cinquante millions de personnes — avec la même détermination qu'un cambrioleur qui ferait sauter un coffre-fort.

« Comment en est-il venu à faire ça ? demandai-je au bout d'une minute.

— Il a tout simplement saisi l'occasion.

— Comment se fait-il qu'il ne soit pas en prison ?

— Il ne peut pas se faire prendre, très cher. C'est un malin. »

J'insistai pour payer l'addition. Lorsque le serveur m'apporta ma monnaie, j'aperçus Tom Buchanan à l'autre bout de la salle

bondée.

« Venez avec moi une minute, dis-je. Il faut que j'aille saluer quelqu'un. »

En nous voyant, Tom se leva prestement et fit une demi-douzaine de pas dans notre direction.

« Où étais-tu passé exactement? me demanda-t-il avec impatience. Daisy est furieuse que tu ne l'aies pas rappelée.

— Mr. Gatsby, Mr. Buchanan. »

Ils échangèrent une brève poignée de main et Gatsby afficha une expression tendue, embarrassée, que je ne lui avais jamais vue.

« Comment tu vas? me demanda Tom. Comment se fait-il que tu déjeunes par ici?

— J'ai déjeuné avec Mr. Gatsby. »

Je me retournai vers Mr. Gatsby, mais il avait disparu.

* * *

Un jour d'octobre 1917...

(me dit Jordan Baker ce même après-midi, assise bien droite, sur une chaise bien droite, dans le jardin du salon de thé du Plaza)

... j'étais en train de me promener et je marchais tantôt sur le trottoir, tantôt sur la pelouse. Je préférais la pelouse parce que je portais des chaussures anglaises, avec des semelles à picots qui mordaient bien dans la terre molle. J'avais une nouvelle jupe écossaise aussi, qui se soulevait un peu à cause du vent, et, à chaque fois, les bannières rouges, blanches et bleues qui flottaient devant toutes les maisons se raidissaient et murmuraient tut-tut-tut d'un air désapprobateur.

La plus grande des bannières et la plus grande des pelouses se déployaient devant la maison de Daisy Fay. Elle venait d'avoir dix-huit ans, deux ans de plus que moi, et c'était de loin la plus populaire de toutes les jeunes filles de Louisville. Elle s'habillait en blanc, elle avait un petit coupé décapotable blanc, son téléphone sonnait à longueur de journée, et de jeunes officiers surexcités de Camp Taylor sollicitaient le privilège de passer la soirée en tête-à-tête avec elle. « Ou au moins une heure ! »

Quand je suis passée devant chez elle ce matin-là, son coupé blanc était garé le long du trottoir opposé et elle y était assise avec un lieutenant que je n'avais encore jamais vu. Ils étaient tellement absorbés l'un par l'autre qu'elle ne m'a pas remarquée avant que je me trouve à trois mètres d'eux.

« Hello, Jordan. » J'étais surprise qu'elle m'appelle. « Tu peux venir, s'il te plaît? »

J'étais flattée qu'elle veuille me parler, parce que, de toutes les filles plus âgées que moi, c'était elle que j'admirais le plus. Elle m'a demandé si j'allais à la Croix-Rouge faire des pansements. J'y allais. Eh bien, alors, pouvais-je leur dire qu'elle ne viendrait pas aujourd'hui ? Pendant qu'elle me parlait, l'officier regardait Daisy comme n'importe quelle jeune fille rêverait qu'on la regarde un jour et ça m'a paru si romantique que je n'ai jamais pu oublier ce moment. Il s'appelait Jay Gatsby et je ne l'ai plus revu, pendant plus de quatre ans — même après l'avoir rencontré à Long Island, je ne me suis pas rendu compte que c'était la même personne.

C'était en 1917. L'année suivante, j'ai eu quelques soupirants moi aussi et j'ai commencé à participer à des tournois, du coup je ne voyais plus Daisy très souvent. Elle sortait avec une bande de gens un peu plus âgés — quand elle sortait. Des rumeurs étranges circulaient sur son compte — sa mère l'aurait surprise en train de faire sa valise, une nuit d'hiver, pour aller à New York dire adieu à un soldat qui partait pour l'Europe. On a réussi à l'en empêcher, mais elle n'a plus adressé la parole à sa famille pendant des semaines. Après ça, elle a cessé de fréquenter sa bande de soldats; elle ne voyait plus que quelques jeunes gens du coin, les pieds plats ou les bigleux qui n'avaient pas pu s'engager dans l'armée.

L'automne suivant, elle avait retrouvé sa joie de vivre, sa joie d'avant. Elle a fait son entrée dans le monde après l'armistice et en février on la disait fiancée à un homme de La Nouvelle-Orléans. En juin, elle s'est mariée avec Tom Buchanan, de Chicago, le mariage le plus somptueux et le plus brillant qu'on ait jamais vu à Louisville. Il est descendu dans le Sud avec une centaine de personnes, à bord de quatre wagons particuliers, il a loué tout un étage de l'hôtel Muhlbach, et, la veille des noces, il lui a offert un collier de perles d'une valeur de trois cent cinquante mille dollars.

J'étais sa demoiselle d'honneur. Je suis entrée dans sa chambre une demi-heure avant le dîner, la veille du mariage, et je l'ai trouvée allongée sur son lit, aussi belle que cette nuit de juin dans sa robe à fleurs — et saoule comme une barrique. Elle tenait une bouteille de sauternes dans une main et une lettre dans l'autre.

« F'licite-moi, a-t-elle grommelé. J'm'étais jamais saoulée avant, mais qu'est-ce que ça fait du bien.

— Qu'est-ce qui se passe, Daisy? "

J'étais terrifiée, tu peux me croire; je n'avais encore jamais vu une fille dans cet état.

« Tiens, heu... chérie... » Elle a farfouillé dans une corbeille à

papiers posée à côté d'elle sur le lit et en a sorti le collier de perles. « Prends-le, descends, va l'rendre à qui à qui c'est. Dis-leur, à tous, que Daisy a changé d'avis. Tu leur dis : "Daisy... l'a changé d'avis". »

Elle s'est mise à pleurer et à hurler sans pouvoir s'arrêter. Je me suis enfuie et j'ai été chercher la femme de chambre de sa mère, on s'est enfermées à clef chez Daisy et on l'a plongée dans un bain froid. Elle ne voulait pas se séparer de la lettre. Elle l'a gardée avec elle jusque dans la baignoire; à force de la serrer dans son poing, elle en a fait une petite boule humide et ne m'a permis de la laisser dans le porte-savon que lorsqu'elle a vu qu'elle se désintégrait comme de la neige.

Mais elle n'a plus dit un mot. On lui a fait respirer des sels d'ammoniac, on a posé de la glace sur son front et puis on l'a remise dans sa robe, et, une demi-heure après, quand on est sorties de la chambre, elle avait ses perles autour du cou et l'incident était clos. Le lendemain à cinq heures elle a épousé Tom Buchanan sans ciller et elle est partie pour un voyage de trois mois dans les mers du Sud.

À leur retour, je les ai retrouvés à Santa Barbara et je me suis dit que je n'avais jamais vu une fille aussi folle de son mari. S'il quittait la pièce une minute, elle n'arrêtait pas de regarder autour d'elle avec angoisse, demandait : « Où est Tom ? », et gardait la même mine infiniment distraite jusqu'à ce qu'elle le voie réapparaître. Elle restait des heures assise sur la plage, la tête de Tom posée sur ses genoux, à lui caresser les yeux avec ses doigts et à le regarder d'un air de ravissement insondable. C'était touchant de les voir ensemble — ça donnait envie de rire mais en silence, d'émerveillement. On était en août. Une semaine après que j'ai quitté Santa Barbara, Tom a embouti une charrette sur la route de Ventura une nuit et perdu la roue avant de sa voiture. Les journaux en ont parlé, ainsi que de la fille qui l'accompagnait, parce qu'elle s'était cassé le bras — c'était une femme de chambre de l'hôtel Santa Barbara.

En avril suivant, Daisy a eu sa petite fille et ils sont partis un an en France. Je les ai rencontrés à Cannes, au printemps, et plus tard à Deauville, et puis ils sont rentrés s'installer à Chicago. Daisy a eu beaucoup de succès à Chicago, comme tu sais. Il y avait autour d'eux une cour empressée, plein de gens jeunes, riches et brutaux, mais elle s'en est sortie avec une réputation absolument intacte. Peut-être parce qu'elle ne boit pas. C'est un grand avantage de ne pas boire quand on est entourée de gros buveurs. On peut tenir sa langue et, en tout cas, on peut s'arranger pour commettre de petits écarts de conduite quand tous les autres sont tellement ivres qu'ils ne voient rien. Ou s'en fichent. Peut-être que Daisy ne s'est jamais intéressée aux choses de l'amour, du tout — et pourtant, il y a quelque chose dans sa voix...

Bref, il y a environ six semaines, elle a entendu prononcer le nom de Gatsby pour la première fois depuis des années. C'est quand je t'ai demandé — tu te souviens ? — si tu connaissais Gatsby, à West Egg. Après ton départ, elle est entrée dans ma chambre, m'a réveillée et m'a dit : « Comment est-il, ce Gatsby ? » et quand je le lui ai décrit — je dormais à moitié — elle m'a dit d'une voix extrêmement étrange que ce devait être l'homme qu'elle avait connu jadis. C'est à ce moment-là que j'ai fini par faire le rapprochement entre Gatsby et l'officier que j'avais vu dans sa voiture blanche.

Quand Jordan Baker eut terminé son récit, nous avons quitté le Plaza depuis une demi-heure et nous traversons Central Park en calèche. Le soleil avait disparu derrière les grands appartements des stars de cinéma, du côté de la 50e Rue, et les voix aiguës des enfants, déjà éparpillés sur l'herbe comme des grillons, s'élevaient dans la chaleur du crépuscule :

* * *

« I'm the Sheik of Araby,
Your love belongs to me.
At night when you're asleep,
Into your tent I'll creep... »

* * *

« Quelle drôle de coïncidence, dis-je.

— Mais c'est tout sauf une coïncidence.

— Comment ça ?

— Gatsby a acheté cette maison parce qu'elle est juste en face de celle de Daisy, de l'autre côté de la baie. »

Ce n'était donc pas seulement vers les étoiles qu'il avait étendu des bras implorants, ce soir de juin. Soudain, il devenait à mes yeux un être vivant, libéré de cette gangue qui l'entourait jusque-là d'une splendeur absurde.

« Il voudrait savoir, poursuit Jordan, si tu serais d'accord pour inviter Daisy chez toi un après-midi et le laisser venir. »

La modestie de sa requête me choqua. Il avait attendu cinq ans, acheté un palais où n'importe quel papillon de nuit pouvait profiter de son ciel étoilé — tout ça pour avoir l'occasion de « venir » un

après-midi dans le jardin d'un étranger.

« Fallait-il vraiment que je sois au courant de tout ça avant qu'il me demande un si petit service ?

— Il a peur, il attend depuis tellement longtemps. Il s'est dit que tu pourrais être choqué. Tu vois, il est vraiment correct, sous ses airs... »

Quelque chose me travaillait.

« Pourquoi ne t'a-t-il pas demandé à toi d'arranger leur rencontre ?

— Il veut lui montrer sa maison, expliqua-t-elle. Et la tienne est juste à côté.

— Oh !

— Je pense qu'il espérait un peu la voir débarquer à une de ses fêtes, un soir, continua Jordan. Mais elle ne l'a jamais fait. Alors il a commencé à demander aux gens si par hasard ils la connaissaient et je suis la première qu'il ait trouvée. C'était le soir où il m'a envoyée chercher, pendant le bal, et tu aurais dû voir les précautions incroyables qu'il a prises pour me présenter l'affaire. Bien sûr, j'ai immédiatement proposé qu'on se retrouve pour déjeuner à New York

— et là j'ai cru qu'il allait devenir fou :

« Je ne veux rien faire d'inconvenant, répétait-il. Je veux la retrouver juste à côté d'ici. »

Quand je lui ai dit que tu étais intime avec Tom, il a failli tout laisser tomber. Il ne sait pas grand-chose sur Tom, même s'il m'a dit qu'il lisait un journal de Chicago depuis des années, juste dans l'espoir d'y voir apparaître le nom de Daisy. »

Il faisait nuit maintenant, et, comme nous nous enfoncions sous un petit pont, je passai mon bras autour des épaules dorées de Jordan, la pressai contre moi, et lui demandai de dîner avec moi. Soudain, je ne pensais plus à Daisy ni à Gatsby, mais seulement à elle, à sa petite personne nette, dure et limitée, qui faisait commerce de l'universel scepticisme, et qui se laissait aller, désinvolte, au creux de mon bras. Une phrase se mit à résonner à mon oreille comme une sorte d'encouragement intérieur : « Le monde se partage entre les proies et les chasseurs, ceux qui agissent et ceux qui renoncent. »

« Et Daisy mérite qu'il se passe quelque chose dans sa vie, murmura Jordan.

— Est-ce qu'elle a envie de revoir Gatsby?

— Il ne faut pas qu'elle le sache. Gatsby ne veut pas qu'elle sache. Tu es juste censé l'inviter à prendre le thé. »

Nous roulâmes sous une voûte d'arbres sombres, et puis, au coin de la 59e Rue, la façade d'un immeuble répandit soudain sur le

parc sa lumière pâle et délicate. Contrairement à Gatsby et à Tom Buchanan, je n'étais pas hanté par un visage de femme qui, éthéré, détaché de son corps, serait venu se superposer aux corniches obscures et aux enseignes aveuglantes : j'enlaçai donc la fille qui était à mes côtés, la serrai dans mes bras. Ses lèvres lasses et dédaigneuses sourirent : alors je resserrai encore mon étreinte et les attirai contre les miennes.

CHAPITRE V

.
. .
. .
. .

Quand je rentrai chez moi à West Egg ce soir-là, je craignis un moment que ma maison ne soit en train de brûler. Il était deux heures du matin et toute la pointe de la péninsule flamboyait; une lumière irréaliste embrasait les jardins et faisait étinceler les longs fils électriques qui s'étendaient le long de la route. Parvenu au dernier tournant, je vis que c'était la maison de Gatsby, illuminée de la cave au grenier.

Je crus tout d'abord à une nouvelle fête, une orgie qui aurait dégénéré en partie de cache-cache ou de cache-tampon, où la maison tout entière aurait fait office de terrain de jeu. Mais il n'y avait pas un bruit. Seulement le vent dans les arbres, qui agitait les fils électriques, augmentant et diminuant tour à tour l'intensité de l'éclairage, comme si la maison clignait de l'œil dans le noir. Alors que mon taxi s'éloignait en bringuebalant, je vis Gatsby traverser la pelouse dans ma direction.

« On se croirait à l'Exposition universelle chez vous, lui dis-je.

— Vraiment? Il jeta un coup d'œil distrait pardessus son épaule. J'ai juste inspecté quelques chambres. Si nous allions à Coney Island, très cher? Prenons ma voiture.

— Il est trop tard.

— Bon, alors si nous piquions une tête dans la piscine? Je ne m'en suis pas servi de l'été.

— Il faut que j'aille me coucher.

— D'accord. »

Réprimant son impatience, il attendit, sans me quitter du regard.

« J'ai parlé avec Miss Baker, dis-je au bout d'un moment. Je vais appeler Daisy demain et l'inviter à prendre le thé chez moi.

— Oh, c'est parfait, fit-il d'un air indifférent. Je ne veux surtout pas vous causer le moindre souci.

— Quel jour vous conviendrait ?

— Quel jour vous conviendrait à *vous* ? rectifia-t-il aussitôt. Je ne veux pas vous causer le moindre souci, voyez-vous.

— Que diriez-vous d'après-demain ? »

Il réfléchit un moment. Puis, avec réticence : « Je voudrais faire tondre la pelouse », dit-il.

Nous baissâmes tous les deux les yeux sur l'herbe — une ligne de démarcation séparait nettement la mienne, qui était une vraie jungle, de la sienne, plus sombre et parfaitement entretenue. Je compris que c'était de ma pelouse qu'il parlait.

« Il y a une autre petite chose », risqua-t-il. Il hésita.

« Vous préférez qu'on attende quelques jours ? demandai-je.

— Oh, ce n'est pas cela. Seulement... Il cherchait ses mots. Je me demandais si... Si... Comment dire... Très cher... Vous ne gagnez pas beaucoup d'argent, n'est-ce pas ?

— Pas beaucoup. »

Cela parut le rassurer et il poursuivit, plus confiant.

« C'est bien ce que je pensais... Excusez ma... Voyez-vous, je suis en train de monter une petite affaire, un à-côté, vous comprenez ? Et je me disais que si vous ne gagnez pas beaucoup... Vous vendez des actions, n'est-ce pas, très cher ?

— J'essaie.

— Eh bien, ça pourrait vous intéresser. Cela ne vous prendrait pas beaucoup de temps et vous pourriez vous faire une jolie somme d'argent. Il se trouve que c'est une affaire du genre plutôt confidentiel. »

Je me rends compte aujourd'hui que, dans d'autres circonstances, cette conversation aurait pu marquer un tournant dans mon existence. Mais, dans la mesure où sa proposition visait ouvertement et brutalement à rétribuer le service que j'allais lui rendre, je n'avais pas d'autre choix que de la décliner.

« Je suis débordé, dis-je. Je vous suis très reconnaissant mais j'ai déjà assez de travail.

— Vous n'auriez absolument pas affaire à Wolfshiem. » De toute évidence, il pensait que je répugnais à lier tout « *gondact* » avec notre convive de ce matin, mais je l'assurai qu'il se trompait. Il attendit encore un peu dans l'espoir que je relance la conversation, mais j'étais trop absorbé pour me montrer réceptif et il rentra chez lui comme à regret.

La soirée que j'avais passée m'avait exalté et réjoui; j'ai dû plonger dans un profond sommeil sitôt ma porte franchie. J'ignore du coup si Gatsby s'est ou non rendu à Coney Island, ou s'il a passé des heures à « inspecter ses chambres » tandis que sa maison continuait de jeter mille feux. Je téléphonai à Daisy du bureau le lendemain matin et l'invitai à venir prendre le thé.

« Ne viens pas avec Tom, précisai-je.

— Pardon?

— Ne viens pas avec Tom.

— Qui est Tom ? » demanda-t-elle d'un air innocent.

Le jour convenu, il pleuvait à verse. À onze heures du matin, un homme en imperméable, remorquant une tondeuse, frappa à ma porte et me dit que Mr. Gatsby l'envoyait tondre ma pelouse. Je me rappelai que j'avais oublié de dire à ma Finlandaise de revenir et je partis la chercher en voiture à travers les chemins détrempés et délavés de West Egg Village, où j'achetai aussi quelques tasses, des citrons et des fleurs.

Ces dernières s'avérèrent superflues, car, à deux heures, Gatsby me fit livrer autant de bouquets qu'en pouvait contenir une serre, ainsi que d'innombrables vases. Une heure plus tard, ma porte d'entrée s'ouvrit nerveusement et Gatsby, vêtu d'un costume de flanelle blanche, d'une chemise gris argent et d'une cravate mordorée, fit irruption. Il était tout pâle et de sombres cernes sous ses yeux trahissaient son manque de sommeil.

« Tout est en ordre? demanda-t-il aussitôt.

— La pelouse a fière allure, si c'est à ça que vous pensez.

— Quelle pelouse? s'enquit-il d'un air absent. Oh, la pelouse du jardin. » Il lui jeta un coup d'œil par la fenêtre, mais, à en juger par son expression, je ne crois pas qu'il était capable de voir quoi que ce soit.

« M'a l'air parfait, dit-il vaguement. Dans un de ces journaux, ils disent que la pluie devrait s'arrêter vers quatre heures. Je crois que c'était dans *The Journal*. Est-ce que vous avez tout ce qu'il faut en matière de... de thé ? »

Je l'emmenai dans l'office, où il regarda la Finlandaise d'un air légèrement réprobateur. Ensemble, nous scrutâmes les douze sablés au citron que j'avais achetés chez le traiteur.

« Ça ira ? demandai-je.

— Bien sûr, bien sûr ! Ils sont parfaits. » Et il ajouta d'une voix blanche : « ... très cher. »

Vers trois heures et demie, la pluie se changea en une brume humide et froide où perlaient de temps à autre de fines gouttes de

rosée. Gatsby parcourait d'un œil distrait un volume de *L'Économie politique* de Clay, tout en guettant les allées et venues de la Finlandaise qui ébranlait le sol de la cuisine et en regardant régulièrement d'un air inquiet à travers les fenêtres embuées, comme si une série d'incidents invisibles mais alarmants se produisaient là-dehors. Finalement, il se leva et m'informa d'une voix hésitante qu'il rentrait chez lui.

« Comment ça ? »

— Personne ne viendra prendre le thé. Il est trop tard ! Il regarda sa montre comme s'il était requis ailleurs par d'urgentes occupations. Je ne peux pas attendre toute la journée.

— Ne soyez pas stupide ; il n'est que quatre heures moins deux. »

Il se rassit d'un air penaud comme si je l'avais grondé et au même moment on entendit le bruit d'un moteur tourner dans l'allée. Nous nous levâmes tous deux d'un bond et, un peu nerveux moi-même, je sortis.

Sous les branches de lilas dégoulinantes de pluie, une grosse voiture décapotable s'engageait dans le chemin. Elle s'arrêta. Daisy, le visage incliné sous son tricorne lavande, m'adressa dès qu'elle me vit un sourire éclatant de bonheur.

« C'est donc vraiment ici que tu vis, mon chéri ? » Le murmure vivifiant de sa voix faisait, sous cette pluie, l'effet d'un puissant tonique. Je dus en écouter les modulations pendant quelques instants, attentif d'abord aux sonorités des mots plutôt qu'à leur sens. Une mèche de cheveux humides balayait sa joue comme une traînée de peinture bleue et sa main, lorsque je la pris pour l'aider à descendre de voiture, était mouillée de gouttes brillantes.

« Est-ce que tu es amoureux de moi ? me glissa-t-elle à l'oreille. C'est pour ça qu'il fallait que je vienne seule ou quoi ? »

— Ça, c'est le mystère de Castle Rackrent^[1]. Dis à ton chauffeur de s'en aller et de revenir dans une heure.

— Revenez dans une heure, Ferdie. » Et elle me chuchota d'un ton solennel : « Il s'appelle Ferdie.

— Est-ce que l'essence a des effets toxiques sur son nez ?

— Je ne crois pas, dit-elle d'un air innocent. Pourquoi ? »

Nous entrâmes. À ma grande stupéfaction, le salon était vide.

« Tiens, c'est bizarre ! m'exclamai-je.

— Qu'est-ce qui est bizarre ? »

Elle tourna la tête en entendant quelqu'un frapper d'un coup léger et cérémonieux à la porte d'entrée. Je ressortis du salon et ouvris la porte. Gatsby, pâle comme la mort, les mains enfoncées comme

deux poids de plomb dans les poches de sa veste, se tenait là, debout dans une flaque d'eau, et me dévisageait d'un air tragique.

Sans ôter les mains de ses poches il me suivit dans l'entrée, prit un virage brusque, comme s'il marchait sur une corde raide, et s'engouffra dans le salon. C'était vraiment bizarre. Conscient que mon propre cœur battait bruyamment, je refermai la porte sur la pluie qui redoublait.

Il y eut trente secondes de silence total. Puis, du salon, me parvinrent un chuchotement étouffé, une amorce de rire et enfin la voix de Daisy, artificiellement aiguë :

« Vraiment, je suis absolument ravie de te revoir. »

Un ange passa. À une lenteur épouvantable.

N'ayant rien à faire dans l'entrée, je les rejoignis au salon.

Gatsby, les mains toujours dans les poches, adossé à la cheminée, s'efforçait d'avoir l'air parfaitement à l'aise, voire de s'ennuyer. Il avait la tête rejetée en arrière, appuyée au cadran de la vieille pendule qui ornait mon dessus de cheminée, et, figé dans cette posture, il baissait des yeux affolés vers Daisy, assise à l'extrême bord d'une chaise, effarouchée mais ravissante.

« Nous nous sommes déjà rencontrés », grommela Gatsby. Il me fixa un instant et ses lèvres ébauchèrent un rire avorté. Par chance, la pendule choisit ce moment pour osciller dangereusement sous la pression de sa tête, sur quoi il se retourna, la saisit d'une main tremblante et la remit en place. Puis il s'assit avec raideur sur le sofa, posa son coude sur l'accoudoir et la main sur son genou.

« Désolé pour la pendule », dit-il.

Mon propre visage arborait maintenant une rougeur tropicale. J'étais incapable de choisir parmi les milliers de lieux communs qui me venaient à l'esprit.

« C'est une vieille pendule », dis-je bêtement.

Je pense que nous avons tous cru, un bref instant, qu'elle avait volé en éclats sur le plancher.

« Nous ne nous sommes pas vus depuis des années, dit Daisy, d'une voix aussi neutre que possible.

— Cela fera cinq ans en novembre. »

La réponse de Gatsby, débitée avec une précision mécanique, avait réduit à néant tous nos efforts et le silence s'installa de nouveau. Une minute passa, peut-être plus. En désespoir de cause, je réussis à les remettre debout tous les deux en leur suggérant de venir m'aider à préparer le thé dans la cuisine, lorsque ma diabolique Finlandaise l'apporta sur un plateau.

Dans la confusion qui accueillit les tasses et les gâteaux, la situation retrouva un semblant de normalité. Gatsby se retira dans un coin sombre et, tandis que je parlais avec Daisy, son regard se posait

consciencieusement tantôt sur elle, tantôt sur moi, tendu et malheureux. Cependant, comme le calme ne pouvait constituer une fin en soi, je saisis le premier prétexte pour m'esquiver.

« Où allez-vous? demanda Gatsby, aussitôt sur ses gardes.

— Je reviens.

— Il faut que je vous dise quelque chose avant que vous ne partiez. »

Il se précipita derrière moi dans la cuisine, ferma la porte et gémit : « Oh! Mon Dieu ! », d'un air misérable.

« Qu'y a-t-il ?

— J'ai eu tort. Affreusement tort, dit-il en agitant ses mains dans tous les sens. Affreusement tort.

— Vous êtes mal à l'aise, c'est tout. » Et j'eus la bonne idée d'ajouter : « Daisy aussi est mal à l'aise.

— Elle est mal à l'aise ? répéta-t-il, incrédule.

— Tout autant que vous.

— Parlez moins fort.

— Vous vous comportez comme un gamin, l'interrompis-je brutalement. Et il n'y a pas que ça. Vous êtes grossier. Vous avez laissé Daisy toute seule. »

Il leva la main pour m'intimer l'ordre de me taire, me jeta un regard de reproche que je n'oublierai jamais et, ouvrant la porte avec précaution, retourna dans le salon.

Je sortis par-derrière — exactement comme Gatsby lorsqu'il avait fait nerveusement tout le tour de la maison une demi-heure plus tôt — et allai m'abriter sous un immense et noir sapin, dont le feuillage touffu me protégeait de la pluie. L'averse avait repris et ma pelouse défraîchie, parfaitement tondue par le jardinier de Gatsby, était pleine de petites mares de boue et de marécages antédiluviens. Il n'y avait rien à voir, de sous cet arbre, à part l'énorme maison de Gatsby; je la contemplai donc, tel Kant contemplant son clocher, pendant une demi-heure. Un brasseur de bière l'avait fait construire dix ans plus tôt, au début de la vogue de l' "ancien", et on racontait qu'il avait proposé de payer pendant cinq ans les impôts de tous les cottages environnants si leurs propriétaires acceptaient de garnir leurs toits de chaume. Peut-être leur refus heurta-t-il profondément son dessein de Fonder une Dynastie — toujours est-il que sa santé commença aussitôt à décliner. Ses enfants mirent la maison en vente avant même qu'on ait enlevé la couronne mortuaire suspendue au-dessus de la porte d'entrée. Les Américains, malgré leur goût parfois prononcé pour la servitude, ont toujours obstinément refusé d'être des

paysans.

Au bout d'une demi-heure, le soleil se remit à briller et la voiture de l'épicier remonta l'allée circulaire devant la maison de Gatsby. Il apportait tout ce qu'il fallait pour le dîner des domestiques — quant à Gatsby lui-même, j'aurais parié qu'il serait incapable d'en avaler une bouchée. Une femme de chambre se mit à ouvrir les fenêtres aux étages supérieurs, elle apparut brièvement dans l'encadrement de chacune et, se penchant depuis la grande baie vitrée du milieu, cracha dans le jardin d'un air songeur. Il était temps que je rentre. Tant que la pluie tombait, j'avais cru entendre le murmure de leurs voix, s'élevant et s'amplifiant de temps à autre sous le coup de l'émotion. Mais dans le silence qui régnait désormais, je m'aperçus qu'à l'intérieur aussi on s'était tu.

Je rentrai — je fis d'abord le maximum de bruit possible dans la cuisine, m'abstenant tout juste de déménager le fourneau — mais je ne crois pas qu'ils aient entendu quoi que ce soit. Ils étaient assis chacun à un bout du canapé et se regardaient comme si une question venait d'être posée, ou avait été sur le point de l'être, et toute trace de malaise avait disparu. Le visage de Daisy était barbouillé de larmes et à mon arrivée elle se leva d'un bond et se mit à les essuyer avec son mouchoir devant la glace. Mais, chez Gatsby, la métamorphose était tout simplement spectaculaire. Il rayonnait littéralement; il jubilait intérieurement, sans bouger, sans parler, mais son euphorie nouvelle irradiait et emplissait le petit salon.

« Oh, salut, très cher », dit-il, comme s'il ne m'avait pas vu depuis des années. Je crus un instant qu'il allait me serrer la main.

« Il ne pleut plus.

— Ah oui? » Lorsqu'il comprit de quoi je parlais et vit le soleil qui inondait la pièce, il sourit comme un météorologue, comme le saint patron du retour du beau temps, et répéta l'information à l'adresse de Daisy. « Qu'est-ce que tu penses de ça? Il ne pleut plus.

— J'en suis ravie, Jay. » Sa voix de gorge, pleine d'une douloureuse, d'une torturante beauté, n'exprimait rien d'autre qu'une joie inespérée.

« Je voudrais que vous veniez à la maison, Daisy et vous, dit-il. J'aimerais la lui faire visiter.

— Vous êtes sûr que vous voulez que je vienne ?

— Absolument, très cher. »

Daisy monta se laver la figure — j'eus honte, mais trop tard, en songeant à mes serviettes de toilette — tandis que nous l'attendions, Gatsby et moi, sur la pelouse.

« Ma maison fait bonne impression, non ? demanda-t-il. Regardez comme la façade prend bien la lumière. »

Je reconnus qu'elle était splendide.

« Oui. Il l'examina, passant en revue ses portes, ses voûtes, sa tour carrée. Il ne m'a fallu que trois ans pour gagner de quoi l'acheter.

— Je croyais que votre fortune provenait d'un héritage.

— C'est vrai, très cher, répliqua-t-il, mais j'ai presque tout perdu dans un accès de panique... pendant la guerre. »

À mon avis, il ne savait plus bien ce qu'il disait car, lorsque je lui demandai dans quoi il travaillait, il répondit : « Cela me regarde », avant de se rendre compte que ce n'était pas la réponse qui convenait.

« Oh, j'ai fait toutes sortes de choses, se reprit-il. J'ai ouvert des drugstores, et après ça, j'ai travaillé dans le pétrole. Mais je fais autre chose, maintenant. Il me regarda plus attentivement. Vous voulez dire que vous avez repensé à ce que je vous ai proposé l'autre soir? »

Avant que j'aie eu le temps de répondre, Daisy sortit de la maison et les deux rangées de boutons de cuivre qui ornaient sa robe étincelèrent au soleil.

« C'est cette énorme maison, là? s'écria-t-elle en la montrant du doigt.

— Elle te plaît?

— Je l'adore, mais je n'arrive pas à imaginer que tu habites tout seul là-dedans.

— Je m'arrange pour qu'elle soit sans arrêt remplie de gens intéressants, nuit et jour. Des gens qui font des choses intéressantes. Des gens célèbres. »

Au lieu de couper par la plage, le long du détroit, nous repassâmes par la route et entrâmes par la grille d'honneur. Murmurant d'un air ravi, Daisy admira chaque détail du bâtiment féodal dont la silhouette se découpait dans le ciel, admira les jardins, le parfum éclatant des jonquilles et celui, plus léger, des aubépines et des pruniers en fleurs, et le parfum subtil et doré des pensées. Cela faisait bizarre d'arriver jusqu'au perron de marbre sans croiser l'habituel défilé de robes chatoyantes, sans entendre d'autre bruit que les chants d'oiseaux dans les arbres.

Et à l'intérieur, comme nous parcourions les salons de musique Marie-Antoinette et les salons Restauration anglaise, je m'imaginai que des invités se cachaient partout derrière les canapés et sous les tables, qui avaient ordre de retenir leur respiration jusqu'à ce que nous soyons passés. Lorsque Gatsby ferma la porte de la « bibliothèque de Merton College », j'aurais juré entendre Œil-de-Hibou éclater d'un rire spectral.

Nous montâmes à l'étage, traversâmes des chambres à coucher d'époque, tendues de soie rose et lavande et garnies de fleurs fraîches, des dressings et des salles de billard, des salles de bains avec baignoires encastrées — en pénétrant dans une de ces chambres, nous dérangeâmes un individu échevelé qui faisait des abdominaux en pyjama, allongé par terre. C'était Mr. Klipspringer, le « pensionnaire ». Je l'avais vu se promener sur la plage le matin même avec un air affamé. Enfin, nous arrivâmes aux appartements de Gatsby : une chambre à coucher, une salle de bains et un bureau Adam's, où nous nous assîmes et bûmes un verre de chartreuse dont il avait sorti une bouteille d'un placard encastré dans le mur.

Il n'avait pas cessé d'observer Daisy et je pense qu'il réévaluait tout ce qu'il y avait chez lui en fonction des réactions qu'il déchiffrait dans les yeux de sa bien-aimée. De temps à autre, il jetait aussi à ses possessions un regard ahuri, comme si, parce qu'elle était là et que sa présence le stupéfiait, rien de tout cela n'était plus réel. À un moment, il faillit perdre l'équilibre et dégringoler quelques marches.

Sa chambre à coucher était la plus dépouillée de toutes — à ceci près que le nécessaire de toilette qui ornait la coiffeuse était en or massif. Daisy s'empara de la brosse à cheveux avec ravissement et se caressa les cheveux avec; sur quoi Gatsby s'assit, se frotta les yeux et se mit à rire.

« Je n'ai jamais rien vu d'aussi drôle, très cher, dit-il, hilare. Impossible... J'ai beau chercher... »

Il était visiblement passé par deux phases distinctes et en atteignait une troisième. Après l'avoir mis mal à l'aise, puis rendu euphorique, la présence de Daisy le frappait d'émerveillement. Il avait si longtemps vécu dans l'obsession de ces retrouvailles, il les avait tant rêvées, dans leurs moindres détails, les avait attendues en serrant les dents pour ainsi dire, cette attente avait pris des proportions si inconcevables, que maintenant, il en subissait le contrecoup, comme un ressort trop tendu finit par se rompre.

Il reprit ses esprits au bout d'une minute et ouvrit pour nous deux gigantesques penderies qui contenaient ses innombrables costumes, ses robes de chambre, ses cravates et ses chemises, rangées comme des briques par piles de douze.

« J'ai quelqu'un en Angleterre qui s'occupe d'acheter mes vêtements. Il m'expédie un assortiment d'articles au début de chaque saison, au printemps et en automne. »

Il en sortit une pile et se mit à nous lancer, une par une, des chemises en lin brut, d'autres en soie épaisse, d'autres encore en flanelle légère, qui se déplaient à mesure qu'elles tombaient et recouvraient la table d'un fouillis multicolore. Plus nous les admirions, plus il en apportait de nouvelles et elles formaient un tas moelleux,

épais, qui grandissait toujours — des chemises à rayures, à chevrons, à carreaux, corail, vert pomme, lavande et orangées, toutes marquées de son monogramme indigo. Soudain, avec un cri étouffé, Daisy enfouit sa tête dans les chemises et se mit à sangloter.

« Ce sont de si belles chemises », dit-elle dans un hoquet; sa voix s'étouffait dans l'épaisseur des plis. « Ça me rend triste parce que je n'avais jamais vu... jamais vu d'aussi belles chemises jusqu'à maintenant. »

*
* * *
*

Après la maison, nous devons aller voir le parc, la piscine, l'hydravion et les parterres de fleurs — mais, derrière les fenêtres de Gatsby, la pluie avait repris. Nous restâmes donc plantés là, en rang d'ignons, à regarder la surface ridée de la mer.

« Sans la brume, on pourrait apercevoir ta maison de l'autre côté de la baie, dit Gatsby. Il y a une lumière verte qui brille toute la nuit au bout de ta jetée. »

Daisy passa brusquement son bras sous le sien, mais il semblait absorbé par ce qu'il venait de dire. Peut-être venait-il de comprendre que la signification colossale que revêtait jusque-là cette lumière avait maintenant disparu pour toujours. Comparée à l'immense distance qui l'avait séparé de Daisy, la lumière verte avait dû lui paraître si proche, presque à portée de sa main. Lui paraître aussi proche que la lune des étoiles. Ce n'était plus désormais qu'une lumière verte au bout d'une jetée. Sa collection d'objets magiques avait perdu une pièce maîtresse.

Je me mis à marcher tout autour de la pièce, examinant différents objets que j'avais du mal à distinguer dans la pénombre. Je remarquai une grande photographie, représentant un homme d'un certain âge en costume de yachtman, accrochée au mur au-dessus de son bureau.

« Qui est-ce ?

— Lui ? C'est Mr. Dan Cody, très cher. » Le nom m'était vaguement familier.

« Il est mort à l'heure qu'il est. C'était mon meilleur ami, il y a des années. »

Il y avait une petite photo de Gatsby, lui aussi en costume de yachtman, sur le bureau — Gatsby fixant l'objectif d'un air de défi — qui avait dû être prise quand il avait environ dix-huit ans.

« Je l'adore ! s'exclama Daisy. Et cette houpette ! Tu ne m'avais jamais dit que tu avais porté une houpette — ni que tu avais eu un yacht.

— Regarde là, s'empresse de dire Gatsby. Il y a un tas de coupures de presse... où on parle de toi. »

Ils s'assirent côte à côte et les passèrent en revue. J'allais demander à voir les rubis quand le téléphone sonna. Gatsby décrocha.

« Oui... Eh bien, je ne peux pas parler maintenant... Je ne peux pas parler maintenant, très cher... J'ai dit une *petite* ville... Il doit bien savoir ce que c'est qu'une petite ville... Bon, il ne peut rien pour nous s'il s' imagine que Detroit est une petite ville... »

Il raccrocha.

« Viens ici, vite! » s'écria Daisy depuis la fenêtre.

Il pleuvait toujours, mais le ciel s'était dégagé à l'ouest et des nuages rose et or moutonnaient au-dessus de la mer.

« Regarde-moi ça », souffla-t-elle, et, au bout d'un moment : « Si seulement je pouvais attraper un de ces nuages roses, te faire monter dessus et te pousser dans les airs. »

Je m'apprêtais à les laisser, mais ils ne voulurent rien entendre ; peut-être que ma présence leur permettait de jouir plus complètement de leur intimité.

« Je sais ce qu'on va faire, dit Gatsby, on va demander à Klipspringer de jouer du piano. »

Il sortit de la pièce en criant « Ewing ! » et revint quelques minutes plus tard avec un jeune homme timide qui avait l'air un peu las, des lunettes aux montures d'écaille et des cheveux blonds clairsemés. Habillé de manière plus décente, il portait un polo au col largement ouvert, des chaussures de tennis et un pantalon de toile d'une teinte indéterminée.

« Nous avons interrompu votre séance de gymnastique? demanda Daisy poliment.

— Je dormais, s'écria Mr. Klipspringer dans un hoquet embarrassé. C'est-à-dire, je *m'étais* endormi. Et puis je me suis levé...

— Klipspringer sait jouer du piano, l'interrompt Gatsby. N'est-ce pas, Ewing, très cher ?

— Je ne joue pas bien. Je... ne joue presque pas. Je n'ai pas d'entraîne...

— Descendons ! » le coupa Gatsby. Il appuya sur un interrupteur. La pâle clarté que diffusaient les fenêtres s'évanouit lorsque la pièce s'illumina.

Dans le salon de musique, Gatsby se contenta de brancher une lampe posée sur le piano. Il alluma la cigarette de Daisy d'une main tremblante et s'assit avec elle sur un divan, tout au fond du salon, sans aucune autre lumière que les reflets de celle du hall sur le parquet étincelant.

Lorsque Klipspringer eut joué *The Love Nest*, il se retourna sur

son tabouret et, l'air malheureux, chercha Gatsby dans la pénombre.

« Je n'ai pas d'entraînement, vous voyez. Je vous avais bien dit que je ne pouvais pas jouer. Je n'ai pas d'entraîne...

— Ne parlez pas tant, très cher, lui ordonna Gatsby. Jouez ! »

« In the morning,
In the evening,
Ain't we got fun... »

Dehors, le vent soufflait et un léger coup de tonnerre retentit le long du détroit. Toutes les lumières de West Egg s'allumaient maintenant; l'électricité propulsait les trains et leur chargement humain, revenant de New York sous la pluie battante. C'était l'heure où s'opère chez tous les êtres humains une métamorphose profonde et une excitation se répandait dans l'atmosphère.

« One thing's sure and nothing's surer
The rich get richer and the poor get... children.
In the meantime,
In between time... »

En m'approchant pour prendre congé, je vis que Gatsby affichait de nouveau une expression abasourdie, comme s'il s'était mis à douter un peu de la qualité de son bonheur présent. Presque cinq ans ! Il avait dû y avoir des moments, même cet après-midi, où Daisy était descendue de son piédestal, n'avait pas été à la hauteur de ses rêves — non par sa faute à elle, mais à cause de la force colossale de son fantasme à lui. Qui était plus fort qu'elle, plus fort que tout. Il avait consacré toute sa vie à ce fantasme, avec une passion d'artiste, le peaufinant sans cesse, lui ajoutant pour l'embellir toutes les plumes

colorées qui lui tombaient sous la main. Rien ne peut égaler la quantité de feu et de glace qu'un homme est capable d'emmagasiner au fond de son cœur lorsqu'il est ainsi possédé.

Sentant que je l'observais, il fit un effort visible pour se ressaisir. Il prit les mains de Daisy dans les siennes et, comme elle lui chuchotait quelque chose à l'oreille, il se tourna vers elle, brusquement bouleversé. Je pense que c'est sa voix qui le captivait plus que tout, la chaleur modulée et fiévreuse de sa voix, parce qu'elle serait toujours plus belle que dans ses rêves — cette voix était un chant immortel.

Ils m'avaient oublié, mais Daisy leva les yeux vers moi et me tendit la main; pour Gatsby, j'avais complètement cessé d'exister. Je leur jetai un dernier regard qu'ils me rendirent, distants, absorbés par l'intensité de leur vie. Puis je quittai la pièce, descendis sous la pluie les marches de marbre et les laissai ensemble.

[1] Roman historique de l'Anglo-Irlandaise Maria Edgeworth paru en 1801.

CHAPITRE VI

.
. .
. .
. .

À peu près à la même époque, un jeune reporter ambitieux vint de New York un matin, se présenta à la porte de Gatsby et lui demanda s'il avait une déclaration à faire.

« À quel propos ? s'enquit Gatsby poliment.

— Eh bien... Une déclaration quelconque. »

Il s'avéra, après cinq minutes d'un dialogue confus, que l'homme avait entendu des collègues prononcer le nom de Gatsby dans un contexte qu'il ne voulait pas révéler, ou bien qu'il n'avait pas vraiment saisi. C'était son jour de congé et il avait pris la louable initiative de se précipiter à West Egg, « pour voir ».

Le coup fit long feu, mais l'instinct de ce reporter ne l'avait pas trompé. La notoriété de Gatsby, propagée par la centaine de gens qui avaient profité de son hospitalité et donnaient en conséquence sur son passé des avis qui faisaient autorité, n'avait cessé de croître au fil de l'été, au point qu'il manque de peu faire la une des journaux. Des mythes contemporains, comme « le pipe-line clandestin relié au Canada », lui étaient associés et une histoire s'était répandue avec insistance, selon laquelle il n'habitait pas du tout une maison, mais un bateau qui ressemblait à une maison et qu'on déplaçait secrètement le long de la côte de Long Island, d'un endroit à un autre. Maintenant, est-ce que ces affabulations constituaient une source de satisfaction pour James Gatz, originaire du Dakota-du-Nord, allez savoir.

James Gatz : tel était son vrai nom, du moins son nom légal. Il en avait changé à l'âge de dix-sept ans, au moment précis qui avait marqué le début de sa carrière : c'est-à-dire lorsqu'il avait vu le yacht de Dan Cody jeter l'ancre à l'endroit le plus périlleux du lac Supérieur. C'était encore James Gatz qui flânait cet après-midi-là sur la plage,

vêtu d'un chandail vert élimé et d'un pantalon de toile; mais c'était d'ores et déjà Jay Gatsby qui avait emprunté un canot, ramé jusqu'au *Tuolomee* et averti Cody qu'un coup de vent risquait de l'emporter et de le faire chavirer dans la demi-heure.

Je suppose qu'il tenait ce nom en réserve depuis longtemps, à ce moment-là. Ses parents étaient de pauvres fermiers, des ratés — il n'avait jamais tout à fait réussi à se convaincre qu'ils étaient vraiment ses parents. La vérité, c'est que Jay Gatsby, de West Egg, Long Island, s'était engendré lui-même, comme une idée platonicienne. Il était le fils de Dieu — une formule qui n'a peut-être pas d'autre sens que ça — et il avait le devoir de servir Son Père, c'est-à-dire de se mettre au service de la beauté, une beauté démesurée, vulgaire, factice. Il avait donc inventé le seul Jay Gatsby qu'un garçon de dix-sept ans était capable d'inventer et il est resté fidèle à cette fiction jusqu'au bout.

Il se démenait depuis plus d'un an sur cette rive sud du lac Supérieur, pêchant la palourde ou le saumon, acceptant tout ce qui pouvait lui assurer le gîte et le couvert. Son corps hâlé et résistant lui permit de survivre, comme un sauvageon, à des travaux tantôt pénibles, tantôt faciles, et il redoublait de force au fil du temps. Il avait eu très tôt des maîtresses, et, du jour où elles lui avaient accordé leurs faveurs, il s'était mis à les mépriser : les jeunes vierges pour leur ignorance, les autres parce qu'elles attachaient un prix hystérique à des choses que, dans son égotisme démesuré, il considérait comme son dû.

Mais son cœur révolté le tourmentait sans cesse. Les projets les plus grotesques et les plus délirants le hantaient chaque nuit. Un monde de plaisirs indicibles tournoyait dans son cerveau tandis que la pendulette posée sur son lavabo égrenait les secondes et que la lune baignait ses vêtements répandus en désordre sur le sol d'une lueur humide. Toutes ses nuits, il les passait à peaufiner ses chimères jusqu'à ce que le sommeil vienne en effacer les scénarios les plus aboutis, dans une étreinte qui lui faisait tout oublier. Un temps, ses rêveries servirent d'exutoire à son tempérament imaginatif; elles introduisaient une note de réconfort dans une réalité qu'il jugeait irréaliste, lui permettaient d'espérer que le monde reposait solidement sur les ailes des fées.

L'intuition de sa gloire future l'avait poussé quelques mois plus tôt à entrer au petit Collège Luthérien de St Olaf's, dans le sud du Minnesota. Il y était resté deux semaines, consterné par l'indifférence farouche de cet établissement à l'égard des trompettes de sa destinée, de la destinée elle-même, et plein de dégoût pour le travail de concierge grâce auquel il payait ses études. Puis il alla de nouveau à

la dérive jusqu'au lac Supérieur, et il était toujours enquête de quelque moyen d'agir le jour où le yacht de Dan Cody jeta l'ancre dans les hauts-fonds, au large.

Cody avait alors cinquante ans et il devait sa fortune aux mines d'argent du Nevada, du Yukon, à toutes ces ruées vers les métaux qui s'étaient succédé depuis 1870. Les spéculations sur le cuivre au Montana qui l'avaient rendu plusieurs fois millionnaire n'avaient pas épuisé sa robuste constitution, mais il n'allait pas tarder à perdre ses facultés intellectuelles, et, soupçonnant ce déclin imminent, un nombre incalculable de femmes cherchaient à le soulager de son argent. Les manœuvres peu ragoûtantes qu'Ella Kaye, la patronne de presse, en digne émule de Mme de Maintenon, élaborait pour abuser de sa faiblesse et lui faire prendre la mer sur ce yacht sont entrées dans le domaine public grâce à la presse à scandale en 1902. Il poursuivait son cabotage depuis cinq ans le long de côtes plus ou moins accueillantes lorsqu'il fit basculer le destin de James Gatz, dans Little Girl Bay.

Pour le jeune Gatz, appuyé sur ses avirons, contemplant le bastingage du pont supérieur, ce yacht représentait ce qu'il pouvait y avoir de plus beau, de plus prestigieux au monde. Je suppose qu'il sourit à Cody — il avait probablement découvert que son sourire le rendait sympathique. Quoi qu'il en soit, Cody lui posa quelques questions (dont l'une obtint pour réponse ce patronyme flamboyant neuf) et en conclut qu'il était malin et d'une ambition extravagante. Quelques jours plus tard il l'emmena avec lui à Duluth et lui acheta un blazer bleu marine, six paires de pantalons de toile blanche et une casquette de yachtman. Et lorsque le *Tuolomee* fit cap sur les Caraïbes puis vers la côte californienne, Gatsby était à son bord.

Il occupait un emploi aux qualifications indéterminées — tant qu'il resta auprès de Cody, il fut tour à tour steward, capitaine en second, skipper, secrétaire et même cerbère, car Dan Cody, lorsqu'il était à jeun, savait de quelles prodigalités était capable Dan Cody quand il était saoul, et, pour parer à toute éventualité, il en vint à se reposer de plus en plus sur Gatsby. Cet arrangement dura cinq ans, durant lesquels le yacht fit trois fois le tour du continent. Il aurait pu continuer indéfiniment si Ella Kaye n'était pas montée à bord, une nuit, à Boston. Une semaine après, Dan Cody eut le mauvais goût de mourir.

Je me souviens de sa photo, accrochée dans la chambre de Gatsby, un homme grisonnant et rubicond, au visage dur et fermé : le type même du pionnier débauché, qui, à un certain moment de l'histoire de l'Amérique, est revenu dans l'Est en y rapportant avec lui toute la violence sauvage des bordels et des saloons du Far West. C'est indirectement grâce à Cody que Gatsby buvait si peu.

Quelquefois, au cours de fêtes débridées, les femmes se mettaient à lui frictionner les cheveux avec du champagne; pour sa part, Gatsby prit l'habitude de se passer d'alcool.

Et c'était de Cody qu'il avait hérité son argent — un legs de vingt-cinq mille dollars. Il ne le toucha pas. Il ne comprit jamais quel argument juridique on lui avait opposé, mais ce qui restait des millions de Cody échut intégralement à Ella Kaye. Il se retrouva avec pour tout bagage cette éducation étrangement appropriée; les contours indécis de la personnalité de Jay Gatsby s'étaient remplis, il était devenu un homme.

*
* * *
*

Il me raconta tout cela bien plus tard, mais je l'ai relaté ici pour pulvériser ces premières rumeurs abracadabrantes qui couraient sur ses antécédents et qui étaient intégralement fausses. De plus, lorsqu'il a fini par se confier à moi, c'était à un moment où je me trouvais en pleine confusion, où j'en étais arrivé à croire tout et n'importe quoi à son sujet. Je profite donc de cette petite pause, qui, d'une certaine manière, permet aussi à Gatsby de reprendre son souffle, pour clarifier les choses et démentir ce tissu de mensonges.

C'est qu'il y eut une pause, également, dans mes relations avec lui. Pendant quelques semaines, je ne l'ai ni vu, ni eu au téléphone — je passais le plus clair de mon temps à New York, à courir partout avec Jordan et à tenter de m'attirer les bonnes grâces de sa tante gâteuse — mais je finis par me rendre chez lui, un dimanche après-midi. Je n'y étais pas depuis deux minutes que des gens passèrent prendre un verre, accompagnés de Tom Buchanan. Cela me surprit, naturellement, mais ce qui était vraiment surprenant, c'est que cela ne se soit jamais produit avant.

Ils étaient arrivés à cheval, tous les trois — en plus de Tom, il y avait un dénommé Sloane et une jolie femme en costume d'amazone marron, qui étaient déjà venus chez Gatsby.

« Je suis ravi de vous voir, dit Gatsby, en les accueillant sous le porche. Je suis ravi que vous soyez passés. »

Comme s'ils s'en souciaient !

« Asseyez-vous. Cigarette ? Cigare ? Il arpentait nerveusement la pièce, appuyait sur des sonnettes. On va vous apporter un verre; c'est l'affaire d'une minute. »

Il était profondément affecté par la présence de Tom. Mais, indépendamment de ça, il se sentirait mal à l'aise tant qu'il ne leur aurait pas offert quelque chose, vaguement conscient que c'était pour ça qu'ils étaient venus. Mr. Sloane ne voulait rien. Une limonade ? Non merci. Un peu de champagne. Rien du tout, merci... Désolé...

« Vous avez fait une bonne promenade ?

— Les routes sont très bonnes, par ici.

— Je suppose que les automobiles...

— Ouais. »

Mû par une impulsion irrésistible, Gatsby se tourna vers Tom, qui s'était laissé présenter comme s'ils ne se connaissaient pas.

« Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés, Mr. Buchanan ?

— Oh, oui », dit Tom, avec une courtoisie bourrue, mais il n'avait pas l'air de s'en souvenir. « Oui, oui. Je m'en souviens parfaitement.

— Il y a environ deux semaines.

— C'est vrai. Vous étiez avec Nick.

— Je connais votre femme, poursuivit Gatsby, presque agressif.

— Vraiment ?

Tom se tourna vers moi.

« Tu habites près d'ici, Nick ?

— La porte à côté.

— Vraiment ? Si près ? »

Mr. Sloane ne se mêlait pas à la conversation. Il se prélassait dans son fauteuil d'un air dédaigneux, la femme ne disait rien non plus — puis, à la surprise générale, après deux highballs, elle se fit plus aimable.

« Nous viendrons tous à votre prochaine fête, Mr. Gatsby, proposa-t-elle. Qu'en dites-vous ?

— Mais certainement. J'en serais ravi.

— Ce s'rait sympa, ajouta Mr. Sloane, sans montrer aucune gratitude. Bon : j'crois qu'on f'rait bien d' rentrer.

— Je vous en prie, rien ne presse », le supplia Gatsby. Il s'était ressaisi et désirait retenir Tom plus longtemps. « Pourquoi... Pourquoi ne pas rester dîner ? Cela ne m'étonnerait pas que d'autres gens débarquent de New York.

— Vous, venez dîner chez moi, dit la dame avec enthousiasme. Tous les deux. »

Son invitation m'incluait. Mr. Sloane se leva.

« On y va, dit-il — mais en s'adressant exclusivement à elle.

— Sérieusement, insista-t-elle. J'adorerais vous avoir. Y a toute la place. »

Gatsby me jeta un regard interrogateur. Il avait envie de venir et ne se rendait pas compte que Mr. Sloane avait décidé qu'il n'était pas le bienvenu.

« Je crains de ne pas pouvoir, dis-je.

— Eh bien venez, vous » répéta-t-elle à l'intention de Gatsby.

Mr. Sloane lui chuchota quelque chose à l'oreille.

« Nous ne serons pas en retard si nous partons maintenant, protesta-t-elle à haute voix.

— Je n'ai pas de cheval, dit Gatsby. J'ai fait du cheval quand j'étais dans l'armée, mais je n'en ai jamais acheté. Il faut que je vous suive en voiture. Veuillez m'excuser, je n'en ai que pour une minute. »

Nous sortîmes sous le porche sans lui et là, Mr. Sloane prit la dame à part et se lança avec elle dans un débat passionné.

« Mon Dieu, je crois bien que ce type a l'intention de venir, dit Tom. Il ne se rend pas compte qu'elle ne veut pas de lui ?

— Elle a dit le contraire.

— Elle donne un grand dîner et il ne connaîtra pas âme qui vive. » Il fronça les sourcils. « Je me demande où diable il a rencontré Daisy. Bon Dieu, j'ai peut-être des idées rétrogrades, mais les femmes sortent beaucoup trop de nos jours, à mon goût. Elles fréquentent toutes sortes d'énergumènes. »

Soudain, Mr. Sloane et la dame descendirent les marches et enfourchèrent leur monture.

« Allez, dit Mr. Sloane à Tom. On est en r'tard. Faut y aller. » Puis, s'adressant à moi : « Dites-lui qu'on peut pas l'attendre, d'accord ? »

Tom et moi nous nous serrâmes la main, j'échangeai avec les autres un signe de tête glacial, et ils s'engagèrent d'un trot rapide dans l'allée, disparaissant sous les frondaisons estivales au moment précis où Gatsby, un chapeau et un manteau léger à la main, passait la porte d'entrée.

Tom n'appréciait visiblement pas que Daisy sorte sans lui, car, le samedi soir qui suivit, il vint avec elle à la fête de Gatsby. Peut-être est-ce sa présence qui donna à cette soirée un climat particulièrement oppressant — elle se distingue dans ma mémoire de toutes les autres fêtes que Gatsby donna cet été-là. Il y avait les mêmes gens, ou du moins le même genre de gens, la même abondance de champagne, le même tohu-bohu de couleurs et de sons, mais je perçus dans

l'atmosphère quelque chose de déplaisant, une tension sous-jacente qu'il n'y avait pas auparavant. Ou peut-être était-ce qu'avec le temps je m'y étais habitué, j'avais fini par accepter West Egg comme un univers singulier — avec des règles et des personnalités qui lui étaient propres, un univers qui n'était pas inférieur aux autres, pour la bonne raison qu'il n'avait pas conscience de l'être — mais que ce soir-là je le regardais différemment : j'adoptais le point de vue de Daisy. C'est toujours triste de regarder d'un œil nouveau des choses sur lesquelles vous avez vous-même épuisé vos propres capacités de jugement.

Ils arrivèrent au crépuscule et, tandis que nous flânions au milieu de la foule scintillante, Daisy chuchotait des plaisanteries de sa voix enrouée.

« Tout ça est tellement passionnant, murmura-t-elle. Si tu veux m'embrasser, à un moment quelconque de la soirée, Nick, tu n'as qu'à me le dire et je serai ravie d'arranger ça pour toi. Tu n'as qu'à prononcer mon nom. Ou me montrer ton permis. Je vais distribuer des permis...

— Regardez autour de vous, suggéra Gatsby.

— Je ne fais que ça. Je passe un merveilleux...

— Vous devriez croiser beaucoup de gens célèbres. »

Les yeux arrogants de Tom parcouraient la foule.

« Nous ne sortons pas beaucoup, dit-il. En fait, j'étais justement en train de me dire que je ne connaissais personne ici.

— Peut-être connaissez-vous cette dame. » Gatsby désigna une somptueuse femme-orchidée à peine humaine, assise comme une reine en dessous d'un prunier. Tom et Daisy la dévisagèrent avec ce sentiment particulier d'irréalité qu'on éprouve quand on reconnaît une star de cinéma jusque-là associée à un univers fantomatique.

« Elle est ravissante », dit Daisy.

— L'homme qui se penche vers elle est son metteur en scène. »

Il les accompagna cérémonieusement d'un groupe à l'autre.

« Mrs. Buchanan... et Mr. Buchanan... » Après un instant d'hésitation, il ajouta : « Le joueur de polo.

— Oh non! protesta Tom aussitôt, pas ça. »

Mais manifestement, la formule plaisait à Gatsby, car Tom resta « le joueur de polo » pendant toute la soirée.

« Je n'avais jamais rencontré autant de gens connus, s'exclama Daisy. J'adore ce type — quel est son nom déjà ? — avec son espèce de nez tout bleu. »

Gatsby déclina son identité et ajouta que c'était un petit producteur.

« Eh bien, je l'adore quand même.

— Je crois que je préférerais ne pas être le joueur de polo, dit Tom pour plaisanter. Je préférerais observer toutes ces personnalités... mais en retrait. »

Daisy dansa avec Gatsby. Je me souviens d'avoir été surpris par sa manière gracieuse et démodée de danser le fox-trot — je ne l'avais jamais vu danser auparavant. Puis ils firent une petite promenade jusqu'à ma maison et restèrent assis sur les marches pendant une demi-heure, tandis qu'à leur demande je faisais le guet dans le jardin. « Au cas où il y aurait un incendie ou une inondation, expliqua-t-elle, ou tout autre châtiment divin. »

Tom sortit de sa retraite alors que nous nous étions assis tous les trois pour dîner. « Ça vous dérange si je dîne avec ces gens, là-bas ? dit-il. Il y a un mec qui raconte des trucs rigolos.

— Vas-y, répondit Daisy gentiment, et si tu veux noter leurs coordonnées, tiens, prends mon petit stylo en or. » Au bout d'un moment elle regarda autour d'elle et me dit que la fille était « vulgaire mais jolie », et je compris qu'à l'exception de la demi-heure qu'elle avait passée seule avec Gatsby, elle ne prenait aucun plaisir à cette soirée.

Nous étions à une table particulièrement éméchée. C'était ma faute : Gatsby avait été appelé au téléphone et je m'étais bien amusé avec ces mêmes gens deux semaines plus tôt. Mais ce qui m'avait plu alors me laissait sceptique ce soir.

« Comment ça va, Miss Baedeker ? »

La fille en question essayait sans succès de s'affaler sur mon épaule. Ainsi interpellée, elle se remit d'aplomb et ouvrit les yeux.

« Hein ? »

Une femme massive et léthargique qui avait supplié Daisy de jouer au golf avec elle le lendemain au club du coin prit la défense de Miss Baedeker.

« Oh, ça va mieux maintenant. Dès qu'elle a bu cinq ou six cocktails, elle se met à brailler. Je lui ai dit qu'elle devrait arrêter.

— Mais c'est ce que je fais ! affirma l'accusée d'une voix creuse.

— On t'a entendue crier. Alors j'ai dit à Doc Civet, là : "Il y a quelqu'un qui a besoin de votre aide, Doc."

— Elle vous en est très reconnaissante, j'en suis sûr, dit un autre convive, d'un air plein de reproche, mais vous avez trempé sa robe quand vous avez plongé sa tête dans la piscine.

— S'il y a bien un truc que je déteste, c'est qu'on me plonge la tête dans la piscine, marmonna Miss Baedeker. Ils m'ont presque

noyée une fois, dans le New Jersey.

— Eh bien vous devriez arrêter, rétorqua le Docteur Civet.

— Parlez pour vous ! s'écria violemment Miss Baedeker. Vos mains tremblent. Je ne vous laisserais jamais m'opérer ! »

C'était l'ambiance. À peu près la dernière chose dont je me souviens, c'est d'être resté avec Daisy à contempler le metteur en scène et sa Star. Ils étaient toujours sous le prunier et leurs visages se touchaient presque, séparés seulement par un fin rayon de clair de lune. Je me rendis compte qu'il avait passé la soirée à s'incliner très lentement vers elle pour arriver à cette proximité, et même pendant le court instant où je les regardai, je le vis franchir un degré supplémentaire et l'embrasser sur la joue.

« Je l'adore, dit Daisy. Je la trouve ravissante. »

Mais le reste la choquait : impossible d'en discuter avec elle car sa réaction était purement émotionnelle. Elle était terrifiée par West Egg, ce « lieu » sans précédent que Broadway avait engendré dans un village de pêcheurs de Long Island — terrifiée par cette énergie grossière qu'irritaient les euphémismes d'antan et terrifiée qu'un destin importun ait attroupé ces gens sur ce court chemin qui venait de nulle part et ne menait à rien. Elle trouvait atroce cette ingénuité totale qu'elle échouait à comprendre.

Je m'assis sur le perron avec eux pendant qu'ils attendaient leur voiture. Il faisait sombre de ce côté de la maison; seule la porte illuminée répandait un vaste rectangle de lumière dans la faible clarté du petit matin. De temps à autre, à l'étage, derrière le store d'un cabinet de toilette, une ombre s'agitait, cédait la place à une autre ombre, c'était une infinie procession d'ombres, qui se mettaient du rouge et de la poudre devant un miroir invisible.

« Qui c'est, ce Gatsby, en fin de compte, fit Tom brusquement. Un genre de gros bootlegger ?

— Qui t'a dit ça ? demandai-je.

— On ne me l'a pas dit. Ce n'est qu'une supposition. La plupart de ces nouveaux riches ne sont que de gros bootleggers, tu sais.

— Pas Gatsby », répondis-je brièvement.

Il garda le silence un moment. Le gravier de l'allée crissa sous ses pieds.

« Eh bien, il a dû se donner du mal pour réunir toute cette ménagerie ici. »

Une brise fit trembler la fourrure grise qui flottait comme une brume au cou de Daisy.

« Au moins, ils sont plus intéressants que les gens que nous

fréquentons, dit-elle avec effort.

— Ils n'avaient pas l'air de t'intéresser tant que ça.

— Mais si. »

Tom rit et se tourna vers moi.

« Tu as remarqué la tête de Daisy quand cette fille lui a demandé de lui donner une douche froide ? »

Daisy commença à chanter en accompagnant la musique d'un murmure rauque et rythmé, parant chaque mot d'un sens qu'il n'avait jamais eu avant et n'aurait plus jamais. Quand la mélodie montait dans les aigus, sa voix se brisait doucement en la suivant, comme font les voix de contralto, et chaque modulation répandait dans l'air un peu de sa chaude et magique féminité.

« Il y a plein de gens qui viennent sans avoir été invités, dit-elle soudain. Cette fille n'avait pas été invitée. Ils se sont tout bonnement incrustés et il est trop poli pour s'y opposer.

— J'aimerais bien savoir qui il est et ce qu'il fait, insista Tom. Et je pense que j'aurai le fin mot de l'histoire.

— Je peux te le dire tout de suite, répondit-elle. Il possède des drugstores, plein de drugstores. Il les a fait construire lui-même. »

La limousine tant attendue remonta l'allée. « Bonne nuit, Nick », dit Daisy.

Ses yeux se détournèrent de moi et se posèrent sur le haut des marches, celles qui se trouvaient éclairées, lorsque *Three O'Clock in the Morning*, une petite valse triste et rythmée qu'on entendait partout cette saison, résonna à l'intérieur. Après tout, malgré son style très décontracté, la fête de Gatsby offrait des possibilités romantiques qui faisaient totalement défaut à son monde à elle. Qu'y avait-il dans cette chanson, qui semblait l'attirer à l'intérieur ? Que pouvait-il arriver désormais, à cette heure sombre et indue ? Peut-être quelque invité incroyable allait-il arriver, quelqu'un d'infiniment rare et merveilleux, quelque authentique et radieuse jeune fille qui, d'un seul regard jeté à Gatsby, sur un coup de foudre, effacerait en une seconde cinq ans d'une dévotion inconditionnelle.

Je restai tard cette nuit-là. Gatsby me demanda d'attendre qu'il se libère et je me promenai dans le jardin jusqu'à ce que les indécrottables amateurs de bains de minuit, exaltés et transis, soient remontés de la plage obscure, jusqu'à ce que les lumières s'éteignent dans les chambres d'amis, là-haut. Lorsqu'il descendit enfin les marches, sa peau bronzée tirait ses traits de manière inhabituelle et ses yeux fatigués étincelaient.

« Elle n'a pas aimé, dit-il immédiatement.

— Bien sûr que si.

— Elle n'a pas aimé, insista-t-il. Elle ne s'est pas amusée. »

Il resta silencieux et j'essayai de déchiffrer son expression.

« Je me sens très loin d'elle, dit-il. J'ai du mal à lui faire comprendre.

— Quoi donc ? Cette fête ?

— La fête ? Il renia d'un claquement de doigts toutes les fêtes qu'il avait données. Très cher, la fête n'a aucune importance. »

Tout ce qu'il demandait à Daisy, c'était qu'elle aille voir Tom et lui dise « Je ne t'ai jamais aimé. » Lorsqu'elle aurait anéanti ces quatre années en prononçant cette phrase, alors ils pourraient discuter des mesures concrètes à prendre. L'une d'elles consistait, lorsqu'elle serait libre, à retourner à Louisville et à se marier, chez elle — comme s'ils étaient revenus cinq ans en arrière.

« Et elle ne comprend pas, dit-il. Autrefois, elle comprenait. On restait là, assis, des heures... »

Il s'interrompit et se mit à marcher de long en large sur le sentier dévasté, jonché d'écorces de fruits, de rubans fanés et de fleurs écrasées.

« À votre place, je ne lui en demanderais pas tant, risquai-je. On ne peut pas faire revivre le passé.

— On ne peut pas faire revivre le passé ! s'écria-t-il, incrédule. Mais bien sûr qu'on peut ! »

Il regarda autour de lui d'un air farouche, comme si le passé était tapi dans l'ombre de sa maison, juste hors de portée de sa main.

« Je ferai tout pour que les choses redeviennent comme avant. Exactement comme avant, dit-il, hochant la tête avec détermination. Elle va bien voir. »

Il parla beaucoup du passé et j'en conclus qu'il voulait retrouver quelque chose, une certaine idée de lui-même peut-être, qu'avait englouti son amour pour Daisy. Sa vie avait sombré dans la confusion et dans le désordre depuis qu'il l'avait perdue, mais si seulement il pouvait revenir en arrière, au point de départ, et reprendre tout à zéro, lentement, il pourrait découvrir ce qu'était cette chose...

... Une nuit d'automne, cinq ans plus tôt, ils avaient descendu la rue au milieu des feuilles qui tombaient et atteint un endroit où il n'y avait plus d'arbres et où le trottoir était blanc sous le clair de lune. Ils s'étaient arrêtés là et tournés l'un vers l'autre. La nuit avait fraîchi et pris cette tournure excitante qu'elle a deux fois par an, à chaque équinoxe. Les maisons alentour répandaient dans l'obscurité une lumière paisible, ronronnante, et un remue-ménage agitait les étoiles. Du coin de l'œil, Gatsby pouvait voir les pavés du trottoir former une vraie échelle, qui montait vers un lieu secret, au-dessus des arbres —

il aurait pu y grimper, à condition d'y grimper tout seul, et une fois là-haut, il aurait pu boire au sein même de la vie, se gorger d'un lait incomparable et merveilleux.

Son cœur battit plus vite lorsque Daisy leva vers lui son visage pâle. Il savait que lorsqu'il aurait embrassé cette fille et uni pour toujours ses visions impérissables au souffle de cette mortelle, son esprit ne s'ébattrait plus jamais avec la liberté de l'esprit divin. Alors il attendit, écouta encore un instant la vibration d'un diapason qui venait de heurter une étoile. Puis il l'embrassa. Au contact de ses lèvres, elle s'épanouit comme une fleur et l'incarnation fut complète.

Tout ce qu'il me disait, en dépit de son sentimentalisme consternant, m'évoquait quelque chose — un rythme insaisissable, des fragments de mots oubliés que j'avais entendus quelque part, longtemps auparavant. Un bref instant, une phrase essaya de se former dans ma bouche et mes lèvres s'ouvrirent comme si j'étais muet, comme sous la pression d'une force qui était bien plus qu'un filet d'air haletant. Mais elles n'émirent aucun son et ce dont j'avais failli me souvenir devait rester à jamais inexprimé.

CHAPITRE VII

.
. .
. .
. .

Au moment précis où la curiosité suscitée par Gatsby atteignit son comble, soudain, un samedi soir, les lumières de sa maison restèrent éteintes — et, aussi obscurément qu'elle avait commencé, sa carrière de Trimalcion^[1] prit fin. C'est seulement petit à petit que je remarquai que les autos qui s'engageaient pleines d'espoir dans son allée se contentaient de s'arrêter une minute, puis repartaient, déçues. Je me demandai s'il était malade et lui rendis visite : un domestique au visage patibulaire me toisa en m'ouvrant la porte.

« Est-ce que Mr. Gatsby est malade ? »

— Nan. » Au bout d'un moment, il ajouta : « Monsieur », à contretemps et à contrecœur.

« Ça fait un moment que je ne l'ai pas croisé et je m'inquiétais. Dites-lui que Mr. Carraway est passé. »

— Qui ça ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— Carraway.

— Carraway. D'accord, je lui dirai. »

Il me claqua la porte au nez.

Ma Finlandaise m'informa que Gatsby avait renvoyé tout son personnel une semaine plus tôt et l'avait remplacé par cinq ou six nouveaux employés : ils n'allaient jamais se faire corrompre par les commerçants de West Egg Village et se contentaient de commander quelques provisions par téléphone. Le livreur de l'épicerie racontait que la cuisine ressemblait à une porcherie et l'opinion prévalait dans le village que les nouveaux n'étaient pas de vrais domestiques.

Le lendemain, Gatsby me téléphona.

« Vous êtes sur le départ ? lui demandai-je. »

— Non, très cher.

— Il paraît que vous avez viré tous vos domestiques.

— Je voulais des gens discrets. Daisy passe assez souvent.
L'après-midi. »

Il avait donc suffi que Daisy pose sur lui un regard critique pour que tout ce caravansérail s'écroule comme un château de cartes.

« Ce sont des gens que Wolfshiem voulait dépanner. Ils sont tous frères et sœurs. Ils ont tenu un petit hôtel.

— Je vois. »

Daisy l'avait chargé de m'appeler : pourrais-je venir déjeuner chez elle le lendemain ? Il y aurait Miss Baker. Une demi-heure après, Daisy me téléphona elle-même et sembla soulagée d'apprendre que je viendrais. Quelque chose se préparait. Et pourtant, je n'arrivais pas à croire qu'ils aient choisi cette occasion pour se donner en spectacle, et particulièrement pour le genre de spectacle plutôt pénible dont Gatsby m'avait esquissé les grandes lignes, l'autre soir, dans son jardin.

Le lendemain, il faisait étouffant. C'était l'un des derniers jours et sans doute le plus chaud de l'été. Lorsque, vers midi, mon train sortit du tunnel pour déboucher dans la lumière aveuglante du soleil, seules les sirènes étourdissantes de la National Biscuit Company rompirent le silence frémissant et caniculaire. Dans mon wagon, les banquettes d'osier étaient au bord de l'autocombustion ; pendant un certain temps, ma voisine transpira dignement dans son chemisier blanc ; puis, lorsque son journal trempé se délita entre ses doigts, désespérée, elle s'abandonna à la chaleur suffocante en poussant un gémissement affligé. Sa pochette dégringola sur le sol.

« Oh, mon... ! » souffla-t-elle.

Je me penchai péniblement, la ramassai pour la lui rendre ; je pris soin de la tenir à bout de bras et de n'en saisir qu'une extrémité, pour bien montrer que je n'avais nulle intention de la lui voler — mais tous mes voisins, y compris sa propriétaire, me soupçonnèrent précisément du contraire.

« Fait chaud », disait le contrôleur aux habitués. « Quel temps !... Quelle chaleur !... Chaleur !... Chaleur !... Vous avez assez chaud ? Il fait chaud ? Il fait... ? » Lorsqu'il me rendit mon billet, ses doigts avaient laissé dessus une tache sombre. Mais comment le lui reprocher ? Par une telle chaleur, on ne tiendrait pas même rigueur à une femme de vous faire des baisers mouillés ou de laisser des traces d'humidité sur la poche de votre pyjama en posant sa tête sur votre cœur !

... Dans le hall de la maison des Buchanan soufflait une légère brise et dans son sillage une sonnerie de téléphone nous parvint, à Gatsby et à moi, comme nous attendions à la porte.

« Le cadavre de Monsieur? crus-je entendre rugir le majordome. Je suis désolé, Madame, mais nous ne saurions vous le fournir — il fait encore bien trop chaud pour y toucher! »

En réalité, il disait : « Oui... Oui... Je vais voir. »

Il posa le récepteur et vint vers nous, le visage un peu luisant, pour nous débarrasser de nos panamas empestés.

« Madame vous attend au salon », s'écria-t-il en nous indiquant le chemin, bien que ce ne fût pas nécessaire. Par cette chaleur, tout geste superflu mettait en péril les réserves d'énergie de la communauté.

Le salon, dont on avait baissé les stores pour le plonger dans la pénombre, était sombre et frais. Daisy et Jordan étaient étendues sur l'énorme canapé comme des idoles d'argent et les plis de leurs robes blanches bravaient le souffle musical des ventilateurs.

« Nous ne pouvons pas bouger », dirent-elles d'une seule voix.

Les doigts de Jordan, bronzés sous la poudre de riz, s'attardèrent quelques instants dans les miens.

« Et Mr. Thomas Buchanan, notre athlète? » demandai-je.

Au même moment, j'entendis sa voix bourrue, sourde et rauque : il était en train de téléphoner dans le hall.

Gatsby se tenait debout au milieu du tapis cramoisi et jetait autour de lui des regards émerveillés. Daisy l'observa et rit, de son rire doux et excitant, qui souleva de sa poitrine une minuscule bouffée de poudre.

« Il semblerait, chuchota Jordan, que ce soit la petite amie de Tom au bout du fil. »

Nous gardâmes le silence. Le ton de sa voix, dans le hall, montait sous l'effet de la contrariété.

« Très bien, si c'est comme ça, je ne vous vendrai pas ma voiture... Je ne vous dois rien du tout... en plus, vous me dérangez à l'heure du déjeuner et ça, c'est intolérable. »

« Il a raccroché depuis longtemps; il fait semblant, dit Daisy, cynique.

— Non, lui assurai-je. C'est bel et bien une discussion d'affaires. Il se trouve que je suis au courant. »

Tom ouvrit la porte à la volée, l'obstrua un instant de son corps massif et se précipita dans la pièce.

« Mr. Gatsby ! » Il lui tendit une main large comme un battoir, déguisant parfaitement l'aversion qu'il lui inspirait. « Je suis ravi de

vous voir, Monsieur... Nick...

— Sers-nous quelque chose de frais à boire », s'écria Daisy.

Dès qu'il eut quitté la pièce, elle se leva, s'approcha de Gatsby, attira son visage vers elle et l'embrassa sur la bouche.

« Je t'aime, tu sais, murmura-t-elle.

— Vous oubliez qu'il y a une dame, ici », intervint Jordan.

Daisy regarda autour d'elle d'un air sceptique.

« Tu n'as qu'à embrasser Nick.

— Pauvre fille sans manières !

— Je m'en fiche », s'écria Daisy. Elle fit mine de taper du pied sur le dallage de briques qui entourait la cheminée, puis se rappela combien il faisait chaud et se rassit sur le divan d'un air coupable, au moment précis où une nurse repassée de frais faisait entrer une petite fille dans la pièce.

« Mon a-mou-our ado-o-ré », fredonna-t-elle en ouvrant grand les bras. « Viens voir ta petite maman qui t'aime. »

La nurse relâcha l'enfant, qui traversa le salon en courant et se réfugia timidement dans les plis de la robe de sa mère.

« L'a-a-mour a-a-doré ! Est-ce que Maman t'a mis de la poudre sur tes pauvres cheveux jaunes ? Lève-toi maintenant et dis : "Comment-vous-tallez?"

Gatsby et moi, nous nous inclinâmes à tour de rôle pour serrer la petite main qu'on nous tendait avec réticence. Puis il continua à regarder l'enfant d'un air étonné. Je pense que jusque-là il n'avait jamais vraiment cru à son existence.

« On m'a mis une belle robe pour déjeuner, dit l'enfant en retournant aussitôt près de Daisy.

— C'est parce que Maman voulait te faire admirer. » Elle enfouit son visage dans l'unique repli qui barrait le petit cou blanc. « Tu es un ange. Tu es un vrai petit ange.

— Oui, admit l'enfant calmement. Tante Jordan aussi a une robe blanche.

— Comment trouves-tu les amis de Maman ? » Daisy la fit pivoter pour qu'elle se trouve face à Gatsby. « Ils sont mignons ?

— Où il est Papa ?

— Elle ne ressemble pas à son père, expliqua Daisy. Elle me ressemble à moi. Elle a mes cheveux et ma forme de visage. »

Daisy se renversa dans le canapé. La nurse fit un pas en avant et tendit la main.

« Viens, Pammy.

— Au revoir, mon trésor ! »

Jetant un regard contrarié par-dessus son épaule, l'enfant, disciplinée, prit la main de sa nurse et se laissa mener hors de la pièce, juste au moment où Tom revenait avec quatre gin-fizz où cliquetaient quantité de glaçons.

Gatsby prit son verre. « Ça a l'air frais, en effet », dit-il, visiblement tendu.

Nous bûmes à longs traits assoiffés.

« J'ai lu quelque part que le soleil se réchauffe chaque année, dit Tom aimablement. Il paraît que, très bientôt, la terre va tomber sur le soleil... ou, attendez, une minute... non, c'est exactement le contraire : le soleil refroidit chaque année.

Allons dehors, proposa-t-il à Gatsby. J'aimerais vous montrer la vue. »

Je les accompagnai sur la véranda. Sur les eaux vertes du détroit, immobiles par cette chaleur, un petit voilier glissait lentement vers la fraîcheur du large. Gatsby le suivit des yeux un moment; il leva la main et montra quelque chose de l'autre côté de la baie.

« Je suis juste en face de vous.

— Je sais. »

Nos yeux balayèrent les parterres de roses, les pelouses incandescentes et les algues échouées que la canicule desséchait le long du rivage. Lentement, les ailes blanches du voilier atteignirent l'horizon bleu et frais. Au-delà s'étendait l'océan festonné et toutes ses îles fortunées.

« Ça, c'est le sport idéal par ce temps, dit Tom en hochant la tête. Ça me plairait bien de passer une petite heure en mer avec eux. »

Nous déjeunâmes dans la salle à manger, dont les volets avaient aussi été fermés pour la préserver de la chaleur et, à force de boire de la bière glacée, nous étions tous gais et nerveux.

« Qu'est-ce que nous allons faire de nous cet après-midi, s'écria Daisy. Et demain, et ces trente prochaines années ?

— Ne sois pas morbide, dit Jordan. La vie redémarre toujours quand vient l'automne.

— Mais il fait tellement chaud, insista Daisy, au bord des larmes. Et tout a l'air si compliqué. Allons faire un tour à New York ! »

Sa voix luttait contre la canicule, s'efforçant de lui donner une forme, un sens.

« Je connais des gens qui transforment leurs écuries en garage, disait de son côté Tom à Gatsby, mais je suis le premier qui ait jamais transformé son garage en écuries.

— Qui veut aller en ville ? » insista Daisy.

Les yeux de Gatsby se posèrent doucement sur elle. « Ah!

s'écria-t-elle, tu as l'air si frais ! »

Leurs yeux se rencontrèrent et ils se regardèrent l'un l'autre comme s'ils étaient seuls au monde. Au prix d'un effort surhumain, elle baissa les yeux et les fixa sur la table.

« Tu as toujours l'air si frais », répéta-t-elle.

Elle venait de lui déclarer son amour et Tom Buchanan en avait été témoin. Il était abasourdi. Sa bouche s'entrouvrit, il regarda Gatsby, puis Daisy, comme s'il venait seulement de redécouvrir en elle une personne qu'il aurait connue longtemps auparavant.

« Tu ressembles à cette publicité pour homme poursuivit-elle innocemment. Vous savez, la publicité pour homme...

— C'est bon, l'interrompit Tom brusquement. Je suis parfaitement d'accord pour aller en ville. Allez... On va tous en ville. »

Il se leva sans cesser de fixer Gatsby et sa femme. Personne ne bougea.

« Allez ! » Ses nerfs commençaient à lâcher. « Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? Si on y va, c'est maintenant. »

Il porta à ses lèvres la fin de son verre de bière, d'une main que son effort pour rester maître de lui-même faisait trembler. La voix de Daisy donna le signal du départ et nous envoya rejoindre l'allée dont le gravier flamboyait.

« On y va comme ça ? protesta-t-elle. On ne fume pas une dernière cigarette avant ?

— Tout le monde a passé le déjeuner à fumer.

— Oh, un peu de gaieté, le supplia-t-elle. Il fait trop chaud pour se chamailler. »

Il ne répondit pas.

« Faites comme vous voulez, dit-elle. Viens, Jordan. »

Elles montèrent se préparer pendant que nous, les trois hommes, restions là à faire rouler les cailloux brûlants sous nos pieds. Un croissant de lune argenté planait déjà dans le ciel, à l'ouest. Gatsby fit mine de parler, se ravisa, mais trop tard : Tom s'était retourné et le dévisageait, attendant la suite.

« Où sont vos écuries ? se força Gatsby.

— Environ cinq cents mètres plus bas sur la route.

— Oh. »

Silence.

« Je ne vois pas l'intérêt d'aller en ville, lança Tom sauvagement. Les femmes ont de ces idées... »

Daisy nous héla depuis une fenêtre, à l'étage :

« On emporte quelque chose à boire ?

— Je vais chercher du whisky », répondit Tom. Il rentra dans

la maison.

Gatsby se tourna vers moi, très raide :

« Je n'arrive pas à aborder le sujet ici, chez lui, très cher.

— Daisy a une voix bizarre, fis-je remarquer. Sa voix est pleine de... » J'hésitai.

« Sa voix est pleine d'argent », dit-il soudain.

C'était ça. Je ne l'avais jamais compris avant. Sa voix était pleine d'argent : c'était ça, ce charme inépuisable qui en commandait les intonations, son cliquetis, son chant pareil à celui des cymbales... Là-haut, dans son blanc palais, la princesse, la fille dorée...

Tom sortit de la maison en enveloppant une fiasque de whisky dans un linge; Daisy et Jordan le suivaient, coiffées de petits chapeaux ajustés faits d'une matière métallique, les épaules couvertes de capes légères.

« On prend ma voiture », suggéra Gatsby. Il passa sa main sur le siège : le cuir vert était brûlant. « J'aurais dû la garer à l'ombre.

— C'est une boîte de vitesse standard ? demanda Tom.

— Oui.

— Eh bien, prenez mon coupé et laissez-moi conduire votre voiture jusqu'à New York. »

Sa proposition ne plut manifestement pas à Gatsby.

« Je ne crois pas qu'il y ait assez d'essence, objecta-t-il.

— Y a plein d'essence », rétorqua Tom. Il jeta un coup d'oeil à la jauge. « Et sinon, je peux m'arrêter dans un drugstore. On trouve de tout dans les drugstores, de nos jours. »

Un silence suivit cette remarque apparemment déplacée. Daisy regarda Tom en fronçant les sourcils et une expression indéfinissable, qui m'était du moins définitivement inconnue mais vaguement familière, comme si elle me rappelait quelque chose qu'on m'aurait seulement décrit, passa sur le visage de Gatsby.

« Viens, Daisy », dit Tom, qui l'enlaça et l'entraîna jusqu'à la voiture de Gatsby. « Je t'emmène dans cette roulotte. »

Il ouvrit la portière, mais Daisy se déroba à son étreinte.

« Toi, emmène Nick et Jordan. On te suivra dans le coupé. »

Elle s'approcha de Gatsby, effleura sa veste de la main.

Jordan, Tom et moi nous nous installâmes sur la banquette avant de la voiture de Gatsby. Tom s'y reprit à plusieurs fois pour passer les vitesses, dérouté, puis nous démarrâmes en trombe dans la chaleur oppressante, les laissant derrière nous, hors de vue.

« Vous avez vu ça ? demanda Tom.

— Vu quoi ? »

Il me regarda attentivement, soudain conscient que Jordan et

moi devions être au courant de tout depuis le début.

« Vous me prenez pour un sacré imbécile, non ? suggéra-t-il. C'est peut-être vrai, mais j'ai... une sorte de sixième sens, quelquefois, qui me dit quoi faire. Peut-être que vous n'y croyez pas, mais la science... »

Il marqua une pause. La situation présente lui revint, le retenant au bord de ces abîmes spéculatifs.

« J'ai mené une petite enquête sur ce mec, poursuivit-il. J'aurais pu approfondir la question, si j'avais su...

— Tu veux dire que tu as fait des expériences médiumniques, s'enquit Jordan en manière de plaisanterie.

— Quoi ? » Décontenancé, il nous regarda rire.
« Médiumniques ?

— Au sujet de Gatsby.

— Au sujet de Gatsby ! Non. Je disais que j'ai fait une petite enquête sur son passé.

— Et tu as découvert qu'il avait été à Oxford, dit Jordan obligeamment.

— À Oxford ! » Il n'en croyait pas ses oreilles. « Tu parles qu'il a été à Oxford ! Il porte un costume rose.

— Quoi qu'il en soit, il a été à Oxford.

— Oxford au Nouveau-Mexique, grogna Tom d'un air méprisant. Ou quelque chose de ce genre.

— Écoute, Tom. Si tu es tellement snob, pourquoi l'as-tu invité à déjeuner ? demanda Jordan avec mauvaise humeur.

— C'est Daisy qui l'a invité ; elle l'a connu avant notre mariage
— Dieu sait comment !

Nous étions tous énervés maintenant que les effets de la bière se dissipaient et, en connaissance de cause, nous roulâmes un moment en silence. Puis, comme les yeux délavés du Docteur T.J. Eckleburg apparaissaient au loin sur la route, je leur rappelai l'avertissement de Gatsby concernant l'essence.

« On en a assez pour aller en ville, dit Tom.

— Mais il y a un garage, juste là, objecta Jordan. Je n'ai pas envie qu'on tombe en panne par cette chaleur de bête. »

Tom donna un coup de frein impatient et nous glissâmes dans un brusque nuage de poussière jusqu'à l'enseigne de Wilson. Au bout d'un moment, le propriétaire émergea de l'intérieur de son magasin et fixa la voiture avec des yeux écarquillés.

« Donnez-nous de l'essence ! s'écria Tom rageusement. Pourquoi croyez-vous qu'on s'est arrêtés : pour admirer la vue ?

— Je suis malade, dit Wilson sans bouger. J'ai été malade toute la journée.

— Quel est le problème ?

— Je suis mal foutu.

— Eh bien, faut-il que je me serve moi-même ? demanda Tom. Vous aviez l'air assez en forme au téléphone. »

Péniblement, Wilson quitta l'auvent qui le protégeait du soleil et, le souffle court, dévissa le bouchon du réservoir. En pleine lumière, son visage était vert.

« Je ne voulais pas interrompre votre déjeuner, dit-il. Mais je suis vraiment à court d'argent et je m'demandais ce que vous comptiez faire de votre ancienne voiture.

— Qu'est-ce que vous pensez de celle-ci ? demanda Tom. Je l'ai achetée la semaine dernière.

— Elle est d'un joli jaune, dit Wilson tout en actionnant la pompe.

— Vous seriez preneur ?

— C'est tentant, dit Wilson avec un pâle sourire. Non. Mais je pourrais me faire un peu d'argent avec l'autre.

— Pourquoi est-ce que vous avez tant besoin de cet argent, tout à coup ?

— Ça fait trop longtemps que je suis là. Je veux m'en aller. Ma femme et moi, on veut partir dans l'Ouest.

— Votre femme aussi ? s'exclama Tom, stupéfait.

— Ça fait presque dix ans qu'elle en parle. Il resta un moment appuyé à la pompe, une main levée en visière pour protéger ses yeux du soleil. Mais maintenant, envie ou pas envie, elle va y aller. Je vais l'emmener loin d'ici. »

Le coupé nous doubla à la vitesse de l'éclair; à travers un nuage de poussière, une main nous salua au passage.

« Combien je vous dois ? demanda Tom d'un ton rude.

— Je me suis rendu compte qu'y avait un truc pas net, depuis deux jours, ajouta Wilson. C'est pour ça que je veux m'en aller. C'est pour ça que je vous ai embêté au sujet de la voiture.

— Combien je vous dois ?

— Un dollar vingt. »

La chaleur accablante commençait à me perturber et il me fallut quelques instants pénibles avant de réaliser que ses soupçons n'allaient pas jusqu'à impliquer Tom. Il avait découvert que Myrtle menait une espèce de double vie, dont il était exclu, dans un autre

monde, et le choc l'avait rendu physiquement malade. Je le fixai, puis Tom, qui avait fait pour sa part une découverte similaire moins d'une heure plus tôt — et je me dis que ce n'était ni l'intelligence ni la race qui différençait le plus profondément les hommes : il y avait d'un côté les malades, de l'autre les bien portants. Wilson était si malade qu'il avait l'air coupable, irrémédiablement coupable — comme s'il venait juste d'abandonner une pauvre fille enceinte.

« Je peux vous céder cette voiture, dit Tom. Je vous la ferai porter demain après-midi. »

Il régnait toujours une atmosphère inquiétante dans ce coin, même sous le soleil éclatant de l'après-midi, et je me retournai, soudain sur mes gardes, comme si quelque chose de menaçant se tramait dans mon dos. Au-dessus des tas de cendres, veillaient les yeux démesurés du Docteur T.J. Eckleburg, mais, au bout d'un moment, je m'aperçus que d'autres yeux nous examinaient avec une acuité particulière, à moins de dix mètres.

À l'une des fenêtres au-dessus du garage, on avait un peu écarté les rideaux et Myrtle Wilson dirigeait vers notre voiture un regard scrutateur. Elle était si absorbée qu'elle n'avait nullement conscience d'être observée et une succession d'émotions se peignit sur son visage, comme sur une photographie dont les détails se révèlent progressivement à mesure qu'on la développe. Son expression m'était étrangement familière — c'était une expression que j'avais souvent vue s'afficher sur des visages féminins mais sur celui de Myrtle Wilson elle me sembla déplacée et inexplicable, jusqu'à ce que je me rende compte que ses yeux, élargis par une jalousie épouvantée, ne regardaient pas Tom, mais Jordan Baker : elle l'avait prise pour sa femme.

*

* * *

*

Aucun désarroi ne peut égaler celui qui s'empare des âmes simples et, lorsque nous reprîmes la route, celle de Tom était en proie à des vagues de panique. Sa femme et sa maîtresse, qu'il tenait encore une heure plus tôt pour acquises, échappaient soudain à son contrôle. Son instinct lui commandait d'appuyer sur l'accélérateur, dans le double but de rattraper Daisy et de fuir Wilson, et nous traversâmes Astoria à cent kilomètres/heure avant d'apercevoir, sous les pylônes arachnéens du métro aérien, le coupé bleu qui filait tranquillement devant nous.

« Il fait frais dans ces grandes salles de cinéma, du côté de la 50e Rue, suggéra Jordan. J'aime bien New York l'été, l'après-midi, quand il n'y a plus personne. Je ressens une sorte de volupté... de

laisser-aller, comme si toutes sortes de fruits étranges étaient sur le point de me tomber dans les mains. »

Le mot « volupté » eut pour effet d'accentuer le trouble de Tom mais, avant qu'il ait pu trouver quelque chose à lui objecter, le coupé s'arrêta et Daisy nous fit signe de les dépasser.

« Où on va ? s'écria-t-elle.

— Quelque part dans le quartier des cinémas ?

— Il fait si chaud, gémit-elle. Vous, allez-y. Nous, on va faire un tour en voiture et on vous retrouve plus tard. » Elle tenta péniblement de dire quelque chose de vaguement amusant. « On se retrouve à un coin de rue quelconque. Signe de reconnaissance : je serai le type qui fume deux cigarettes.

— Ce n'est pas l'endroit idéal pour discuter, dit Tom avec impatience, tandis qu'un camion faisait une embardée pour nous éviter. Suivez-moi jusqu'à Central Park, au sud, devant le Plaza. »

Il se retournait régulièrement pour surveiller leur voiture et lorsque le trafic les retardait, il ralentissait jusqu'à ce qu'ils réapparaissent. À mon avis, il avait peur qu'ils ne bifurquent, empruntent une autre rue et sortent de sa vie à jamais. Mais ils ne le firent pas. Et nous prîmes d'un commun accord la plus irrationnelle des décisions : celle de louer un salon particulier à l'Hôtel Plaza. J'ai oublié les détails du débat interminable et houleux qui conduisit en définitive notre petite troupe jusqu'à ce salon, même si j'en garde le souvenir physique : pendant que nous discussions, mes caleçons longs remontaient comme des serpents humides le long de mes jambes et, à intervalles réguliers, des coulées de sueur froide dégouлинаient dans mon dos. À l'origine, l'idée, lancée par Daisy, était de louer cinq salles de bains et d'y prendre des bains glacés, avant d'adopter la forme plus concrète d'un « endroit où nous boirions du mint-julep ». Chacun d'entre nous répéta à plusieurs reprises que c'était une « idée dingue »

— nous parlions tous en même temps à un réceptionniste déboussolé, convaincus, ou feignant de l'être, que tout ça était très amusant...

Le salon était spacieux et il y régnait une chaleur suffocante; bien qu'il fût déjà quatre heures de l'après-midi, par les fenêtres grandes ouvertes, les frondaisons du parc n'apportaient qu'une bouffée d'air brûlant. Daisy s'approcha de la glace et resta là à se recoiffer en nous tournant le dos.

« Elle est super, cette suite », murmura Jordan respectueusement et tout le monde éclata de rire.

« Ouvrez une autre fenêtre, ordonna Daisy sans se retourner.

— Elles le sont toutes.

— Alors, on ferait mieux de téléphoner pour demander une hache...

— La seule solution, c'est d'oublier la chaleur, dit Tom impatiemment. Ça rend les choses dix fois pires quand on râle. »

Il défit le linge qui enveloppait la bouteille de whisky et la posa sur la table.

« Si vous la laissez tranquille, très cher, intervint Gatsby. C'est vous qui teniez absolument à venir en ville. »

Il y eut un silence. L'annuaire du téléphone glissa de son support et se fracassa sur le sol, tandis que Jordan chuchotait : « Excusez-moi », mais cette fois personne ne rit.

« Je vais le ramasser, proposai-je.

— Je l'ai. » Gatsby examina le support. « Hum ! » murmura-t-il d'un air intéressé, et il lança l'annuaire sur une chaise.

« C'est une de vos expressions favorites, n'est-ce pas ? dit Tom avec agressivité.

— Quoi donc ?

— Ce truc, là, de répéter sans arrêt "très cher". Où est-ce que vous avez pêché ça ?

— Bon, dis voir maintenant, Tom, dit Daisy en se détournant de la glace, si tu continues à faire des réflexions personnelles, je ne resterai pas une minute de plus. Appelle le room-service et commande-nous de la glace pour le mint-julep. »

Au moment où Tom décrochait le combiné, l'air brûlant, comme trop longtemps comprimé, explosa bruyamment, et nous entendîmes les accords solennels de la *Marche nuptiale* de Mendelssohn provenant de la salle de bal à l'étage au-dessous.

« Comment peut-on imaginer épouser qui que ce soit par cette chaleur ! s'écria Jordan d'une voix plaintive.

— Attends : je me suis mariée en plein mois de juin, lui rappela Daisy. Louisville en juin ! Quelqu'un s'est évanoui. Qui s'est évanoui déjà, Tom ?

— Biloxi, répondit-il brièvement.

— Un certain Biloxi. On l'appelait "le Boiteux" de Biloxi, il possédait une fabrique de boîtes — c'est un fait — et il venait de Biloxi, dans le Tennessee.

— Comme on habitait tout près de l'église, compléta Jordan, on l'a transporté à la maison. Il est resté trois semaines, jusqu'au jour où Papa lui a demandé de partir. Le lendemain, Papa est mort. » Au bout d'un moment, elle ajouta : « Ça n'avait pas de rapport.

— J'ai connu un Bill Biloxi, de Memphis, fis-je remarquer.

— C'était son cousin. Il m'a raconté toute l'histoire de sa famille avant de partir. Il m'a donné un putter en aluminium dont je me sers encore. »

La musique avait cessé ; la cérémonie commença et des acclamations prolongées flottèrent jusqu'à nous à travers les fenêtres, suivies de cris intermittents, des « Ouais... Ou... ais ! » et, pour finir, une rafale de jazz sonna l'ouverture du bal.

« On devient vieux, dit Daisy. Si on était jeunes, on se lèverait pour aller danser.

— Souviens-toi de Biloxi, l'avertit Jordan. D'où le connaissais-tu, Tom?

— Biloxi ? » Il fit un effort pour se concentrer. « Je ne le connaissais pas. C'était un ami de Daisy.

— Pas du tout, protesta-t-elle. Je ne l'avais jamais vu avant. Il est descendu à Louisville dans ton wagon privé.

— Eh bien, il prétendait te connaître. Il disait qu'il avait grandi à Louisville. Asa Bird l'a amené à la dernière minute et a demandé s'il y avait de la place pour lui. »

Jordan sourit.

« Il s'est probablement incrusté pour se faire ramener chez lui gratuitement. Il m'a dit qu'il était le délégué de votre classe à Yale. »

Tom et moi nous échangeâmes un regard dubitatif.

« Biloxi ?

— Pour commencer, nous n'avons jamais eu de délégué... »

Gatsby se mit à remuer légèrement son pied, d'un battement irrépessible, et Tom le fixa soudain.

« À propos, Mr. Gatsby, j'ai cru comprendre que vous aviez fait vos études à Oxford.

— Pas exactement.

— Ah, c'est vrai, j'ai cru comprendre que vous aviez séjourné à Oxford.

— Oui, j'y suis allé. "

Silence. Puis, la voix de Tom, incrédule et insultante.

« Vous y étiez sans doute à l'époque où Biloxi était à Yale. »

Nouveau silence. Un serveur frappa et apporta de la glace pilée avec de la menthe, mais le silence persista, malgré son « Merci » et le bruit sourd de la porte qui se refermait sur lui. Ce détail capital devait finir par être éclairci.

« Je vous ai dit que j'y étais, dit Gatsby.

— J'ai bien entendu, mais j'aimerais savoir quand.

— En 1919. Je n'y suis resté que cinq mois. C'est pourquoi je ne peux pas réellement prétendre avoir fait mes études à Oxford. »

Tom jeta un coup d'œil autour de lui, pour vérifier que nous partagions son scepticisme. Mais nous regardions tous Gatsby.

« C'était une opportunité qui était offerte à quelques officiers après l'armistice, poursuivit-il. On pouvait aller dans n'importe quelle université anglaise ou française. »

Je me serais bien levé pour lui donner une claque amicale dans le dos. Je me sentais de nouveau envahi par cette confiance absolue qu'il m'avait déjà inspirée auparavant.

Daisy se leva et, un léger sourire aux lèvres, se dirigea vers la table.

« Ouvre le whisky, Tom, ordonna-t-elle, et je vais vous faire des mint-juleps. Comme ça tu te sentiras moins ridicule... Regardez-moi cette menthe !

— Attendez une minute, fit Tom d'un ton brusque. J'ai encore une question à poser à Mr. Gatsby.

— Je vous en prie, dit Gatsby poliment.

— Qu'est-ce que vous êtes en train de foutre comme merde dans ma vie, au juste ? »

Ils avançaient enfin à découvert et Gatsby s'en réjouissait.

« Il ne fait rien de tel. » Daisy, au désespoir, les regarda alternativement. « C'est toi qui fous la merde. Je t'en prie, essaye de prendre un peu sur toi.

— Prendre sur moi ! répéta Tom, incrédule. Je suppose que c'est la dernière mode, de rester assis là, tranquillement, à regarder Mr. Personne, de Nulle Part, faire la cour à votre femme. Eh bien, si c'est ça l'idée, ne comptez pas sur moi... De nos jours, les gens commencent par se moquer de la vie de famille et de l'institution du mariage et pour finir, les Noirs se marient avec des Blancs. »

Empourpré par son charabia enflammé, il se figurait en champion ultime, gardien de la dernière barrière qui protégeait le monde civilisé.

« Nous sommes tous blancs, ici, murmura Jordan.

— Je sais bien que je ne suis pas très populaire. Je n'organise pas de fêtes monstres. Je suppose qu'il faut transformer sa maison en porcherie pour se faire des amis... dans le monde actuel. »

J'avais beau être énervé — nous l'étions tous —, j'avais envie d'éclater de rire dès qu'il ouvrait la bouche. Tant était achevée sa conversion de libertin en donneur de leçons.

« J'ai quelque chose à *vous* dire, très cher... » commença Gatsby. Mais Daisy avait deviné ses intentions.

« S'il te plaît, non, l'interrompit-elle, affolée. Je vous en prie, rentrons tous à la maison. Pourquoi ne pas rentrer ? »

— Bonne idée. » Je me levai. « Viens, Tom. Personne n'a envie d'un verre.

— Je veux savoir ce que Mr. Gatsby a à me dire.

— Votre femme ne vous aime pas, dit Gatsby. Elle ne vous a jamais aimé. C'est moi qu'elle aime.

— Vous devez être fou ! » s'exclama Tom sans réfléchir.

Gatsby sauta sur ses pieds, tout excité.

« Elle ne vous a jamais aimé, entendez-vous ? cria-t-il. Elle s'est mariée avec vous uniquement parce que j'étais pauvre et qu'elle en avait assez de m'attendre. C'était une terrible erreur, mais au fond de son cœur elle n'a jamais aimé que moi. »

À ce moment-là, Jordan et moi nous fîmes mine de partir mais Tom et Gatsby rivalisèrent de fermeté pour nous obliger à rester, sous prétexte qu'aucun d'eux n'avait rien à cacher et que ce serait un privilège pour nous de vivre leurs émotions par procuration.

« Assieds-toi, Daisy. » La voix de Tom s'efforçait vainement d'adopter une note paternelle. « Qu'est-ce qui s'est passé ? Je veux tout savoir.

— Je viens de vous dire ce qui s'est passé, répondit Gatsby. Ce qui se passe depuis cinq ans... sans que vous en sachiez rien. »

Tom se retourna vivement vers Daisy.

« Tu vois ce type depuis cinq ans ? »

— Nous ne nous sommes pas vus, dit Gatsby. Non. Ce n'était pas possible. Mais nous nous sommes aimés réciproquement, pendant tout ce temps, très cher, et vous n'en saviez rien. J'avais envie de rire, quelquefois... Mais il n'y avait nulle trace de gaieté dans son regard... à l'idée que vous ne saviez rien.

— Oh... c'est tout. » Tom joignit ses doigts épais à la manière d'un clergyman et se renversa dans son fauteuil.

« Vous êtes fou ! explosa-t-il. Je ne peux pas parler de ce qui est arrivé il y a cinq ans, parce que je ne connaissais pas encore Daisy à l'époque... même si je n'arrive foutrement pas à comprendre comment vous avez pu vous approcher à moins de deux cents mètres d'elle, ou autrement qu'en livrant des provisions par sa porte de service. Mais tout le reste est un sacré mensonge. Daisy m'aimait quand elle m'a épousé et elle m'aime toujours aujourd'hui.

— Non, dit Gatsby en remuant la tête.

— Mais si. Le problème c'est qu'elle a quelquefois de drôles d'idées qui lui passent par la tête et qu'elle ne sait plus ce qu'elle fait. » Il hocha la tête d'un air sage. « Et, par-dessus le marché, moi aussi

j'aime Daisy. De temps en temps, je fais un faux pas et me conduis comme un idiot, mais je lui reviens toujours et, au fond de mon cœur, je ne cesse jamais de l'aimer, elle.

— Tu me dégoûtes », dit Daisy. Elle se tourna vers moi, et sa voix, descendant d'une octave, emplît la pièce d'un mépris effrayant. « Tu sais pourquoi nous avons quitté Chicago ? Ça m'étonnerait que personne ne t'ait raconté ce petit faux pas-là. »

Gatsby traversa la pièce et s'approcha d'elle.

« Daisy, tout ça est fini maintenant, dit-il d'un ton sérieux. Ça n'a plus d'importance. Dis-lui juste la vérité — que tu ne l'as jamais aimé — et tout sera réparé. »

Elle le regardait sans le voir. « Comment pourrais-je l'aimer — comment pourrais-je ?

— Tu ne l'as jamais aimé. »

Elle hésita. Son regard tomba sur Jordan et moi, nous adressant une sorte de signal de détresse, comme si elle se rendait enfin compte de ce qu'elle faisait — et comme si elle n'avait jamais, depuis le début, eu l'intention de rien faire. Mais c'était fait maintenant. C'était trop tard.

« Je ne l'ai jamais aimé, dit-elle avec une réticence manifeste.

— Même pas à Kapiolani ? demanda Tom soudain.

— Non »

De la salle de bal, des accords rauques et suffocants montaient dans l'air brûlant.

« Pas même le jour où je t'ai portée dans mes bras pour descendre le Punch Bowl, pour que tu ne mouilles pas tes chaussures ? » Il y avait une tendresse bourrue dans ses intonations... Daisy ?

— Non, pas ça, je t'en prie. » Sa voix était froide, mais toute rancœur l'avait quittée. Elle regarda Gatsby. « Voilà, Jay », dit-elle — mais sa main, comme elle tentait d'allumer sa cigarette, se mit à trembler. Soudain, elle lança la cigarette et l'allumette enflammée sur le tapis.

« Oh, tu m'en demandes trop, cria-t-elle à Gatsby. Je t'aime aujourd'hui — ça ne suffit pas ? Je ne peux pas changer le passé. » Elle éclata en sanglots désespérés. « Je l'ai aimé autrefois — mais je t'aimais aussi, en même temps. »

Gatsby cligna des yeux.

« Tu m'aimais *aussi*, répéta-t-il.

— Même ça c'est un mensonge, dit Tom avec hargne. Elle ne

savait même pas que vous existiez. Comment dire... il y a entre Daisy et moi des choses que vous ne saurez jamais, des choses que nous ne pourrions jamais oublier, ni elle ni moi. »

Ses mots semblaient mordre physiquement la chair de Gatsby.

« Je veux parler à Daisy en tête-à-tête, insista-t-il. Elle est trop bouleversée, là...

— Même en tête-à-tête je ne pourrai pas te dire que je n'ai jamais aimé Tom, admit-elle d'une voix pitoyable. Ce ne serait pas vrai.

— Évidemment, que ce ne serait pas vrai », appuya Tom.

Elle se tourna vers son mari.

« Comme si tu t'en souciais, dit-elle.

— Évidemment, que je m'en soucie. À partir de maintenant, je m'occuperai bien mieux de toi.

— Vous ne comprenez pas, dit Gatsby, légèrement paniqué. Vous n'allez plus vous occuper d'elle du tout.

— Ah non ? » Tom écarquilla les yeux et éclata de rire. Il avait repris possession de ses moyens. « Et pourquoi ça ?

— Parce que Daisy vous quitte.

— C'est absurde.

— Si, je vais le faire, articula-t-elle avec peine.

— Elle ne me quittera pas ! » Les mots de Tom firent soudain reculer Gatsby. « Sûrement pas pour un vulgaire escroc qui serait obligé de voler la bague qu'il passerait à son doigt.

— Je n'en peux plus, cria Daisy. Je vous en supplie, partons d'ici.

— Qui êtes-vous, au juste ? la coupa Tom. Vous faites partie de la bande de Wolfshiem — il se trouve que je suis très au courant. J'ai fait une petite enquête sur vos affaires — et je la pousserai encore plus loin dès demain.

— Faites ce que vous voulez, très cher, dit Gatsby avec calme.

— J'ai découvert en quoi consistaient vos "drugstores". » Il nous fit face et enchaîna rapidement. « Lui et ce Wolfshiem ont racheté un tas de drugstores de quartier ici et à Chicago et ils vendent de l'alcool de grain sous le comptoir. Entre autres petits trafics de ce genre. Dès la première fois que je l'ai vu, je l'ai pris pour un bootlegger et je n'étais pas loin de la vérité.

— Et alors ? dit Gatsby poliment. Il me semble que votre ami Walter Chase ne s'est pas fait prier pour participer à tout ça.

— Et vous l'avez laissé tomber, n'est-ce pas? Vous l'avez laissé croupir un mois dans une prison du New Jersey. Bon Dieu ! Je voudrais que vous entendiez la manière dont Walter parle de vous !

— Quand il est venu nous voir, il était ruiné. Il était très content de se faire un peu d'argent, très cher.

— Arrêtez de m'appeler "très cher" ! » hurla Tom. Gatsby ne dit rien. « Walter aurait pu vous faire tomber pour infraction à la législation sur les jeux aussi, mais Wolfshiem lui a fait assez peur pour qu'il la ferme. »

Ce regard étrange et pourtant familier reparut sur le visage de Gatsby.

« Cette affaire de drugstores, ce n'était que de la gnognotte, mais vous vous êtes lancé dans un truc, maintenant, dont Walter n'ose même pas me parler. »

Je jetai un coup d'œil à Daisy, qui restait là, épouvantée, entre Gatsby et son mari, et à Jordan, qui s'était mise à faire osciller un objet invisible mais captivant au bout de son menton. Puis je me tournai vers Gatsby — et son expression me laissa stupéfait. Il avait l'air — et je le dis avec tout le mépris possible pour les ragots qu'on colportait dans son jardin — d'avoir « tué un homme ». Même si c'était invraisemblable, à ce moment précis, c'est exactement ce qu'exprima son visage.

Cela ne dura pas; il commença à parler à Daisy avec fougue, niant tout, défendant son nom contre des accusations qui n'avaient même pas été portées. Mais à chaque mot elle s'éloignait progressivement de lui pour se retirer plus profondément en elle-même. Alors il renonça et, comme l'après-midi s'achevait, seul son rêve vaincu continua de se débattre, s'efforçant de saisir ce qui était désormais insaisissable, de lutter sans joie, sans espoir, pour traverser la pièce et atteindre cette voix qui lui échappait.

La voix supplia de nouveau qu'on s'en aille.

« Je t'en prie, Tom ! Je n'en peux plus. »

Dans ses yeux terrifiés on lisait que si elle avait jamais eu l'intention, si elle avait jamais eu le courage de faire quoi que ce soit, ces intentions et ce courage avaient définitivement disparu.

« Vous deux, rentrez les premiers, Daisy, dit Tom. Dans la voiture de Mr. Gatsby. »

Elle regarda Tom, soudain inquiète, mais il insista avec un mépris magnanime.

« Allez-y. Il ne t'embêtera plus. Je pense qu'il se rend compte que ce petit flirt présomptueux est terminé. »

Ils étaient partis. Sans un mot. Répudiés, insignifiants, inaccessibles à tout, comme des fantômes, même à notre pitié.

Au bout d'un moment, Tom se leva et se mit à remballer dans son linge la bouteille de whisky que nous n'avions pas entamée.

« Quelqu'un en voulait ? Jordan ?... Nick ? » Je ne répondis pas.

« Nick ? demanda-t-il de nouveau.

— Quoi ?

— Tu en veux ?

— Non... Je viens juste de me souvenir que c'est mon anniversaire aujourd'hui. »

J'avais trente ans. Devant moi s'ouvrait la route d'une nouvelle décennie, solennelle et inquiétante.

Il était sept heures quand nous montâmes à côté de lui dans le coupé et partîmes pour Long Island. Tom ne cessait de parler, exultant, hilare, mais sa voix nous paraissait, à Jordan et à moi, aussi lointaine que les clameurs des inconnus sur les trottoirs ou le tumulte du métro aérien au-dessus de nos têtes. L'empathie humaine a des limites et nous nous réjouissions de voir leurs discussions tragiques s'évanouir en même temps que les lumières de la ville derrière nous. Trente ans : la promesse d'une décennie de solitude; de moins en moins d'amis célibataires, de moins en moins d'enthousiasme en réserve, de moins en moins de cheveux. Mais j'avais Jordan à mes côtés, Jordan qui, contrairement à Daisy, était trop raisonnable pour s'encombrer, une fois adulte, de rêves de jeunesse morts et enterrés. Lorsque la voiture s'engagea sous le pont obscur, son visage pâle et las se posa sur mon épaule et le choc épouvantable de la trentaine s'estompa avec la pression rassurante de sa main sur la mienne.

Et nous roulâmes ainsi vers la mort, dans la fraîcheur du crépuscule.

Le jeune Grec, Michaelis, qui tenait le bistrot à côté des collines de cendres fut le témoin principal, lors de l'enquête. Il avait dormi, accablé par la chaleur, jusqu'à cinq heures passées; là, il avait été faire un tour au garage où il avait trouvé George Wilson, dans son bureau, malade — vraiment malade, aussi pâle que ses cheveux, grelottant. Michaelis lui avait conseillé d'aller se coucher mais Wilson avait refusé, sous prétexte qu'il risquait de rater de bonnes affaires. Tandis que son voisin tentait de le convaincre, un raffut de tous les diables avait retenti au-dessus de leurs têtes.

« J'ai enfermé ma femme là-haut, avait expliqué Wilson avec calme. Elle va rester là deux jours. Après, on s'en va. »

Michaelis était stupéfait; ils étaient voisins depuis quatre ans et Wilson ne lui avait jamais paru le moins du monde capable d'un tel

comportement. Il faisait partie de ces types qui ont toujours l'air crevés : quand il ne travaillait pas, il restait assis devant sa porte à regarder les gens et les voitures qui passaient sur la route. Quand on lui parlait, il se mettait invariablement à rire, d'un rire gentil et terne. C'était sa femme qui portait la culotte.

C'est pourquoi, naturellement, Michaelis avait cherché à découvrir ce qui s'était passé, mais Wilson n'avait pas voulu dire un mot — au contraire, il s'était mis à dévisager son visiteur d'un œil curieux et suspicieux et à lui demander ce qu'il avait fait, tel jour, à telle heure. Juste au moment où Michaelis avait commencé à se sentir mal à l'aise, des ouvriers étaient passés devant la porte, qui se dirigeaient vers son restaurant, et il avait saisi cette occasion pour s'en aller, avec l'intention de revenir plus tard. Mais il ne l'avait pas fait. Il avait dû oublier, voilà tout. Quand il était ressorti, un peu après sept heures, il s'était souvenu de cette conversation en entendant la voix de Mrs. Wilson qui hurlait et tempêtait à l'étage, au-dessus du garage.

« Vas-y ! Frappe-moi, l'avait-il entendue crier. Renferme-moi là-dedans et frappe-moi, espèce de minable, espèce de lâche ! »

Un instant plus tard, elle s'était ruée dehors dans la poussière en agitant les mains et en poussant des cris perçants — avant qu'il ait pu quitter le pas de sa porte, tout était terminé.

La « voiture de la mort », comme on l'appela dans les journaux, ne s'était pas arrêtée; elle était sortie de l'obscurité grandissante, avait vacillé dangereusement pendant un court instant, et puis disparu au tournant. Michaelis ne pouvait même pas être formel pour la couleur — il dit au premier policier qu'elle était vert pâle. L'autre voiture, celle qui roulait vers New York, était allée se garer une centaine de mètres plus loin, puis son conducteur était revenu en courant vers l'endroit où Myrtle Wilson, tuée sur le coup, gisait, recroquevillée sur la route, mêlant son sang noir et épais à la poussière.

Michaelis et le type étaient arrivés les premiers, mais lorsqu'ils l'avaient retournée et avaient ouvert son chemisier encore trempé de sueur, ils avaient constaté que son sein gauche s'était détaché et pendouillait comme une poche dé cousue; inutile de vérifier si son cœur battait encore, en dessous. Sa bouche était grande ouverte et légèrement fendue aux commissures, comme si elle s'était étranglée en laissant échapper cette incroyable vitalité qu'elle avait contenue si longtemps.

*

* * *

*

Nous étions encore assez loin lorsque nous aperçûmes la foule et les trois ou quatre automobiles.

« Accident! dit Tom. Tant mieux. Comme ça Wilson aura enfin un peu de boulot. »

Il ralentit sans avoir encore l'intention de s'arrêter; mais lorsque nous fûmes tout près, les visages abasourdis et choqués des gens qui se tenaient à la porte du garage le poussèrent machinalement à freiner.

« Jetons un coup d'œil, dit-il, hésitant. Juste un coup d'œil. »

Je commençais à percevoir un étrange gémissement continu qui provenait du garage, un son qui, à mesure que nous sortions du coupé et marchions vers la porte, devint plus distinct : quelqu'un ne cessait de répéter « Oh, mon Dieu! », dans un râle haletant.

« Il se passe un truc grave, ici », dit Tom, tout excité.

Il se mit sur la pointe des pieds et regarda pardessus les têtes qui faisaient cercle à l'intérieur du garage ; seule une lampe jaune, suspendue dans une cage métallique, éclairait la scène. Puis il émit un grognement rauque, donna une poussée aux badauds de ses bras vigoureux et se fraya un chemin dans la foule.

Le cercle se referma avec un long murmure de protestation; une minute passa avant que je puisse voir quoi que ce soit. Puis de nouveaux arrivants firent bouger nos lignes, nous propulsant brutalement, Jordan et moi, au centre du cercle.

Le corps de Myrtle Wilson, qu'on avait d'abord enroulé dans une couverture, puis dans une seconde, comme si elle pouvait avoir froid, malgré la chaleur de la nuit, était étendu sur un établi le long du mur, et Tom, nous tournant le dos, la contemplait sans bouger. À ses côtés, un motard de la police s'échinait à noter dans un petit carnet des noms qu'il ne cessait d'écortcher. Je ne découvris pas tout de suite d'où venaient les mots aigus et plaintifs qui résonnaient si fort à travers le garage aux murs nus — puis je vis Wilson, debout sur la marche qui marquait le seuil de son bureau : il se balançait d'avant en arrière en se retenant des deux mains au chambranle de la porte. Un homme lui parlait à voix basse et essayait de temps à autre de poser sa main sur son épaule. Mais Wilson restait aveugle et sourd. Ses yeux glissaient lentement de la lampe vacillante à ce qui gisait sur l'établi, contre le mur, puis revenaient vers la lampe et il répétait sans répit ce cri horrible et suraigu.

« Oh, mon Di...eu! Oh, mon Di...eu! Di...eu! Oh mon Di...eu! »

Enfin Tom releva la tête en frissonnant, et, après avoir jeté sur le garage un regard vitreux, adressa au policier une remarque inaudible et incohérente.

« M, A, V, épelait le policier. O.

— Non : R, le corrigea un type. M, A, V, R, O.

— Écoutez-moi ! » marmonna Tom l'air farouche.

« R, répétait le policier. O.

— G.

— G. » Il leva enfin les yeux vers Tom lorsque celui-ci lui frappa sur l'épaule d'une main large comme un battoir. « Qu'est-ce qu'il vous voulez, M'sieur ?

— Que s'est-il passé ? C'est tout ce que je veux savoir.

— Renversée par une voiture. Morte sur le coup.

— Morte sur le coup, répéta Tom, hébété.

— Elle s'est j'tée sur la voie. C'te fils de pute s'est même pas arrêté.^[2]

— Y avait deux voitures, dit Michaelis. Une qu'allait dans un sens, l'autre dans l'autre sens, vous comprenez ?

— Qu'allait où ? l'interrompit le policier.

— Bah, chacune dans un sens. Comment... Elle... Il allait montrer du doigt le tas de couvertures mais sa main s'arrêta en route et retomba le long de son corps... Elle a couru par là et la voiture qui v'nait d'New York lui est rentrée en plein dedans à soixante ou soixante-dix kilomètres/heure.

— Comment ça s'appelle, ici ? demanda l'agent.

— Ça a pas de nom. »

Un homme au visage café au lait, élégamment vêtu, fit un pas vers eux.

« C'était une voiture jaune, dit-il. Une grosse voiture jaune. Toute neuve.

— V's avez vu l'accident ? demanda le policier.

— Non, mais la voiture m'a dépassé un peu avant sur la route. Elle faisait plus de soixante-dix à l'heure. Plutôt quatre-vingts ou quatre-vingt-dix.

— Approchez et donnez-moi votre nom. Taisez-vous, les autres. Je veux noter son nom. »

Quelques bribes de cette conversation avaient dû parvenir jusqu'à Wilson qui se balançait toujours sur le seuil de son bureau, car soudain un nouveau refrain se fit entendre au milieu de ses cris plaintifs.

« Vous avez pas besoin de m'dire c'que c'était comme voiture ! Je sais bien c'que c'était comme voiture. »

Je regardai Tom. Je vis les boules de muscles de ses épaules se tendre sous sa veste. Il se dirigea rapidement vers Wilson, se planta devant lui, le prit fermement par le haut des bras.

« Il faut vous ressaisir », dit-il avec une brusquerie apaisante.

Les yeux de Wilson se posèrent sur lui. Il allait se dresser sur la pointe des pieds et serait tombé à genoux si Tom ne l'avait pas retenu.

« Écoutez-moi, dit Tom en le secouant un peu. J'arrive tout juste de New York. J'étais venu vous apporter le coupé dont nous avions parlé. La voiture jaune que je conduisais cet après-midi n'est pas à moi — vous m'entendez? Je ne l'ai pas revue depuis cet après-midi. »

Seuls le Noir et moi étions assez près d'eux pour entendre ce qu'il disait, mais le policier décela quelque chose dans le ton de sa voix et regarda de notre côté d'un air agressif.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

— Je suis un ami. » Tom tourna la tête dans sa direction sans cesser de maintenir fermement le corps de Wilson. « Il dit qu'il connaît la voiture qui a fait ça... C'était une voiture jaune. »

Mû par une vague intuition, le policier jeta à Tom un regard soupçonneux.

« Et de quelle couleur est votre voiture ?

— Bleue. C'est un coupé.

— Nous arrivons à l'instant de New York », dis-je.

Quelqu'un qui nous avait suivis de près sur la route confirma nos dires et le policier s'éloigna.

« Bon, maintenant, si vous pouviez m'laisser noter correctement votre n... »

Tom attrapa Wilson comme s'il s'agissait d'une poupée de son, l'emporta dans le bureau, l'assit sur une chaise et en ressortit.

« Si quelqu'un pouvait aller lui tenir compagnie » aboya-t-il avec autorité. Il fixa les deux hommes qui se trouvaient le plus près et qui échangèrent un regard avant de pénétrer, contraints et forcés, dans la pièce.

Puis Tom ferma la porte sur eux, descendit l'unique marche en évitant de regarder du côté de l'établi. En passant devant moi, il chuchota : « Allons-nous-en. »

Mal à l'aise, Jordan et moi nous le suivîmes. Il se fraya un chemin d'un bras impérieux et nous fendîmes la foule qui grossissait encore, croisâmes un médecin qui accourait, une valise à la main, et qu'on avait dû appeler une heure avant dans un accès d'optimisme.

Tom conduisit doucement jusqu'au tournant suivant — puis il enfonça la pédale de l'accélérateur et le coupé s'élança dans la nuit. Au bout d'un moment, j'entendis un sanglot éraillé et vis les larmes inonder son visage.

« Quel sacré putain de lâche ! gémit-il. Il ne s'est même pas arrêté. »

La maison des Buchanan se dressa soudain devant nous à travers les branches noires et frissonnantes. Tom se gara devant la porte d'entrée et leva les yeux vers le second étage où deux fenêtres étincelaient au milieu de la vigne vierge.

« Daisy est rentrée », dit-il. Quand nous sortîmes de la voiture, il me dévisagea et fronça légèrement les sourcils.

« J'aurais dû te déposer à West Egg, Nick. Il n'y a plus rien à faire ce soir. »

Il avait changé. Il parlait d'une voix grave et décidée. Comme nous traversions le gravier à la lueur de la lune pour rejoindre l'entrée, il prit la direction des opérations en quelques phrases sèches.

« Je vais appeler un taxi qui te ramènera chez toi. En attendant, vous feriez mieux d'aller avec Jordan à la cuisine demander qu'on vous prépare quelque chose à manger — si vous avez envie. » Il ouvrit la porte.

« Entrez.

— Non merci. Mais je veux bien que tu m'appelles un taxi. Je vais attendre dehors. »

Jordan me posa la main sur le bras.

« Tu ne viens pas, Nick ?

— Non merci. »

Je me sentais un peu malade et je voulais rester seul. Mais Jordan s'attarda encore un moment.

« Il n'est que neuf heures et demie », dit-elle.

Plutôt mourir. Je les avais tous assez vus pour aujourd'hui, y compris Jordan. Elle dut le sentir, le lire sur mon visage, car elle tourna brusquement les talons, monta le perron en courant et s'engouffra dans le hall. Je restai assis là quelques minutes, la tête entre mes mains, jusqu'à ce que j'entende décrocher le téléphone à l'intérieur et la voix du majordome commander un taxi. Puis je descendis lentement l'allée et m'éloignai de la maison, décidé à attendre près du portail.

Je n'avais pas parcouru vingt mètres que j'entendis prononcer mon nom. Gatsby surgit d'entre deux buissons et me rejoignit dans le sentier. Je devais me sentir vraiment bizarre à ce moment-là, car je ne pus penser à rien d'autre qu'aux reflets du clair de lune sur son costume rose.

« Qu'est-ce que vous fabriquez ? demandai-je.

— Rien. J'attends, très cher. »

Curieusement, cela me parut une occupation méprisable. Pour autant que je sache, il était peut-être sur le point de cambrioler la maison. Je n'aurais pas été surpris de voir des visages patibulaires, ceux de « la bande de Wolfshiem », apparaître derrière lui dans l'obscurité du jardin.

« Vous n'avez rien vu d'anormal, sur la route ? me demanda-t-il enfin.

— Si. »

Il hésita.

« Elle est morte ?

— Oui.

— C'est bien ce que je pensais. C'est ce que j'ai dit à Daisy. Il valait mieux qu'elle accuse le coup tout de suite. Elle a plutôt bien réagi. »

Il parlait comme si rien d'autre ne comptait que la réaction de Daisy.

« J'ai rejoint West Egg par une route secondaire, poursuivit-il, et j'ai laissé la voiture dans mon garage. Je pense que personne ne nous a vus, mais, évidemment, je ne peux pas en être sûr. »

Il me dégoûtait tellement, à ce moment-là, que je ne jugeai pas nécessaire de lui dire qu'il se trompait.

« Qui était cette femme ? demanda-t-il.

— Elle s'appelait Wilson. Son mari tient le garage. Comment diable est-ce arrivé ?

— Eh bien, j'ai essayé de prendre le volant et de braquer... » Il s'interrompit, et je devinai soudain ce qui s'était vraiment passé.

« C'était Daisy qui conduisait ?

— Oui, finit-il par dire. Mais bien sûr je dirai que c'était moi. Voyez-vous, quand nous avons quitté New York elle était très nerveuse et elle pensait que ça la calmerait de conduire — et puis cette femme s'est précipitée vers nous juste au moment où on croisait une voiture qui arrivait dans l'autre sens. Tout s'est passé très vite mais j'ai eu l'impression qu'elle voulait nous dire quelque chose, qu'elle nous prenait pour des gens qu'elle connaissait. Bon. Daisy a commencé par essayer d'éviter cette femme en obliquant vers l'autre voiture et puis elle a paniqué et elle a braqué dans l'autre sens. À la seconde où j'ai posé ma main sur le volant, j'ai senti l'impact — elle a dû mourir sur le coup.

— Le choc lui a arraché la...

— Ne me dites rien, très cher. » Il tressaillit. « Quoi qu'il en

soit... Daisy a accéléré. Je voulais qu'elle s'arrête, mais elle ne pouvait pas, alors j'ai utilisé le frein à main. Et puis elle s'est effondrée sur mes genoux et j'ai pris le volant.

Elle ira tout à fait bien demain, ajouta-t-il. Je vais juste attendre ici pour être sûr qu'il ne revient pas à la charge, après ce qui s'est passé cet après-midi. Elle s'est enfermée dans sa chambre, et s'il fait la moindre tentative pour la brutaliser, elle doit m'avertir en éteignant et en rallumant la lumière.

— Il ne la touchera pas, dis-je. Il a d'autres préoccupations.

— Je ne lui fais aucune confiance, très cher.

— Combien de temps allez-vous attendre?

— Toute la nuit si c'est nécessaire. En tout cas, jusqu'à ce qu'ils aillent tous se coucher. »

J'envisageai soudain la situation sous un angle nouveau. Supposons que Tom découvre que c'était Daisy qui conduisait. Il pourrait en tirer certaines conclusions — il pourrait tout imaginer. Je jetai un coup d'œil à la maison; il y avait deux ou trois fenêtres allumées au rez-de-chaussée en plus de la lueur rose qui venait de la chambre de Daisy à l'étage.

« Attendez-moi ici, dis-je. Je vais aller vérifier qu'il ne se passe rien d'inquiétant. »

Je remontai l'allée, longuai la pelouse, traversai sans faire de bruit le terre-plein gravillonné et montai les marches sur la pointe des pieds. Les rideaux du salon étaient ouverts et je vis que la pièce était vide. Je passai par la véranda où nous avions dîné ce soir de juin, trois mois plus tôt, et atteignis un petit rectangle de lumière que je supposai venir de l'office. Les stores étaient baissés mais je découvris un interstice en bas de la fenêtre.

Daisy et Tom étaient assis l'un en face de l'autre à la table de la cuisine, avec un plat de poulet froid entre eux et deux bouteilles de bière. Il lui parlait avec conviction par-dessus la table, et, dans son ardeur, avait posé sa main sur la sienne. De temps en temps, elle le regardait et opinait de la tête.

Ils n'avaient pas l'air heureux; ni l'un ni l'autre n'avait touché au poulet ni à la bière — et pourtant, ils n'avaient pas l'air malheureux non plus. Il y avait quelque chose d'indubitablement intime dans cette scène et personne n'aurait pu prétendre qu'ils étaient en train de comploter.

Lorsque je redescendis le perron sur la pointe des pieds, j'entendis mon taxi qui se rapprochait à l'aveuglette le long de la route qui bordait la maison. Gatsby m'attendait dans l'allée, là où je l'avais laissé.

« Tout est calme à l'intérieur? demanda-t-il avec angoisse.

— Oui, tout est calme. » J'hésitai. « Vous feriez mieux de rentrer chez vous et d'essayer de dormir. »

Il fit non de la tête.

« Je veux attendre ici jusqu'à ce que Daisy aille se coucher. Bonne nuit, très cher. »

Il enfonça les mains dans les poches de sa veste et se remit aussitôt à scruter la maison, comme si ma présence risquait de profaner le caractère sacré de la garde qu'il montait. Alors je m'éloignai et le laissai là, debout dans le clair de lune — à guetter le néant.

[1] Personnage du *Satiricon*, roman latin attribué à Pétrone, Trimalcion est un ancien esclave, affranchi, fabuleusement riche, qui offre aux héros un banquet somptueux et vulgaire. Fitzgerald a longtemps envisagé d'intituler son roman : *Trimalcion in West Egg*.

[2] « Son-of-a-bitch didn't even stopus » traduite par Julie Wolkenstein en « L'enfoiré s'est même pas arrêté », langage « d'aujourd'hui » selon elle. Je préfère la version "classique" plus crue, celle d'un flic américain ... (NdP)

CHAPITRE VIII

.
. .
. .
. .

Je n'arrivai pas à fermer l'oeil de la nuit ; une corne de brume ne cessait de gémir dans le détroit, je me sentais un peu malade et j'étais ballotté entre des moments de lucidité où la réalité m'apparaissait dans toute sa monstruosité et des fragments de rêves sauvages et terrifiants. Avant l'aube, j'entendis un taxi s'engager dans l'allée de Gatsby; je sautai aussitôt de mon lit et commençai à m'habiller — j'avais le sentiment qu'il fallait que je lui parle, que je le mette en garde et que, si j'attendais le matin, il serait trop tard.

En traversant sa pelouse, je vis que la porte d'entrée était encore ouverte et qu'il s'était appuyé contre une table, dans le hall, sous le coup de la fatigue ou du découragement.

« Il ne s'est rien passé, dit-il d'une voix blanche. J'ai attendu et vers quatre heures elle s'est montrée à la fenêtre; elle est restée là une minute et puis elle a éteint. »

Sa maison ne m'avait jamais paru aussi gigantesque que cette nuit-là, lorsque nous mîmes à explorer les immenses pièces à la recherche de cigarettes. Nous écartions des rideaux larges comme des tentes et passions nos mains sur des murs longs de centaines de mètres pour trouver les interrupteurs — à un moment, je trébuchai avec fracas sur les touches d'un fantôme de piano. Tout était bizarrement couvert de poussière et les pièces sentaient le moisi, comme si on ne les avait pas aérées depuis très longtemps. Je finis par découvrir le coffre à cigares sur une table; il n'était pas à sa place habituelle et ne contenait que deux cigarettes défraîchies et sèches. Nous ouvrîmes grand les portes-fenêtres du salon et nous assîmes dehors pour fumer dans l'obscurité.

« Il vaudrait mieux que vous partiez, lui dis-je. Je suis

pratiquement sûr qu'ils retrouveront la trace de votre voiture.

— Que je parte *maintenant*, très cher?

— Allez passer une semaine à Atlantic City, ou à Montréal.

Il n'en était pas question. Comment pourrait-il abandonner Daisy avant de savoir ce qu'elle avait l'intention de faire ? Il se cramponnait encore à ce dernier espoir et je n'eus pas le courage de le lui arracher.

C'est cette nuit-là qu'il me fit l'étrange récit de sa jeunesse, de sa rencontre avec Dan Cody — il le fit parce que « Jay Gatsby » s'était brisé comme du verre au contact de la cruauté impitoyable de Tom, et que la fiction si longtemps maintenue pour protéger son secret n'avait plus de sens. Je pense qu'il était prêt désormais à avouer tout ce qu'on voulait, sans exception, mais il préféra me parler de Daisy.

Elle était la première fille « bien » qu'il eût jamais rencontrée. En différentes occasions qu'il ne précisa pas, il avait eu des relations avec des gens de son milieu, mais subsistait toujours entre eux et lui une frontière invisible hérissée de fils barbelés. Il l'avait trouvée passionnément désirable. Il s'était rendu chez elle, la première fois en compagnie d'autres officiers de Camp Taylor, puis seul. Il était fasciné — jamais il n'avait pénétré dans une aussi belle maison auparavant. Mais ce qui le sidérait profondément, c'est que Daisy y demeurait : qu'il lui paraisse tout aussi normal d'habiter là, qu'il lui semblait normal, à lui, de vivre dans un campement militaire. Sa maison dégageait un parfum mystérieux : il imaginait, à l'étage, des chambres à coucher plus belles et plus agréables qu'aucune autre chambre, des corridors où l'on se bousculait en riant gaiement; ici, les histoires d'amour n'étaient pas des romances moisies, déjà renfermées dans des sachets de lavande : au contraire, elles étaient modernes et vivantes, rutilaient comme les automobiles les plus récentes, embaumaient comme ces fêtes où les fleurs ne semblaient jamais se faner. Ce qui l'excitait aussi, c'est que Daisy avait déjà été aimée par beaucoup d'autres hommes — cela augmentait sa valeur à ses yeux. Partout dans la maison il sentait leur présence; leurs émotions y vibraient encore, saturaient l'atmosphère d'ombres et d'échos.

Mais il avait bien conscience que seul un hasard prodigieux lui avait permis de pénétrer chez Daisy. Aussi glorieux que puisse être son avenir en tant que Jay Gatsby, il n'était pour l'instant qu'un jeune homme fauché, sorti de nulle part, perpétuellement menacé de se défaire de l'uniforme qui dissimulait son imposture. Il n'avait donc pas une minute à perdre. Il s'employa à conquérir tout ce qu'il pourrait, avec une avidité sans scrupules — il finit par conquérir Daisy, une calme nuit d'octobre, et il le fit précisément parce qu'il se savait indigne

d'effleurer sa main.

Il aurait pu s'en blâmer, car il la conquît forcément grâce à des mensonges. Je ne veux pas dire qu'il s'inventa une richesse fabuleuse mais il donna délibérément à Daisy l'impression qu'il était fiable; il la laissa croire qu'ils étaient tout à fait du même milieu — qu'il était parfaitement capable de subvenir à ses besoins. En réalité, il n'avait pas de tels moyens — il ne pouvait s'appuyer sur aucune fortune familiale; et il était à la merci des caprices d'un gouvernement anonyme susceptible de l'expédier n'importe où dans le monde.

Mais il n'eut pas à s'en blâmer : rien ne se passa comme prévu. Il avait probablement projeté de conquérir ce qu'il pourrait avant de partir — mais il découvrit brutalement qu'il s'était engagé dans une quête dont Daisy était le Graal. Il savait déjà que Daisy était différente, mais il n'avait pas vraiment mesuré à quel point une fille « bien » pouvait être différente. Elle disparut dans les profondeurs de sa maison de riche, dans sa vie bien remplie de riche, en laissant Gatsby... les mains vides. Il eut l'impression qu'il venait de se marier avec elle. Tout simplement.

Quand ils se revirent, deux jours plus tard, c'était Gatsby qui avait du mal à respirer, Gatsby qui, d'une certaine manière, se sentait pris à son propre piège. Des étoiles luxueuses répandaient sur sa véranda une lumière hors de prix ; l'osier du canapé grinça élégamment lorsqu'elle se tourna vers lui et qu'il embrassa sa bouche aventureuse et adorable. Elle avait pris froid, ce qui rendait sa voix plus rauque et plus captivante que jamais, et Gatsby avait douloureusement conscience qu'elle était jeune, parée d'un mystère que seule la richesse confère et préserve, qu'elle possédait d'innombrables robes neuves, bref, que Daisy scintillait comme de l'argent, épargnée, arrogante, dominant sans les voir les luttes violentes réservées aux pauvres.

*

* * *

*

« Je ne saurais vous décrire ma surprise lorsque j'ai découvert que je l'aimais, très cher. J'ai même espéré un instant qu'elle me rejetterait, mais elle ne l'a pas fait, car elle aussi était tombée amoureuse de moi. Elle me prêtait beaucoup d'expérience, parce que j'avais connu des expériences dont elle ignorait tout... Donc, j'en étais là, prêt à renoncer à toutes mes ambitions, plus profondément

amoureux à chaque minute et soudain indifférent à tout le reste. À quoi bon faire de grandes choses, alors que je pouvais employer mon temps à lui raconter ce que j'avais l'intention de faire ? »

Le dernier après-midi avant son départ pour l'Europe, il l'avait tenue dans ses bras des heures durant, en silence. C'était une froide journée d'automne, ils étaient assis dans le salon, devant le feu qui empourprait les joues de Daisy. De temps en temps, elle changeait de position, il déplaçait légèrement son bras et, une seule fois, il avait embrassé ses cheveux noirs et brillants. Cet après-midi les avait apaisés pendant quelque temps, comme s'ils devaient le graver profondément dans leur mémoire avant d'affronter la longue séparation prévue le lendemain. Ils n'avaient jamais été aussi proches, depuis un mois que durait leur amour, n'avaient jamais communiqué plus intensément l'un avec l'autre qu'au moment où Daisy, sans rien dire, avait posé un baiser sur son épaule, pressant ses lèvres contre l'étoffe de son uniforme, et où il avait effleuré le bout de ses doigts, tout doucement, comme de peur de l'éveiller.

*

* * *

*

Il eut à la guerre un comportement exemplaire. Il était capitaine avant de rejoindre le front et, après la bataille d'Argonne, il fut nommé commandant et on lui confia une division d'artillerie. Après l'armistice, il déploya des efforts frénétiques pour rentrer au pays, mais, à cause d'un contretemps, ou d'un malentendu, on l'envoya à Oxford. Il commençait à s'inquiéter : il y avait une note d'impatience et de désespoir dans les lettres de Daisy. Elle ne comprenait pas pourquoi il ne rentrait pas. Elle se sentait soumise à des pressions extérieures et voulait le voir, sentir sa présence auprès d'elle, s'assurer qu'elle ne faisait pas une erreur, après tout.

Car Daisy était jeune et vivait dans un monde factice, fait d'orchidées au parfum entêtant, de mondanités joyeuses et entraînantes, où les orchestres jouaient des airs à la mode qui réduisaient la tristesse et les vaines promesses de la vie à des rythmes inédits. Toute la nuit, les saxophones mélancoliques reprenaient la complainte du Beale Street Blues tandis que des escarpins dorés ou argentés piétinaient par centaines la poussière étincelante. À l'heure grise du thé, on trouvait toujours des endroits où pulsait constamment une fièvre sourde et suave et où de jeunes visages voguaient à la dérive, comme des pétales de rose disséminés çà et là sur le sol par les pleurs des saxos.

Dans cet univers crépusculaire, Daisy se mit à revivre quand commença la saison des bals; soudain, elle eut de nouveau une demi-douzaine de rendez-vous quotidiens avec une demi-douzaine d'hommes et s'endormait à l'aube, ses perles et sa robe du soir en mousseline éparpillées sur le sol à côté de son lit, au milieu d'orchidées mourantes. Et, tout ce temps, quelque chose en elle lui intimait à grands cris de prendre une décision. Elle voulait que sa vie prenne forme maintenant, tout de suite — et il fallait que cette décision lui soit dictée par quelque chose de puissant (l'amour, l'argent, ou son indéniable pragmatisme), qui s'imposerait immédiatement à elle.

Ce qui s'imposa, ce fut, au milieu du printemps, sa rencontre avec Tom Buchanan. Il y avait dans sa personne et dans sa situation sociale une épaisseur rassurante qui flatta l'orgueil de Daisy. Sans doute dut-elle lutter, sans doute dut-elle souffrir un peu. Lorsque Gatsby reçut sa lettre, il était encore à Oxford.

*

* * *

*

L'aube se levait maintenant sur Long Island et nous allâmes ouvrir les autres fenêtres du rez-de-chaussée, inondant les pièces d'une lumière d'abord hésitante, tantôt grise, tantôt dorée. Puis l'ombre d'un arbre se dessina brusquement sur la pelouse humide de rosée et des oiseaux invisibles se mirent à chanter au milieu des herbes bleues. Il y avait quelque chose dans l'air qui s'agitait agréablement, presque une brise, promettant une journée fraîche, délicieuse.

« Je ne crois pas qu'elle l'ait jamais aimé ». Gatsby tourna le dos à la fenêtre et me lança un regard de défi. « Rappelez-vous, je vous en conjure, très cher, comme elle était nerveuse hier après-midi. Il lui a présenté les choses d'une manière terrifiante — il m'a fait passer pour un escroc de bas étage. Et le résultat, c'est qu'elle ne savait plus vraiment ce qu'elle disait. »

Il s'assit, le visage sombre.

« Bien sûr elle a dû l'aimer, ne serait-ce qu'une minute, au début de leur mariage — et elle ne m'en a aimé que davantage par la suite, vous voyez ce que je veux dire ? »

Il fit soudain cette remarque bizarre, en guise de conclusion.

« De toute façon, dit-il, c'était juste une affaire personnelle. »

Comment interpréter ça, sinon en supposant que toute cette histoire revêtait à ses yeux une importance démesurée ?

Lorsqu'il revint de France, Tom et Daisy étaient encore en voyage de noces. Il se rendit à Louisville; ce fut un voyage sinistre, mais il n'avait pas pu résister à l'envie de le faire. Il y engloutit le peu qui restait de sa solde. Il y passa une semaine, à marcher dans les rues où leurs pas avaient résonné de concert dans les nuits de novembre et à retourner dans les endroits reculés où les avait conduits la voiture blanche de Daisy. De même que sa maison lui avait toujours paru plus mystérieuse et plus gaie que les autres, de même l'idée qu'il se faisait de la ville elle-même conservait, bien qu'elle l'ait quittée, toute sa mélancolique beauté.

Il partit convaincu que s'il l'avait cherchée plus activement, il l'aurait retrouvée — que c'était lui qui l'abandonnait derrière lui. Dans l'omnibus — il n'avait plus un sou désormais — il faisait très chaud. Il sortit sur la plate-forme et s'assit sur un strapontin; la gare s'évanouit, il longea des arrière-cours d'immeubles qu'il ne connaissait pas, puis des champs verdoyants : là, un trolleybus roula un moment à leur hauteur, avec à son bord des gens qui avaient peut-être aperçu un jour la pâleur ensorcelante du visage de Daisy au coin d'une rue banale.

La voie dessina une courbe et le train s'éloignait maintenant du soleil — dans son déclin, il semblait étendre sa bénédiction sur la ville qui disparaissait dans le lointain et dont elle avait respiré l'air autrefois. Il tendit une main désespérée, comme pour saisir ne serait-ce qu'une parcelle de cet air, emporter avec lui un fragment de ce lieu qu'elle lui avait rendu si aimable. Mais tout s'enfuyait trop vite désormais sous ses yeux embués et il comprit qu'il en avait perdu l'essentiel, ce qui en faisait l'infinie pureté, à tout jamais.

Il était neuf heures quand nous finîmes notre petit déjeuner et sortîmes sur le perron. La nuit avait nettement modifié la température et il y avait dans l'air un parfum automnal. Le jardinier, le seul de ses premiers domestiques que Gatsby n'avait pas renvoyé, vint au bas des marches.

« Je vais vider la piscine aujourd'hui, Mr. Gatsby. Les feuilles vont pas tarder à tomber, et après, y a toujours des problèmes avec les canalisations.

— Pas aujourd'hui », répondit Gatsby. Il se tourna vers moi d'un air contrit. « Vous savez, très cher, que je ne me suis pas servi de cette piscine de tout l'été ? »

Je regardai ma montre et me levai.

« Mon train part dans douze minutes. »

Je n'avais pas envie d'aller en ville. Je n'étais pas en état d'abattre un travail décent mais il y avait une autre raison : je ne voulais pas laisser Gatsby. Je manquai mon train, puis le suivant,

avant de me décider à partir.

« Je vous appellerai, dis-je finalement.

— Faites donc, très cher.

— Je vous appellerai vers midi. »

Nous descendîmes lentement les marches.

« Je suppose que Daisy appellera aussi. » Il me jeta un regard anxieux, comme s'il espérait que je confirmerais.

« Je le suppose aussi.

— Eh bien, au revoir. »

Nous nous serrâmes la main et je me mis en route. Juste avant d'atteindre la haie, quelque chose me revint et je me retournai.

« C'est une bande de pourris, m'écriai-je pardessus la pelouse. Vous valez mieux à vous seul que toute cette foutue clique réunie. »

Je n'ai jamais regretté de lui avoir dit ça. C'est le seul compliment que je lui ai jamais fait, car j'ai désapprouvé sa conduite du début à la fin. Il me fit d'abord un signe de tête courtois et puis son visage s'éclaira de ce sourire lumineux et bienveillant, comme si nous n'avions jamais cessé d'être d'accord là-dessus, de partager un enthousiasme complice. La fastueuse blague que constituait son costume rose mettait une touche de couleur éclatante sur les marches immaculées et je me rappelai le soir où j'étais venu pour la première fois dans sa maison moyenâgeuse, trois mois plus tôt. Sur sa pelouse, dans son allée, circulait une foule de visages dont les propriétaires se perdaient en conjectures sur la nature exacte de sa corruption — et il s'était tenu sur ces mêmes marches, dissimulant son rêve incorruptible, en même temps qu'il leur adressait un au revoir de la main.

Je le remerciai pour son hospitalité. Nous passions notre temps à l'en remercier — moi et les autres.

« Au revoir, m'écriai-je. Merci pour le petit déjeuner, Gatsby. »

*

* * *

*

Une fois en ville, je passai un moment à essayer de mettre à jour des cotations à partir d'une interminable liste d'actions, puis je m'endormis sur mon siège pivotant. Juste avant midi je fus réveillé par le téléphone et je sursautai, le front perlé de sueur. C'était Jordan Baker; elle m'appelait souvent à cette heure-là : comme elle passait son temps à changer d'endroit sans crier gare, allant d'un hôtel à un club et d'un club à une maison particulière, il était difficile de la joindre autrement. D'habitude sa voix au bout du fil avait quelque chose de rafraîchissant, de vivifiant, comme si une motte d'herbe arrachée à quelque vert parcours de golf avait traversé les airs pour venir heurter

la fenêtre de mon bureau; mais ce matin-là elle me parut dure et sèche.

« Je ne suis plus chez Daisy, dit-elle. Je suis à Hempstead et je vais descendre à Southampton cet après-midi. »

Elle avait probablement fait preuve de tact en partant de chez Daisy, mais ce départ me contraria; je me raidis en entendant la suite.

« Tu n'as pas été très gentil avec moi hier soir.

— Quelle importance est-ce que ça pouvait avoir, vu le contexte ? »

Long silence. Puis :

« Quoi qu'il en soit... J'ai envie de te voir.

— Moi aussi j'ai envie de te voir.

— Et si je n'allais pas à Southampton? Si je venais plutôt en ville cet après-midi?

— Non. Pas cet après-midi, je ne pense pas.

— Très bien.

— C'est impossible cet après-midi. J'ai divers... "

Nous discutâmes ainsi un moment, puis, brusquement, nous mîmes fin à la discussion. Je ne sais pas lequel d'entre nous raccrocha, d'un clic sec, mais je sais que ça m'était égal. Je n'aurais pas été capable de bavarder avec elle autour d'une thé ce jour-là, quand bien même ç'aurait été la dernière occasion de lui parler dans cette vie.

J'appelai Gatsby quelques minutes plus tard mais la ligne était occupée. J'essayai à quatre reprises ; finalement, une opératrice exaspérée me dit que la ligne devait rester libre pour recevoir un appel longue distance de Detroit. Je sortis mon horaire de trains et entourai d'un trait léger le quinze heures cinquante. Puis je me renversai dans mon fauteuil et essayai de me concentrer. Il était midi juste.

* * *

Quand le train avait longé les collines de cendres, le matin, je m'étais délibérément installé de l'autre côté du wagon. Je supposais qu'il y aurait une foule de badauds qui traîneraient là toute la journée, avec parmi eux de jeunes garçons à la recherche de taches sombres dans la poussière et quelque intarissable bavard qui répéterait encore et encore sa version de l'accident, jusqu'à lui ôter peu à peu toute réalité, y compris à ses propres yeux, jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien à

en dire et que la disparition tragique de Myrtle Wilson soit oubliée. Mais à présent je voudrais revenir un peu en arrière et raconter ce qui s'était passé au garage après notre départ la nuit précédente.

Ils eurent du mal à joindre Catherine, la sœur. Elle devait avoir enfreint son vœu de tempérance cette nuit-là, car, lorsqu'elle arriva, elle était ivre morte et incapable de comprendre que l'ambulance était déjà partie pour Flushing. Lorsqu'ils parvinrent à l'en convaincre, elle s'évanouit aussitôt, comme si c'était là l'aspect le plus révoltant de l'affaire. Quelqu'un, par gentillesse ou par curiosité, offrit de l'emmener dans sa voiture pour aller veiller le corps de sa sœur.

Jusque tard dans la nuit, une foule de curieux se succédèrent, la langue pendante, devant l'entrée du garage, tandis que George Wilson se balançait d'avant en arrière, assis sur le divan de son bureau. Pendant un certain temps, sa porte resta ouverte et aucun de ceux qui entraient dans le garage ne pouvait s'empêcher de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Finalement, quelqu'un dit que c'était honteux et la ferma. Michaelis et quelques autres restèrent auprès de lui; au début, ils étaient quatre ou cinq; au bout d'un moment, ils n'étaient plus que deux ou trois. Un peu plus tard, Michaelis dut demander à un inconnu, le dernier à être resté, d'attendre là encore un quart d'heure, le temps qu'il retourne chez lui préparer du café. Puis il demeura seul avec Wilson jusqu'à l'aube.

Vers trois heures environ, les marmonnements incohérents de Wilson cessèrent — il se calma et se mit à parler de la voiture jaune. Il annonça qu'il connaissait un moyen de retrouver à qui elle appartenait, puis il laissa échapper que deux mois plus tôt sa femme était rentrée de New York avec le visage tuméfié et le nez gonflé.

Mais dès qu'il s'entendit raconter ça, il se reprit et recommença à crier « Oh, mon Dieu ! » de sa voix plaintive. Michaelis tenta une diversion maladroite.

« Combien de temps t'as été marié, George ? Allez, fais un effort, calme-toi une minute et réponds-moi. Combien de temps t'as été marié ?

— Douze ans.

— T'as jamais eu d'enfant ? Allons, George, calme-toi — je t'ai posé une question. Est-ce que t'as eu des enfants ? »

Des mouches brun foncé bourdonnaient sans cesse en se cognant à la lampe faiblarde et chaque fois que Michaelis entendait une voiture filer à toute allure sur la route, au-dehors, elle lui rappelait celle qui, quelques heures plus tôt, ne s'était pas arrêtée. Il répugnait à aller dans le garage, car l'établi où on avait posé le corps était maculé de taches de sang; du coup, il allait et venait dans l'espace confiné du bureau — avant l'aube, il finirait par en connaître tous les détails par

cœur — et de temps en temps il s'asseyait à côté de Wilson et essayait de le calmer.

« Est-ce qu'y a une église où tu vas quelquefois, George? Peut-être, même si tu y as pas été depuis longtemps... Peut-être que je pourrais passer un coup de fil à l'église et demander au prêtre de venir, comme ça tu pourrais parler un peu avec lui, tu vois ?

— J'vais jamais à l'église.

— T'aurais dû, George, pour des cas comme celui-ci. T'aurais dû y aller au moins une fois. Tu t'es pas marié à l'église ? Écoute-moi, George, écoute-moi. Tu t'es pas marié à l'église ?

— C'était y a longtemps. "

L'effort qu'il fit pour répondre suspendit le rythme auquel il se balançait — il resta un moment silencieux. Puis la même expression à la fois lucide et égarée reparut dans ses yeux pâles.

« Regarde dans ce tiroir, dit-il en désignant le bureau.

— Lequel?

— Ce tiroir, là. »

Michaelis ouvrit le premier tiroir qui lui tomba sous la main. Il n'y avait rien dedans, à part une petite laisse de chien, visiblement précieuse, en cuir tressé de fils d'argent. Elle avait l'air toute neuve.

« C'est ça ? » demanda-t-il en la brandissant. Wilson y jeta un œil et hocha la tête.

« Je l'ai trouvée hier après-midi. Elle a essayé de m'expliquer, mais je savais que c'était louche.

— Tu veux dire que c'est ta femme qui l'a achetée?

— Elle l'avait enveloppée dans du papier de soie, sur sa coiffeuse. »

Michaelis ne vit rien de bizarre là-dedans et il donna à Wilson une douzaine de raisons pour lesquelles sa femme pouvait avoir acheté la laisse. Mais, vraisemblablement, Wilson avait déjà entendu quelques-unes de ces explications de la bouche même de Myrtle, car il se remit à murmurer « Oh, mon Dieu ! » — et Michaelis renonça à en proposer de nouvelles.

« Et puis il l'a tuée », dit Wilson. Sa bouche s'ouvrit soudain, béante.

« Qui ça ?

— J'ai un moyen de le retrouver.

— Arrête de broyer du noir, George, dit son ami. T'es sous le choc et tu sais plus ce que tu dis. Tu ferais mieux d'essayer de te calmer en attendant qu'il fasse jour.

— Il l'a assassinée.

— C'était un accident, George. »

Wilson secoua la tête. Il plissa les yeux et laissa échapper du bout des lèvres un léger « Hum ! », d'un air supérieur.

« Je le sais, finit-il par dire. Je suis un brave type et je veux jamais de mal à *personne*, mais quand je sais quelque chose, je le sais. C'était cet homme qui conduisait la voiture. Elle s'est précipitée pour lui parler et il a pas voulu s'arrêter. »

Michaelis l'avait constaté aussi mais il n'avait pas pensé que ça signifiait quoi que ce soit de spécial. Il avait cru que Mrs. Wilson courait pour échapper à son mari, pas pour essayer d'arrêter une voiture en particulier.

« Pourquoi elle aurait fait ça ?

— C'est son jardin secret, dit Wilson, comme si ça répondait à la question. Ah-h-h... »

Il recommença à se balancer et Michaelis resta là, à enrouler la laisse autour de sa main.

« Peut-être que t'as un ami à qui je pourrais téléphoner, George ? »

Il avait peu d'espoir — il était presque sûr que Wilson n'avait pas d'amis : il ne suffisait même pas à sa femme. Il se réjouit, un peu plus tard, en constatant un changement dans la pièce, une lueur bleue qui grandissait rapidement à travers la fenêtre, et en comprenant que le jour n'allait plus tarder à se lever. Vers cinq heures il faisait assez clair dehors pour éteindre la lumière.

Les yeux vitreux de Wilson se tournèrent vers les collines de cendres où de petits nuages gris prenaient des formes étranges, poussés de-ci de-là par la légère brise de l'aube.

« Je lui ai parlé, marmonna-t-il après un long silence. Je lui ai dit qu'elle pouvait se foutre de moi, mais qu'elle pouvait pas se foutre de Dieu. Je l'ai emmenée près de la fenêtre. Il se leva péniblement, s'approcha de la fenêtre de derrière et pressa son visage contre la vitre. Et je lui ai dit : "Dieu est au courant de ce que t'as fait, de tout ce que t'as fait. Tu peux te foutre de moi, mais tu peux pas te foutre de Dieu !" »

Debout à ses côtés, Michaelis eut un choc en constatant qu'il regardait les yeux du Docteur T.J. Eckleburg, qui venaient d'apparaître, pâles et gigantesques, comme la nuit se dissipait.

« Dieu voit tout, répéta Wilson.

— C'est une publicité », lui assura Michaelis. Quelque chose le poussa à se détourner de la fenêtre et à regarder à l'intérieur de la pièce. Mais Wilson resta là un long moment, son visage appuyé au carreau, à hocher la tête dans la pénombre.

*
* * *
*

À six heures, Michaelis était épuisé et il fut soulagé d'entendre une voiture s'arrêter dehors. C'était l'un des badauds de la nuit précédente qui avait promis de revenir; alors Michaelis prépara un petit déjeuner pour eux trois, qu'il partagea avec l'autre homme. Wilson était plus calme à présent et Michaelis rentra chez lui dormir; quand il se réveilla quatre heures plus tard, il se dépêcha de revenir au garage, mais Wilson avait disparu.

Après coup, on put reconstituer ses déplacements — il avait tout fait à pied — jusqu'à Port Roosevelt, puis à Gad's Hill, où il avait acheté un sandwich qu'il n'avait pas mangé et une tasse de café. Il devait être fatigué et marcher lentement, car il n'avait pas atteint Gad's Hill avant midi. À partir de là, il n'était pas difficile de suivre son emploi du temps — des gamins avaient vu un homme « qu'avait l'air d'un fou » et des automobilistes racontèrent qu'il les avait regardés bizarrement depuis le bas-côté de la route. Puis, les trois heures suivantes, il avait disparu dans la nature. La police, sur la foi du témoignage de Michaelis, selon lequel « il avait un moyen de retrouver le chauffard », supposa qu'il avait passé tout ce temps à aller d'un garage à un autre, à enquêter sur la voiture jaune. D'un autre côté, aucun garagiste ne vint témoigner qu'il l'avait vu et il avait peut-être un moyen plus simple et plus sûr de découvrir ce qu'il voulait savoir. Vers deux heures et demie, il était à West Egg, où il demanda à quelqu'un de lui indiquer comment se rendre chez Gatsby. À ce moment-là, il connaissait donc le nom de Gatsby.

*
* * *
*

À deux heures, Gatsby mit son maillot de bain et laissa des instructions au majordome : si on lui téléphonait, il fallait venir le prévenir à la piscine. Il fit un tour au garage pour prendre un matelas pneumatique sur lequel ses invités s'étaient prélassés tout l'été et son chauffeur l'aider à le gonfler. Puis il lui donna la consigne de ne sortir la décapotable sous aucun prétexte — ce qui lui parut bizarre, car l'aile

avant droite avait besoin d'être réparée.

Gatsby souleva le matelas sur ses épaules et se dirigea vers la piscine. À un moment, il s'arrêta et le repositionna légèrement; le chauffeur lui demanda s'il avait besoin d'aide, mais il secoua la tête et disparut bientôt derrière les arbres jaunissants.

Personne ne téléphona, mais le majordome s'abstint de faire la sieste et attendit le coup de fil jusqu'à quatre heures — il était bien trop tard alors : à supposer que quelqu'un l'ait appelé, il n'était déjà plus en mesure de répondre. J'ai dans l'idée que Gatsby lui-même n'y croyait plus, et que ça lui était peut-être égal désormais. Si je ne me trompe pas, il doit avoir eu le sentiment que le vieux monde était mort, que toute chaleur l'avait déserté, qu'il avait payé le prix fort pour avoir trop longtemps voué son existence à la réalisation d'un rêve unique. Les yeux levés vers les feuillages devenus hostiles, il doit avoir contemplé un ciel qui lui semblait désormais étranger et frissonné en découvrant quel objet grotesque est une rose et avec quelle violence la lumière du soleil tombe sur l'herbe tout juste sortie de terre. Dans ce monde nouveau, matériel mais dépourvu de réalité, les pauvres fantômes qui se nourrissent de rêves étaient condamnés à dériver sans but... comme cette silhouette cendreuse, surnaturelle, qui se glissait vers lui à travers les arbres informes.

Le chauffeur — qui faisait partie des protégés de Wolfshiem — entendit les coups de feu — après coup, il fut juste capable de dire qu'il n'en avait pas fait grand cas. Je me rendis directement de la gare à la maison de Gatsby et c'est en me voyant me ruer avec angoisse vers le perron qu'ils commencèrent à s'inquiéter. Mais ils avaient déjà compris, j'en suis absolument convaincu. Quasiment sans qu'aucun mot fût prononcé, nous nous précipitâmes, à quatre, le chauffeur, le majordome, le jardinier et moi, en direction de la piscine.

Une onde légère, presque imperceptible, s'y dessinait à mesure que l'eau qui arrivait d'un côté gagnait la canalisation opposée. Un petit clapotis, tout juste un simulacre de vague, imprimait au matelas des mouvements saccadés, l'entraînant d'un bord à l'autre de la piscine. Une petite brise qui troublait à peine la surface suffisait à dévier son cours imprévisible et son imprévisible fardeau. Heurtant un amas de feuilles mortes, il vira lentement, décrivant dans l'eau, comme la pointe d'un compas, un mince cercle rouge.

C'est seulement plus tard, lorsque nous nous mîmes en marche et retournâmes vers la maison avec Gatsby, que le jardinier vit le corps de Wilson, un peu plus loin dans l'herbe. La tragédie était consommée.

CHAPITRE IX

.
.
.
.

C'était il y à deux ans et je ne garde, de ce qui s'est passé par la suite, ce jour-là, la nuit suivante et le lendemain, que le souvenir des allées et venues incessantes des policiers, des photographes et des journalistes qui entraient et sortaient de chez Gatsby. On avait tendu une corde en travers du portail et posté là un agent pour tenir les curieux à distance, mais des gamins découvrirent très vite qu'ils pouvaient passer par mon jardin et il y en avait en permanence quelques-uns agglutinés, bouche bée, au bord de la piscine. Quelqu'un de compétent, peut-être un enquêteur, avait employé le terme de « forcené » en se penchant sur le cadavre de Wilson cet après-midi-là, et, ainsi formulée par une voix qui, en l'occurrence, paraissait légitime, c'est cette explication que retinrent les journaux du lendemain.

La plupart des articles étaient cauchemardesques — grotesques, fondés sur des présomptions, indiscrets et inexacts. Lorsque Michaelis fut appelé à témoigner devant le coroner et révéla les soupçons que nourrissait Wilson au sujet de sa femme, je crus que le fin mot de l'histoire ferait l'objet d'une brève, d'un article polémique et égrillard — mais Catherine, qui aurait eu beaucoup de choses à dire, n'en fit rien. Elle fit preuve aussi à cette occasion d'une force de caractère étonnante : elle fixa sur le coroner des yeux pleins d'assurance sous ses sourcils épilés et jura que sa sœur n'avait jamais vu Gatsby, que sa sœur était parfaitement heureuse en ménage, que sa sœur s'était toujours bien conduite. Elle s'en convainquit elle-même et pleura dans son mouchoir, comme si cette seule supposition lui était intolérable. On se contenta donc de voir en Wilson un homme « que le chagrin avait rendu fou », de sorte que l'affaire fut classée, purement

et simplement. On en resta là.

Mais je me sentais étranger à toutes ces péripéties secondaires. Pour ma part, j'étais du côté de Gatsby et j'étais bien le seul. À partir du moment où je téléphonai à West Egg Village pour annoncer la catastrophe, c'est à moi qu'on soumit toutes les conjectures le concernant et toutes les questions pratiques. Au début, j'en fus surpris et mal à l'aise; puis, lorsqu'on l'eut ramené à la maison et que les heures passèrent sans qu'il bouge, ni respire, ni ne parle, je me sentis progressivement responsable de lui, car personne d'autre ne s'intéressait à lui — je veux dire, ne lui témoignait l'intérêt profond et intime auquel tout le monde peut vaguement prétendre en mourant.

J'appelai Daisy une demi-heure après que nous l'eûmes découvert; je l'appelai spontanément, sans hésitation. Mais elle était partie avec Tom plus tôt dans l'après-midi en emportant des bagages.

« Ils n'ont pas laissé d'adresse ?

— Non.

— Ni dit quand ils rentreraient ?

— Non.

— Vous ne savez vraiment pas où ils sont allés ? Comment je pourrais les joindre ?

— Non. Aucune idée. "

Je voulais lui trouver quelqu'un. Je voulais entrer dans la pièce où il reposait et le rassurer : « Je vais vous trouver quelqu'un, Gatsby. Ne vous inquiétez pas. Faites-moi seulement confiance et je vais vous trouver quelqu'un... »

Le nom de Meyer Wolfshiem n'était pas dans l'annuaire. Le majordome me donna l'adresse de son bureau à Broadway et j'appelai les renseignements, mais le temps qu'on me donne son numéro il était plus de cinq heures et personne ne répondit au téléphone.

« Vous voulez bien essayer de nouveau ?

— C'est la troisième fois que j'essaie.

— C'est très important.

— Désolée. Je crains qu'il n'y ait personne. »

Je revins dans le salon et je crus un instant que tous les officiels qui avaient soudain envahi la pièce étaient des gens de connaissance, passés là par hasard. Mais, à mesure qu'ils soulevaient le drap et posaient sur Gatsby un regard choqué, j'entendais sa voix résonner dans ma tête, qui protestait et protestait encore :

« Écoutez, très cher, il faut que vous me trouviez quelqu'un. Il faut vraiment que vous fassiez un effort. Je ne peux pas affronter ça tout seul. »

Quelqu'un commença à m'interroger, mais je le plantai là et

montai à l'étage ; je fouillai rapidement les tiroirs de son bureau qui n'étaient pas fermés à clef — il ne m'avait jamais dit, en définitive, si ses parents étaient morts. Mais il n'y avait rien d'autre que la photo de Dan Cody pendue au mur, vestige d'une époque violente et révolue, qui me regarda de haut.

Le lendemain matin, j'expédiai le majordome à New York en le chargeant de remettre à Wolfshiem une lettre où je lui demandais des renseignements et le suppliais de venir par le prochain train. En l'écrivant, j'avais le sentiment que ma requête était superflue. J'étais convaincu qu'il arriverait dès qu'il aurait lu les journaux, comme j'étais convaincu que Daisy enverrait un télégramme avant midi — mais il n'y eut pas de télégramme et Wolfshiem ne vint pas ; personne ne vint à part la police, les photographes et les journalistes. Quand le majordome me rapporta la réponse de Wolfshiem, je commençai à ressentir de la défiance et une solidarité méprisante qui nous unissait, Gatsby et moi, contre le monde entier.

.

« Cher Mr. Carraway. C'est le choc le plus horrible de ma vie pour moi au point que j'ai du mal à croire que tout ça est vrai du tout. Un truc fou comme cet homme a fait nous donne tous à réfléchir. Je ne peux pas venir maintenant et je suis empêché par une affaire de la plus haute importance et je ne peux pas me mêler à cette chose maintenant. Si je peux faire quelque chose un peu plus tard faites-le-moi savoir dans une lettre par Edgar. Je ne sais plus où j'en suis quand j'entends un truc pareil et je suis complètement abasourdi.

Sincèrement vôtre

MEYER WOLFSHIEM »

.

Et ce post-scriptum, griffonné à la hâte :

.

« Faites-moi savoir à propos des obsèques, etc., je connais pas sa famille du tout. »

.

Lorsque le téléphone sonna cet après-midi-là et que l'opératrice m'annonça un appel longue distance de Chicago, je crus que ce serait enfin Daisy. Mais lorsque la communication fut établie, j'entendis une voix d'homme, à peine audible, qui semblait venir de très loin.

« Slagle à l'appareil...

— Oui ? » Son nom ne me disait rien.

« Putain d'affaire, pas vrai ? Vous avez reçu mon télégramme ?

— Il n'y a eu aucun télégramme.

— Le petit Parke est dans la merde, dit-il très vite. Ils l'ont chopé en train de poser les coupons sur le comptoir. Ils avaient reçu un message de New York avec les numéros cinq minutes avant. Comment qu'on aurait pu d'viner, hein ? On peut jamais savoir, dans ces foutus bleds...

— Allô ! » Je l'interrompis, le souffle court. « Écoutez... ce n'est pas Mr. Gatsby à l'appareil. Mr. Gatsby est mort. »

Il y eut un long silence au bout du fil, suivi d'un juron... et un clic sec mit fin à la communication.

* * *

Il me semble que c'est le surlendemain que le télégramme de Henry C. Gatz arriva d'une petite ville du Minnesota. Il disait juste que l'expéditeur partait sur-le-champ et demandait qu'on l'attende pour procéder aux funérailles.

C'était le père de Gatsby, un vieil homme grave, complètement désarmé et désesparé, emmitouflé dans un long imperméable bon marché, trop épais pour cette chaude journée de septembre. Les larmes ne cessaient de couler de ses yeux fiévreux et lorsque je l'eus débarrassé de son sac et de son parapluie, il se mit à tirer si compulsivement sur sa barbe grise et clairsemée que je n'arrivai pas à lui enlever son manteau. Il était sur le point de s'effondrer; je l'emmenai donc dans le salon de musique et le fis asseoir le temps qu'on aille lui chercher quelque chose à manger. Mais il n'avait pas faim et sa main tremblait tellement qu'il répandit le contenu de son verre de lait.

« Je l'ai vu dans le journal de Chicago, dit-il. Ils disaient tout dans le journal de Chicago. Je suis parti immédiatement.

— Je ne savais pas comment vous joindre. »

Ses yeux se promenaient sans arrêt à travers la pièce sans

rien voir.

« C'était un fou, dit-il. Il devait être fou.

— Vous ne voulez pas un peu de café ? insistai-je.

— Je ne veux rien. Je vais beaucoup mieux à présent, Mr....

— Carraway.

— Eh bien, je vais beaucoup mieux à présent. Où est-ce qu'ils ont mis mon Jimmy ? »

Je l'emmenai dans le salon où reposait son fils et le laissai là. Des gosses avaient monté les marches du perron et regardaient dans le hall ; quand je leur dis qui venait d'arriver, ils eurent un mouvement de recul.

Après un petit moment, Mr. Gatz ouvrit la porte et sortit, la bouche entrouverte, le visage légèrement congestionné ; à intervalles irréguliers, il versait une larme isolée. Il avait atteint un âge où la mort n'est plus une surprise effrayante et lorsque enfin il regarda autour de lui pour la première fois et vit la taille et la splendeur du hall et les pièces somptueuses qu'il desservait et qui menaient à d'autres pièces encore, son chagrin commença à se teinter d'une fierté pleine de respect. Je l'aidai à monter dans une chambre; tandis qu'il enlevait son manteau et sa veste, je lui dis qu'on avait attendu son arrivée pour prendre toutes les dispositions nécessaires.

« Je ne savais pas ce que vous souhaiteriez, Mr. Gatsby...

— Mon nom est Gatz.

— ... Mr. Gatz. Je me suis dit que vous voudriez peut-être rapatrier le corps dans l'Ouest. "

Il secoua la tête.

« Jimmy a toujours préféré l'Est. C'est dans l'Est qu'il a fait sa carrière. Vous étiez un ami de mon garçon, Mr... ?

— Nous étions très proches.

— Il avait un grand avenir devant lui, vous savez. Il était encore jeune, mais il y en avait là-dedans. »

Il toucha sa tête d'un air impressionné et j'approuvai.

« S'il avait vécu plus longtemps, il serait devenu un grand homme. Quelqu'un comme James J. Hill. Il aurait contribué à la grandeur de ce pays.

— C'est vrai » dis-je, mal à l'aise.

Il tripota la courtepointe brodée, s'efforça de la retirer du lit, puis s'allongea, tout raide, et s'endormit instantanément.

Ce soir-là, un individu manifestement effrayé téléphona; il demanda qui était à l'appareil avant de donner son nom.

« Mr. Carraway, dis-je.

— Oh ! » Il eut l'air soulagé. « C'est Klipspringer. »

J'étais soulagé moi aussi : cela laissait espérer qu'il y aurait peut-être un ami de plus à l'enterrement de Gatsby. Je ne voulais pas qu'on l'annonce dans la presse et que débarque une foule de touristes, j'avais donc appelé quelques personnes moi-même. J'avais eu du mal à en trouver.

« Les funérailles ont lieu demain, dis-je. On se retrouve à trois heures, ici, chez lui. Je vous charge de le dire à ceux que ça pourrait intéresser.

— Oh, je le ferai, me coupa-t-il précipitamment. En fait, je ne vois pas grand monde, mais si jamais... »

Son ton éveilla mes soupçons.

« Naturellement, vous allez venir, vous aussi.

— Eh bien, je vais essayer, c'est sûr. Si j'appelle c'est au sujet...

— Attendez une minute, l'interrompis-je. C'est pour dire que vous allez venir ?

— Eh bien, en fait — la vérité c'est que je suis avec des gens, ici, à Greenwich, et ils comptent sur moi pour rester avec eux demain. En fait, il y a une sorte de pique-nique, quelque chose de ce genre. Bien sûr je ferai mon possible pour m'éclipser. »

Je ne pus retenir un cri d'indignation et il dut l'entendre car il poursuivit nerveusement :

« Si j'appelle, c'est au sujet d'une paire de chaussures que j'ai oubliées. Je voudrais savoir si ce ne serait pas trop compliqué que le majordome me les envoie. Vous savez, ce sont des chaussures de tennis, et je me sens complètement démuni sans elles. Je vous donne l'adresse : aux bons soins de B.F... »

Je raccrochai avant qu'il ait fini sa phrase.

Après ça, je me sentis en quelque sorte honteux pour Gatsby : un gentleman auquel j'avais téléphoné avait laissé entendre qu'il n'avait eu que ce qu'il méritait. Quoi qu'il en soit, c'était ma faute, car il faisait partie de ceux qui se moquaient le plus méchamment de Gatsby, enhardi précisément par l'alcool offert par Gatsby, et j'aurais dû y penser avant de lui téléphoner.

Le matin des funérailles je me rendis à New York pour voir Meyer Wolfshiem; il semblait qu'il n'y avait pas d'autre moyen de le joindre. Guidé par les indications d'un liftier, je poussai une porte sur laquelle était écrit : « Swastika Holding Company ». Au premier abord, je crus qu'il n'y avait personne à l'intérieur. Mais lorsque j'eus vainement crié « Hello » à plusieurs reprises, une discussion éclata derrière une cloison et aussitôt une ravissante Juive s'encadra dans la porte qui menait au bureau adjacent et me dévisagea de ses yeux

noirs et hostiles.

« Y a personne, dit-elle. Mr. Wolfshiem est parti pour Chicago. »

Sa première assertion était de toute évidence un mensonge, car quelqu'un s'était mis à siffler *Le Rosaire* dans la pièce contiguë. Quelqu'un qui sifflait faux.

« S'il vous plaît, dites-lui que Mr. Carraway voudrait le voir.

— Je peux pas le faire revenir de Chicago, qu'est-ce que vous croyez ? »

À ce moment-là, une voix qui appartenait indubitablement à Wolfshiem appela « Stella », depuis la pièce voisine.

« Laissez votre nom sur le bureau, dit-elle rapidement. Je le lui donnerai quand il rentrera.

— Mais je sais qu'il est là. »

Elle fit un pas vers moi et planta ses mains sur ses hanches d'un air indigné.

« Vous, les jeunes, vous croyez que vous pouvez entrer partout par effraction, gronda-t-elle. C'est insupportable, à la fin. Si je vous dis qu'il est à Chicago, c'est qu'il est à Chicago. »

Je prononçai le nom de Gatsby.

« Oh... Elle me dévisagea de nouveau. Pouvez-vous juste... Quel est votre nom ? »

Elle disparut. Au bout d'un moment, Meyer Wolfshiem apparut, solennel, dans le couloir et me tendit les deux mains. Il m'entraîna dans son bureau en faisant remarquer d'une voix cérémonieuse que c'était un triste jour pour nous tous et m'offrit un cigare.

« Je me rappelle la première fois que je l'ai rencontré, dit-il. C'était un jeune commandant qui sortait juste de l'armée; il était tout couvert des médailles qu'il avait eues à la guerre. Il était tellement fauché qu'il continuait à porter son uniforme parce qu'il n'avait pas de quoi s'acheter des vêtements normaux. La première fois que je l'ai vu, c'est quand il est entré dans la salle de billard de Winebrenner, sur la 43e Rue, pour demander si y avait du boulot. Il n'avait rien mangé depuis deux jours. "Venez déjeuner avec moi", je lui fais. Il a mangé pour plus de quatre dollars en une demi-heure.

— C'est vous qui lui avez mis le pied à l'étrier ? demandai-je.

— Le pied à l'étrier ! C'est moi qui l'ai fait.

— Oh.

— Quand j'l'ai connu, il était rien, il sortait directement du ruisseau. J'ai vu tout de suite que c'était un jeune homme qui présentait bien, un gentleman, et quand il m'a dit qu'il avait été à Oggsford, j'ai compris que je pourrais en tirer quelque chose. Je lui ai

conseillé d'entrer à l'American Legion et il a fait son trou là-bas. Très vite il a travaillé pour un de mes clients là-haut, à Albany. On était comme ça — il joignit deux doigts boudinés —, toujours ensemble. »

Je me demandai si leur partenariat incluait l'affaire des championnats truqués en 1919.

« Il est mort à présent, dis-je au bout d'un moment. Vous étiez son meilleur ami; je suis sûr que vous avez l'intention de venir à ses funérailles cet après-midi.

— J'aimerais bien venir.

— Eh bien alors, venez. »

Les poils de ses narines s'agitèrent doucement lorsqu'il secoua la tête, les yeux remplis de larmes.

« Je peux pas... Je peux pas être mêlé à tout ça, dit-il.

— Vous n'avez plus à être mêlé à quoi que ce soit. Tout est fini maintenant.

— Quand un homme est assassiné, je ne tiens jamais à y être mêlé d'aucune façon. Je reste en dehors. Quand j'étais jeune, c'était pas pareil — si un de mes amis mourait, peu importe comment, je l'accompagnais jusqu'au bout. Vous êtes libre de me trouver trop sentimental, mais je le pense... jusqu'au bout du bout. »

Je compris que, pour une raison qui lui appartenait, il était déterminé à ne pas venir, aussi je me levai.

« Vous avez fait des études supérieures ? » me demanda-t-il soudain.

Un moment, je crus qu'il allait me proposer un « *gondact* », mais il se contenta de hocher la tête et me serra la main.

« Apprenons à manifester notre amitié à un homme de son vivant, plutôt qu'après sa mort, suggéra-t-il. Après ça, j'ai pour principe de m'en tenir là. »

Lorsque je quittai son bureau, le ciel s'était assombri et je rentrai à West Egg sous le crachin. Après m'être changé, je me rendis dans la maison voisine et trouvai Mr. Gatz qui faisait fiévreusement les cent pas dans le hall. L'orgueil qu'il tirait de son fils et de tout ce qu'il avait possédé n'avait cessé de croître et à présent il avait quelque chose à me montrer.

« C'est Jimmy qui m'a envoyé cette photo. Il sortit son portefeuille d'une main tremblante. Regardez. »

C'était une photo de la maison ; elle était écornée et couverte de traces de doigts sales. Il m'en signala tous les détails avec enthousiasme. « Regardez, là ! Et là ! » disait-il en cherchant chaque fois à lire la même admiration dans mes yeux. Il l'avait montrée si souvent que je pense qu'elle lui paraissait plus réelle que la maison

elle-même.

« C'est Jimmy qui me l'a envoyée. Je trouve que c'est une très bonne photo. On se rend bien compte.

— Très bien. Vous l'aviez revu récemment?

— Il est venu me voir il y a deux ans et m'a acheté la maison où j'habite maintenant. Bien sûr, on s'est brouillés quand il s'est enfui, mais je comprends aujourd'hui qu'il avait ses raisons. Il savait qu'il avait un grand avenir devant lui. Et depuis qu'il a réussi dans la vie, il a toujours été très généreux avec moi. »

Il semblait réticent à l'idée de ranger la photo, la tint encore une minute avec insistance sous mes yeux. Puis il rangea son portefeuille et sortit de sa poche un vieil exemplaire en loques d'un livre intitulé *Hopalong Cassidy*^[1] 1.

« Regardez, c'est un livre qu'il avait quand il était petit. Juste pour que vous vous rendiez bien compte. »

Il l'ouvrit et le retourna pour que je puisse voir. Sur la dernière page, à moitié arrachée, on pouvait lire, en caractères d'imprimerie, EMPLOI DU TEMPS, et une date : le 12 septembre 1906. Et au-dessous :

*

Se lever	6h00
Faire des haltères et des espaliers.	6h15-6h30
Étudier l'électricité	7h15-8h15
Travailler.	8h30-16h30
Baseball et sports.	16h30-17h00
Perfectionner l'élocution et le maintien	17h 00-18 h 00
Étudier les inventions nécessaires.	19h00-21h00

*

RÉSOLUTIONS POUR L'AVENIR EN GÉNÉRAL

Ne plus perdre mon temps chez Shafters ou [un nom, illisible]
Arrêter de fumer et de chiquer
Prendre un bain par jour
Lire un livre important ou un magazine par semaine
Économiser 5 \$ (raturé) 3 \$ par semaine

* * *

« Je suis tombé dessus par hasard, dit le vieil homme. On se rend bien compte, avec ça, pas vrai ? »

— Oui. On se rend parfaitement compte.

— Jimmy était fait pour aller de l'avant. Il était toujours plein de grandes résolutions dans ce genre-là. Vous avez remarqué le mal qu'il se donnait pour progresser avec sa tête ? Il a toujours été excellent pour ça. Un jour il m'a dit que je mangeais comme un porc et je lui ai donné une raclée, pour la peine. »

Il rechignait à refermer le livre ; il me lut chaque ligne de ces listes à haute voix, me jetant à chaque fois un regard implorant ; je pense qu'il s'attendait à ce que je les prenne en notes pour mon usage personnel.

Un peu avant trois heures, le pasteur luthérien arriva de Flushing et je me mis à regarder machinalement par la fenêtre, guettant d'autres voitures. Le père de Gatsby en faisait autant. Et, à mesure que le temps s'écoulait et que les domestiques entraient et restaient là à attendre dans le hall, il se mit à cligner des yeux avec anxiété et à parler de la pluie sur un ton soucieux et mal assuré. Le pasteur regarda sa montre à plusieurs reprises, alors je le pris à part et lui demandai d'attendre encore une demi-heure. Mais cela ne servit à rien. Personne ne vint.

Vers cinq heures, notre cortège, réduit à trois voitures, atteignit le cimetière et s'arrêta devant l'entrée principale sous un crachin dense — il y avait d'abord un corbillard automobile, d'un noir affreux, qui ruisselait sous la pluie, puis Mr. Gatz, le pasteur et moi dans une limousine ; quelques mètres derrière quatre ou cinq domestiques, plus le facteur de West Egg nous suivaient dans le break de Gatsby, tous trempés jusqu'aux os. Lorsque nous franchîmes l'entrée du cimetière, j'entendis une voiture s'arrêter, puis quelqu'un qui pataugeait pour nous rejoindre dans le sol boueux. Je me retournai pour voir qui c'était. C'était l'homme aux lunettes de hibou que j'avais trouvé en train de s'extasier sur les livres de Gatsby dans la bibliothèque, une nuit, trois mois plus tôt.

Je ne l'avais pas revu depuis. J'ignore comment il était au courant pour les funérailles, j'ignore jusqu'à son nom. La pluie

dégoulinait sur les verres épais de ses lunettes; il les retira et les essuya pour mieux voir, tandis qu'on déroulait une bâche pour protéger la tombe de Gatsby.

Alors je m'efforçai de fixer mes pensées sur Gatsby, mais il était déjà trop loin, et tout ce dont j'arrivais à me souvenir, sans même lui en vouloir, c'est que Daisy n'avait envoyé ni message, ni fleurs. J'entendis vaguement quelqu'un murmurer : « Enterrement pluvieux, enterrement heureux », puis l'homme aux yeux de hibou dit : « Amen » d'une voix courageuse.

Nous nous éparpillâmes en hâte pour regagner nos voitures sous la pluie. Œil-de-hibou m'arrêta à l'entrée pour me parler.

« Je n'ai pas pu aller chez lui, fit-il remarquer.

— Personne d'autre n'a pu.

— Allons donc ! » Il poursuivit : « Comment ça se fait, bon Dieu ! Ils étaient des centaines à aller chez lui. »

Il retira ses lunettes, les essuya de nouveau, des deux côtés.

« Le pauvre enfoiré », dit-il.^[2]

*

* * *

*

Parmi les souvenirs les plus intenses de ma vie, il y a ces retours dans l'Ouest, pour Noël, quand j'étais en classe prépa et plus tard à l'université. Ceux qui se rendaient à l'ouest de Chicago se retrouvaient à la vieille et sombre Union Station vers six heures, un soir de décembre, avec quelques amis qui habitaient Chicago, déjà en vacances, déjà tout absorbés par leurs distractions respectives, pour leur dire en vitesse un dernier au revoir. Je me rappelle les filles en manteaux de fourrure qui arrivaient de la pension de Miss Machin-Chose, les bavardages qui embuaient l'air glacé, les mains qu'on agitait par-dessus d'autres têtes, lorsqu'on apercevait de vieilles connaissances, les concours de mondanités : « Tu vas chez les Ordway ? les Hersey ? les Schultze ? » et les billets de train, oblongs et verts, qu'on gardait bien serrés dans nos mains gantées. Et, enfin, les wagons jaunes et délabrés de la ligne Chicago-Milwaukee-St Paul, qui nous attendaient, aussi pimpants à nos yeux que Noël lui-même, le long du quai, de l'autre côté du portillon.

Lorsqu'on s'enfonçait dans la nuit d'hiver, que la neige, la vraie, la nôtre, venait nous encercler et s'accrocher en scintillant aux fenêtres et que défilaient les lumières voilées des petites gares du Wisconsin, l'atmosphère se chargeait soudain d'une franche et sauvage dureté;

nous l'aspirions à pleins poumons en revenant du wagon-restaurant et en traversant les plates-formes gelées, pleinement conscients, dans l'intervalle étrange de cette première heure, d'appartenir à cette région, avant de nous y fondre à nouveau, indistinctement.

Mon Middle West à moi, c'est celui-là : pas celui des blés, des prairies, ou des petites villes paumées fondées par des colons suédois, mais cette excitation qui s'emparait de moi lorsque je prenais le train pour rentrer chez moi, dans ma jeunesse, les réverbères et les grelots des traîneaux qui émaillaient ces ténèbres glacées et les ombres que les couronnes de houx, accrochées aux fenêtres illuminées, dessinaient dans la neige. C'est de là que je viens : les hivers interminables m'ont rendu légèrement austère et je tire une légère fierté d'avoir grandi dans la maison « Carraway », dans une ville où, même au bout de dizaines d'années, on continue à donner aux bâtiments le nom de la famille qui les a fait construire. Je me rends compte à présent que cette histoire est, au fond, une histoire de l'Ouest — Tom et Gatsby, Daisy, Jordan, moi, nous étions tous de l'Ouest et nous partagions peut-être une forme d'inadaptation qui nous rendait insidieusement inaptes à la vie qu'on mène dans l'Est.

Même à l'époque où j'étais le plus fasciné par l'Est, même lorsque j'étais le plus profondément convaincu que l'Est était supérieur à ces bourgades ennuyeuses, somnolentes et bouffies qui s'étalent à l'ouest de l'Ohio, avec leurs ragots incessants, qui n'épargnent que les enfants et les vieillards — même alors, l'Est m'est toujours apparu comme un lieu dénaturé — West Egg, notamment, m'inspire aujourd'hui encore les plus délirants de mes cauchemars. Je me le représente comme un nocturne du Greco : une centaine de maisons, à la fois banales et grotesques, sous un ciel maussade que surplombe une lune terne. Au premier plan, quatre hommes en smoking marchent sur un trottoir en portant une civière sur laquelle gît une femme saoule vêtue d'une robe du soir blanche. À sa main, qui pend dans le vide, brillent de froids bijoux. L'air grave, les hommes s'arrêtent devant l'une des maisons : ce n'est pas la bonne. Mais personne ne sait le nom de cette femme et personne n'en a cure.

Après la mort de Gatsby, j'étais hanté par cette image de l'Est, dénaturée au point que mes yeux échouaient à la corriger. Alors, dès que les feuilles mortes se mirent à répandre en brûlant leur fumée bleue dans l'air et le vent à raidir les linges humides accrochés à leurs cordes, je décidai de rentrer chez moi.

Il me restait encore une chose à faire avant de m'en aller, une tâche ingrate, déplaisante, à laquelle il aurait peut-être mieux valu renoncer. Mais je voulais que tout soit en ordre avant mon départ; je

ne suis pas le genre d'homme à laisser derrière moi des ordures et à m'en remettre au seul temps, cette nappe d'eau serviable et indifférente, pour les recouvrir. J'allai rendre visite à Jordan Baker et lui expliquai en long et en large ce qui était arrivé à notre couple et ce qui m'était arrivé à moi, après, et elle resta là, parfaitement calme, à m'écouter, renversée dans un grand fauteuil.

Elle était en tenue de golf et je me souviens avoir pensé qu'elle ressemblait à une gravure de mode avec son menton légèrement levé qui lui donnait un air mutin, ses cheveux couleur feuille d'automne, son visage aussi mordoré que le gant abandonné sur ses genoux. Lorsque j'eus fini, elle ne fit aucun commentaire et se contenta de m'annoncer qu'elle s'était fiancée avec un autre homme. J'en doutai un peu, même si j'en connaissais un certain nombre qui l'auraient épousée aussitôt, pour peu qu'elle leur ait adressé un signe de la tête, mais je feignis l'étonnement. Durant quelques secondes, je me demandai si je ne faisais pas une erreur et puis je songeai une dernière fois à ce qu'avait été toute notre histoire et me levai pour prendre congé.

« En tout cas, c'est toi qui m'as larguée, dit brusquement Jordan. Tu m'as larguée au téléphone. Je n'en ai plus rien à faire de toi à présent, mais c'était la première fois que ça m'arrivait et ça m'a un peu déstabilisée, au début. »

Nous nous serrâmes la main.

« Oh, et aussi, ajouta-t-elle, tu te souviens de notre discussion, un jour, à propos de ma manière de conduire ?

— Eh bien... pas vraiment.

— Tu m'as dit qu'une mauvaise conductrice était en sécurité tant qu'elle ne tombait pas sur un autre mauvais conducteur ? Eh bien, je suis tombée sur un autre mauvais conducteur, pas vrai ? Je veux dire... j'ai commis une imprudence en me trompant sur ton compte. J'ai cru que tu étais une personne foncièrement honnête, sincère. J'ai cru que tu en tirais secrètement vanité.

— J'ai trente ans, dis-je. Cinq de trop pour me mentir à moi-même en me racontant ensuite que c'était une question d'honneur. »

Elle ne répondit rien. Furieux, encore à moitié amoureux d'elle et infiniment désolé, je la quittai.

* * *

Je revis Tom Buchanan un après-midi de la fin octobre. Il marchait devant moi sur la 5e Avenue, de son pas alerte et martial, les

mains légèrement écartées du corps, comme prêt à se bagarrer avec quiconque le heurterait et sa tête pivotait en tous sens, suivant les directions différentes que prenaient sans répit ses regards. Juste au moment où je ralentissais pour éviter de me trouver à sa hauteur, il s'arrêta et se mit à examiner, sourcils froncés, la devanture d'un bijoutier. Soudain, il m'aperçut, revint sur ses pas et me tendit la main.

« Qu'est-ce qu'il y a, Nick ? Tu as un problème ? Tu ne veux pas me serrer la main ?

— En effet. Tu sais ce que je pense de toi.

— Tu es dingue, Nick, enchaîna-t-il. Complètement dingue. C'est quoi ton problème ? Je ne comprends pas.

— Tom, demandai-je, qu'est-ce que tu as dit à Wilson, cet après-midi-là ? »

Il me regarda fixement sans dire un mot et je sus que j'avais deviné juste, au sujet de Wilson et du trou de deux heures qui subsistait dans son emploi du temps, le jour du meurtre. J'étais sur le point de lui tourner le dos, mais il fit un pas vers moi et m'agrippa le bras.

« Je lui ai dit la vérité, dit-il. Il a sonné à la porte au moment où nous allions partir et quand je lui ai fait dire que nous étions sortis, il a voulu entrer quand même. Il délirait complètement : il m'aurait tué si je ne lui avais pas dit à qui appartenait la voiture. Il avait un revolver dans sa poche et il l'a serré dans sa main tout le temps qu'il est resté dans la maison. » Il s'interrompt, soudain sur la défensive. « Et alors ? Qu'est-ce que ça peut foutre, si je lui ai dit ? L'autre n'a eu que ce qu'il méritait. Il t'a embobiné, exactement comme il a embobiné Daisy, mais en réalité ce n'était qu'une brute. Il a écrasé Myrtle comme si c'était un chien, et il ne s'est même pas arrêté. »

Il n'y avait qu'une chose à répondre : que c'était faux. Mais je ne pouvais pas le lui dire.

« Et si tu t'imagines que je n'ai pas eu ma dose de souffrance, moi aussi — tiens, quand je suis allé rendre les clefs de l'appartement et que j'ai vu cette foutue boîte de biscuits pour chiens qui traînait sur le buffet, je me suis assis et j'ai pleuré comme un bébé. Bon Dieu, c'était atroce... »

Je ne pouvais ni lui pardonner ni le plaindre, mais je compris qu'à ses yeux ce qu'il avait fait était parfaitement justifié. Tout cela n'était que négligence et confusion. C'étaient des gens négligents — Tom et Daisy —, ils détruisaient les choses et les êtres, puis ils se repliaient à l'abri de leur fortune, ou de leur infinie négligence, ou de ce qui les unissait, quoi que ce fût, et laissaient à d'autres le soin de

nettoyer les dégâts qu'ils avaient causés...

Je lui serrai la main; cela semblait idiot de ne pas le faire car j'avais brusquement l'impression de m'adresser à un enfant. Puis il entra dans la bijouterie pour acheter un collier de perles — ou peut-être juste des boutons de manchettes —, se dérobant pour toujours à mon excessive délicatesse de petit provincial.

*

* * *

*

La maison de Gatsby était encore inoccupée quand je partis — l'herbe de sa pelouse était désormais aussi haute que la mienne. Il y avait un chauffeur de taxi du village qui ne passait jamais devant son portail sans le montrer du doigt à ses clients; peut-être était-ce lui qui avait conduit Daisy et Gatsby à East Egg la nuit de l'accident et peut-être s'était-il forgé sa propre version de tout ça. Je n'avais pas envie de la connaître et l'évitais systématiquement à ma descente du train.

Je passai tous mes samedis soir à New York car l'éclat éblouissant des fêtes de Gatsby était encore si vif dans mon esprit que j'avais toujours l'impression d'entendre de la musique et des rires, légers, ininterrompus, venant de son jardin, et des voitures monter et descendre son allée. Une nuit, j'entendis vraiment une voiture; je vis ses phares lorsqu'elle s'arrêta en bas du perron. Mais je ne cherchai pas à savoir qui c'était. Probablement un dernier invité, resté absent trop longtemps aux antipodes et qui ignorait que la fête était finie.

Le dernier soir, après avoir bouclé ma malle et vendu ma voiture à l'épicier, je sortis et allai jeter une fois encore un coup d'œil à ce gigantesque échec qu'était sa maison. Sur les marches blanches du perron, une inscription obscène, probablement gribouillée par un gamin à l'aide d'un morceau de brique, s'étalait, aveuglante, dans le clair de lune. Je l'effaçai rageusement d'un coup de talon. Puis je descendis à la plage et me laissai tomber sur le sable.

La plupart des belles villas de la côte étaient fermées à présent et il n'y avait pas d'autre lumière que le sillage flou et mobile d'un ferry-boat qui traversait le détroit. Et, à mesure que la lune se levait, ces maisons sans importance commencèrent à s'estomper, jusqu'à ce que je voie la presqu'île telle qu'elle était jadis, telle qu'elle naquit un jour sous les yeux de marins hollandais — comme le sein pur et verdoyant du nouveau monde. Les arbres qu'on avait abattus pour édifier des maisons comme celle de Gatsby avaient un jour salué de leurs chuchotements le dernier et le plus grand de tous les rêves humains;

l'espace d'un instant magique, l'homme avait dû retenir son souffle en voyant apparaître ce continent, poussé malgré lui à une contemplation esthétique qu'il ne comprenait pas et n'avait pas désirée, face à face pour la dernière fois dans l'histoire avec quelque chose qui comblait son aptitude à l'émerveillement.

Et tandis que je restais là à méditer sur ce passé que je ne connaissais jamais, j'imaginai l'émerveillement de Gatsby, la première fois qu'il vit la lumière verte au bout de la jetée de Daisy. Il avait parcouru un long chemin pour parvenir jusqu'à cette pelouse bleue et son rêve avait dû lui sembler si proche que rien, désormais, ne saurait l'empêcher de le réaliser. Il ignorait que ce rêve lui avait déjà échappé, qu'il était enterré quelque part derrière lui, dans les vastes ténèbres qui s'étendaient au-delà de la ville, là où les sombres prairies de la république s'étalent dans la nuit.

Gatsby croyait à la lumière verte, à cet orgasme imminent qui, année après année, reflue avant que nous l'ayons atteint. Nous avons échoué cette fois-ci, mais cela ne fait rien : demain nous serons plus rapides, nous étendrons nos bras plus loin — et, un beau matin...

C'est ainsi que nous nous débattons, comme des barques contre le courant, sans cesse repoussés vers le passé.

[1] Personnage fictif de cow-boy qui apparaît dans de nombreux romans et bandes dessinées, Hopalong Cassidy a été créé en 1910 (il s'agit donc d'un anachronisme involontaire).

[2] « The poor son-of-a-bitch, he said ». Ici, j'ai conservé la traduction de Julie Wolkenstein ... (NdP)

« Only Gatsby »

.
. .
. .
. .

Nick Carraway, narrateur principal de ce roman de Francis Scott Fitzgerald, paru en 1925 et déjà traduit deux fois en français (en 1945 par Victor Liona et en 1976 par Jacques Tournier) commence par faire son autoportrait : il a, dit-il, l'esprit ouvert; il s'est toujours abstenu de juger; il était plein d'espoir. Mais, ajoute-t-il aussitôt, il a changé, découvert ses limites, perdu foi dans la nature humaine. Son récit sera celui de cette transformation. De sa misanthropie nouvelle, « seul Gatsby » est exclu : « Seul Gatsby, l'homme qui donne son nom à ce livre... »

« Only Gatsby » : les lecteurs français de The Great Gatsby connaissent le roman sous le titre, trouvé par Victor Liona et conservé par Jacques Tournier, de Gatsby le Magnifique. « Magnifique » pour l'anglais « great », ce qui, traduit littéralement, donnerait Le Grand Gatsby. Magnifique, la trouvaille de Liona l'est aussi, et traîtresse. Ne voyant pas d'équivalent satisfaisant à l'original, je propose Gatsby tout court, Gatsby « only ». C'est souvent ainsi abrégé que les passionnés se le désignaient déjà entre eux, comme un nom de code. C'est d'ailleurs à ce titre, Gatsby, que Fitzgerald a renoncé, parmi d'autres : The Great Gatsby ne lui a jamais vraiment plu. Il lui a imputé, plus tard, l'échec commercial du livre. S'il n'a pas retenu Gatsby, c'est simplement pour se démarquer du best-seller de Sinclair Lewis, Babbitt, publié en 1922.

« Only Gatsby » : je n'ai jamais traduit aucun autre roman, n'en traduirai probablement jamais d'autre. Ce qui précède est le résultat

d'une rencontre, d'une histoire d'amour unique avec ce texte.

Julie Wolkenstein

Appendice 1

Articles parus suite à la « nouvelle traduction » de *Gatsby*

LE MONDE DES LIVRES | 13.01.11 |

Julie Wolkenstein : « *Gatsby* était écrit dans ma langue »

Par Florence Noiville

Il y avait jadis à la radio — elle réexiste d'ailleurs depuis 2008 - une émission intitulée "La Tribune des critiques de disques". Dans les familles de mélomanes, on écoutait religieusement, le dimanche après-midi, tel mouvement d'un concerto pour piano de Mozart par exemple. Avec chaque fois un orchestre, un soliste, un chef différents. Miracle : cela donnait des couleurs, des ambiances, des paysages qui n'avaient rien à voir les uns avec les autres. Quant à l'auditeur, il pouvait à sa guise, après s'être émerveillé de ce nuancier subtil, de cette insoupçonnée palette de possibles, choisir entre tous ces Mozart celui qui lui chuchotait à l'oreille...

La littérature étrangère est, comme la musique, affaire d'interprétation : celle du traducteur (ou de la traductrice) dont les choix esthétiques, la langue, la sensibilité et la créativité langagière rencontrent, épousent, servent ou trahissent celles de l'auteur. On pourrait imaginer - ce serait passionnant - une "tribune des critiques de littérature étrangère" où l'on comparerait différentes versions d'un même texte. Cette semaine, ce serait *Gatsby* le magnifique. On choisirait de mettre en regard, par exemple, les dernières lignes du célèbre roman de Scott Fitzgerald - celles où luit une dernière fois cette si symbolique "lumière verte". Et voici ce que cela donnerait :

Version n° 1 : *"Gatsby croyait en la lumière verte, l'extatique avenir qui d'année en année recule devant nous. Il nous a échappé ?*

Qu'importe ! Demain nous courrons plus vite, nos bras s'étendront plus loin... Et un beau matin...C'est ainsi que nous avançons, barques luttant contre un courant qui nous rejette sans cesse vers le passé."

Version n° 2 : *"Gatsby avait foi en cette lumière verte, en cet avenir orgastique qui chaque année recule devant nous. Pour le moment, il nous échappe. Mais c'est sans importance. Demain, nous courrons plus vite, nous tendrons les bras plus avant... Et, un beau matin...Et nous luttons ainsi, barques à contre-courant, refoulés sans fin vers notre passé."*

Version n° 3 : *"Gatsby croyait à la lumière verte, à cet orgasme imminent qui, année après année, reflue avant que nous l'ayons atteint. Nous avons échoué cette fois-ci, mais cela ne fait rien : demain nous serons plus rapides, nous étendrons nos bras plus loin - et, un beau matin... C'est ainsi que nous nous débattons, comme des barques contre le courant, sans cesse repoussés vers le passé."*

Bien entendu, il est impossible de se faire une opinion véritable sans la partition d'origine. Que dit le texte en américain ? *"Gatsby believed in the green light, the orgastic future that year by year recedes before us. It eluded us then, but that's no matter - tomorrow we will run faster, stretch out our arms further... And one fine morning - So we beat on, boats against the current, borne back ceaselessly into the past."*

"Un coup de foudre"

Voilà. Au lecteur de juger. Bien sûr, un simple échantillon ne suffit pas à donner une idée précise de la manière dont est restituée l'intégralité d'un texte qui fait 170 pages dans sa langue d'origine. Mais il permet de confirmer quelques intuitions. Si l'on est particulièrement sensible à la fluidité, à la rythmique et à la modernité de la langue, par exemple, on aura tout intérêt à aller découvrir la version 3, une relecture inspirée, fraîche et déliée que propose ces jours-ci Julie Wolkenstein.

Alors que Gatsby avait déjà fait l'objet de deux traductions françaises, celle de Victor Liona en 1945 (version 1) et celle de Jacques Tournier en 1976 (version 2), Julie Wolkenstein a eu envie de s'y atteler à son tour. *"Je l'avais lu deux fois à l'adolescence, raconte-t-elle. La première, je devais avoir 13 ou 14 ans. Ce fut un coup de foudre tel que je l'ai relu l'année suivante. Et puis j'ai englouti tout Fitzgerald dans la foulée. Vers 17 ans, lorsque je rencontrais des*

garçons qui me demandaient des conseils de lecture, je leur refaisais Gatsby..."

Rien ne prédisposait pourtant cette élégante jeune femme blonde à le retraduire en 2010. Écrivain — elle est l'auteur de cinq romans publiés chez POL —, Julie Wolkenstein est maître de conférences en littérature comparée à l'université de Caen. Jusqu'à ce jour, c'était plutôt comme spécialiste d'Henry James que les lecteurs la connaissaient. *"C'est sur James que j'ai fait ma thèse, dit-elle. J'avais hésité avec Fitzgerald, mais mon directeur de thèse m'en a dissuadée. "Vous n'aurez pas assez de grain à moudre", m'avait-il dit ! Il est vrai que Fitzgerald, encore aujourd'hui, est souvent associé à une idée de légèreté, de frivolité."*

Julie Wolkenstein n'avait *"jamais retouché à Gatsby"* depuis lors. Mais, en 2009, pour un cours de master intitulé *"Comment ça finit"*, elle a repensé à sa célèbre chute. *"J'ai repris le bouquin dans la traduction de Liona et j'ai eu un choc. C'était un mot à mot maladroit. J'ai pensé : "il faut la refaire", puis "Pourquoi pas moi ?" Gatsby venait de tomber dans le domaine public et il me donnait l'impression d'avoir été écrit dans ma langue, une langue intérieure, personnelle, comme si je n'avais pas besoin de me le traduire."*

Enfoiré ou pauvre bougre ?

Et la version de Jacques Tournier, grand connaisseur de Fitzgerald ? *"Un français parfait"*, mais *"vieilli sur certains points"*, estime Julie Wolkenstein. *"Exemple ? Quand, à l'enterrement de Gatsby, "Œil de hibou" essuie ses lunettes et dit "Son of a bitch", Tournier traduit par "pauvre bougre". J'ai préféré "enfoiré", parce que c'est comme ça qu'on dirait aujourd'hui."*

C'est exactement ce qui séduit chez Julie Wolkenstein, cette langue rapide, staccato, complètement dans l'air du temps. Comme les dialogues de Gatsby. Pas étonnant que ce livre ait nourri toute une génération de romanciers américains comme Jay McInerney ou Bret Easton Ellis. Gatsby a l'air d'un roman écrit hier ! Certes, on est en pleine Prohibition, mais les personnages *"se comportent avec l'alcool comme ils le feraient aujourd'hui avec la coke ou les pétards"*. La fascination pour l'argent rapide, en 1925, quatre ans avant le krach boursier, n'est pas sans rappeler les folies de la titrisation avant l'effondrement des subprimes. Quant au côté bling-bling des personnages...

Pour bien traduire Gatsby, il faut savoir conjuguer le sens de la fête et celui de la vanité de toutes choses. Julie Wolkenstein fait cela parfaitement. Elle rit d'un œil et pleure de l'autre. Elle s'amuse du côté "extrêmement méchant" de certains personnages. *"Voyez Daisy. C'est une baudruche, un mythe vide, une femme infecte et nulle ! C'est peut-être pour ça que le livre n'a pas fait l'unanimité à l'époque. Ce n'est pas un ouvrage consensuel. Et c'est justement ce qui me plaît !"*

Appendice 2

LE FIGARO | 31.12.2010 |

Touche pas au Gatsby ! par Frédéric Beigbeder

Était-il vraiment nécessaire de retraduire *Gatsby le Magnifique*, ce chef-d'œuvre qui a tant contribué à la légende de Fitzgerald, l'auteur phare des Années folles ? Pour Frédéric Beigbeder, on a tous quelque chose en nous de Gatsby. Il convient donc de ne pas prendre toutes les libertés avec lui.



Fitzgerald à la fin des années 20. L'auteur de «Gatsby» fournit alors à la pelle des nouvelles aux journaux américains qui les lui achètent à prix d'or.

Cette semaine, nous avons une bonne et une mauvaise nouvelle. Commençons par la mauvaise, ainsi cet article finira en beauté. Il est important de savoir motiver son lecteur, surtout pendant son hibernation de Noël. On aime généralement Scott Fitzgerald pour de mauvaises raisons. Parce qu'il est devenu célèbre très jeune et fréquentait des riches, parce qu'il incarne la Génération perdue, parce que sa femme était la plus belle hystérique de New York, parce qu'il buvait trop et plongeait, en smoking ou en voiture, dans des piscines de la Côte d'Azur. Parce qu'il voulait couper en deux un garçon de café pour faire rire Zelda. Parce qu'il est un écrivain facile à lire, charmant et triste, dont les livres ne sont ni longs ni prétentieux. Parce qu'il est mort jeune à Hollywood. Parce qu'il a eu la présence d'esprit d'affirmer que *"toute vie est bien entendu un processus de démolition"* à la fin de la sienne.

Bref, on aime Francis Scott Fitzgerald parce qu'il est le premier romancier de l'ère spectaculaire: il s'est toute sa vie, qu'il l'admette ou non, arrangé pour faire coïncider sa vie et son œuvre. Il a fixé les nouvelles règles du jeu à l'époque médiatique: un écrivain, ce n'est plus quelqu'un qui se contente d'écrire des livres, c'est quelqu'un qui tente de réduire la distance entre sa personne et ses livres. Ce qui n'est pas pareil du tout. Depuis Fitzgerald (mais on pourrait aussi commencer cette phrase par "depuis Dumas" ou "depuis Hugo" - dans le domaine de l'autopromotion, les Français n'ont de leçons à recevoir de personne), on a l'habitude de juger la qualité d'un auteur autant aux aspects publics de sa vie privée qu'à la singularité de son œuvre. On sait tous en 2010 que Proust a perdu, et à plate couture, son combat contre Sainte-Beuve: plus aucun écrivain ne sera jugé exclusivement sur son texte. Cette mauvaise nouvelle, on pourrait la baptiser "la faute à Fitzgerald", qui paradoxalement reste l'un des meilleurs stylistes en prose du XXe siècle, le plus fin, le plus imagé, le plus fragile aussi. Il écrivait pour la même raison qu'il buvait: parce qu'il était trop sensible pour mener une vie normale.

Un incipit qui fait monter des larmes de gratitude

Voilà pourquoi, quand on vous parle de Scott Fitzgerald, c'est toujours pour montrer des jolies photos en noir et blanc datant des Années folles, ou raconter des soirées où il dansait le charleston avec Dorothy Parker dans la fontaine d'Union Square, ou ses beuveries avec Hemingway au Dingo Bar, rue Delambre, à Paris, entre les deux

guerres. Ou pour dire qu'on a honte de le dépasser en âge. Il est vrai que tout homme âgé de plus de 44 ans ressemble à une vieille moule qui s'accroche à son rocher, tandis que Fitzgerald s'endormait tous les soirs en appuyant sur son cœur pour qu'il cesse de battre. J'en parlais avec Jay McInerney récemment: il y a quelque chose de minable à vieillir plus vieux que l'auteur de Gatsby le Magnifique.

Ce qui m'amène à ma mauvaise nouvelle. Gatsby le Magnifique est un des rares romans qu'on a fini par savoir par cœur: par exemple, sa dernière phrase.

"Car c'est ainsi que nous allons, barques luttant contre un courant qui nous ramène sans cesse vers le passé."

La fille de Bertrand Poirot-Delpech vient de retraduire ce chef-d'œuvre chez P.O.L - la célèbre chute devient:

"C'est ainsi que nous nous débattons, comme des barques contre le courant, sans cesse repoussés vers le passé."

Ce n'était pas la peine de se donner tant de mal pour redire la même chose en plus compliqué. Des barques qui se "débattent"? Et pourquoi rajouter ce "comme" qui ne figure pas dans la version anglaise (*"So we beat on, boats against the current..."*): ce qui est beau dans cette apposition, c'est justement que le narrateur semblait regarder flotter l'embarcation toute seule dans la nuit, éclairée par le phare vert d'East Egg.

Comparons à présent le célèbre incipit qui me fait toujours monter des larmes de gratitude:

"Quand j'étais plus jeune, c'est-à-dire plus vulnérable, mon père me donna un conseil que je ne cesse de retourner dans mon esprit."

C'était une sacrée entrée en matière, digne d'un conte de fées, et si je dis "sacrée", c'est pour déculpabiliser Julie Wolkenstein: ce n'est pas de sa faute s'il y a des intégristes qui refusent qu'on touche à leurs souvenirs. En même temps, ce n'est pas parce que Fitzgerald est tombé dans le domaine public (son œuvre est désormais libre de droits) qu'on peut prendre toutes les libertés avec lui ! Nous avons avec ce roman des habitudes de vieux garçon, les textes de Jacques Tournier et Victor Llonja nous rappelaient notre jeunesse, la retraductrice nous donne envie de gueuler tel un tonton flingueur: **"Touche pas au Gatsby, s...!"** (avec tout le respect que Le Figaro Magazine doit aux professeurs de littérature comparée).

Le travail de cette universitaire est sûrement très respectable mais il donne la même impression que d'entendre un standard des

Beatles massacré dans un karaoké par un étudiant en musicologie ne tenant pas le gin-tonic.

Voici donc sa nouvelle version de la première phrase du roman :

"Quand j'étais plus jeune et plus influençable, mon père m'a donné un conseil que je n'ai cessé de méditer depuis."

Sa phrase est plus carrée, elle sonne efficace, mais toute poésie, toute grâce s'en est évaporée. Mlle Wolkenstein me rétorquera que je n'ai qu'à le lire en anglais ! Cela reste effectivement la meilleure chose à faire, surtout quand on vient de lire sa traduction. Tel était peut-être son but caché (ou inconscient) : donner envie de lire Fitzgerald en VO ? Mais elle ne respecte même pas la VO : ainsi, pourquoi intituler cette nouvelle édition **Gatsby**, alors que le titre original, **The Great Gatsby**, comporte un adjectif qualificatif assez clairement identifié ? Si l'on voulait se démarquer des prédécesseurs en évitant l'épithète "magnifique", l'éventail des possibles était vaste : Le Grand Gatsby (littéral), L'Immense Gatsby (mégalo), Gatsby l'énorme (mode), Gatsby le grandiose (lyrique), Le Fastueux Gatsby (littéraire), Gatsby le gigantesque (ampoulé)... Mais virer l'adjectif est un crime de lèse-majesté intolérable. Raison pour laquelle nous ne le tolérons pas.

Et encore, je ne vous ai parlé que de la première et de la dernière phrase : je vous épargne ce qu'il y a entre les deux, qui est encore plus scolaire. Les romans de Julie Wolkenstein n'étaient pas très rigolos, mais au moins ils ne dérangaient pas notre cher vieux Scott. Il me semble que je ne vais pas être le seul à pousser des cris d'orfraie analogues à ceux d'une « flapper » simulant un orgasme pour quelques colliers de chez Tiffany. Son exercice parfaitement vain (refaire un travail déjà fait, en moins bien) nous rappelle ce principe de base : pour être un bon traducteur, il faut d'abord être un bon écrivain.....

Passons maintenant à la bonne nouvelle de la semaine : Les Belles Lettres portent bien leur nom. Cet éditeur vient de demander à un grand traducteur (donc véritable écrivain : Pierre Guglielmina, qui a déjà fait ses preuves sur Kerouac, Hemingway et Bret Easton Ellis) de traduire des inédits de Fitzgerald. Des textes de jeunesse, des articles légers et inconséquents, des petits bijoux inconnus au bataillon, des anecdotes vécues ou pas, qui paraissent le 17 février prochain sous le titre **Un livre à soi et autres écrits personnels**. Cette malle aux trésors compte une quarantaine de merveilles qu'on ne résiste pas au plaisir de citer en avant-première ici. Par exemple, ce petit dialogue datant de 1922 (l'écrivain a alors 25 ans) :

« Hé, Fitzgerald! Hé, dites-moi une chose: (...) qu'est-ce qu'un type de votre âge peut bien chercher à raconter des choses aussi pessimistes? C'est quoi, l'idée?

- Ha, ha, ha! ai-je fait, très déterminé. Ha, ha, ha! Et j'ai ensuite ajouté, Ha, ha! Bon, allez, au revoir. »

Quel bonheur d'entendre à nouveau ce rire déchirant !

Une arrogance comique de jeune gandin

Tout l'art de Fitzgerald à venir est déjà présent dans cette arrogance comique de jeune gandin, cette manière de congédier l'angoisse, de ricaner très fort pour ne pas répondre aux questions qui fâchent. Comme l'avait vu Blondin (dans Certificat d'études), il y a du Musset chez cet "Américain pas tranquille"; ils sont d'ailleurs morts au même âge. Hilarant et tragique, ce fêtard trop vulnérable avait tout prévu de son destin. Il a lucidement bâti sa légende. On le voit dans *Tendre* est la nuit comme dans *Gatsby le Magnifique*: le héros est toujours mythifié par un personnage annexe (Dick Diver par Rosemary, Jay Gatsby par Nick Carraway). Fitzgerald est à la fois acteur et spectateur de son désastre. Il a tout calculé : son mariage, ses voyages, ses amitiés, sa réussite, et peut-être même sa déchéance. Il contrôlait trop bien son image par ses écrits, pour que sa littérature ne finisse pas par devenir la dictature de son existence. Il a tout détruit avec allégresse, à commencer par lui-même: « On doit vendre son cœur », conseilla-t-il à un jeune écrivain. Au fond, l'écriture a joué à Scott Fitzgerald le même tour que la créature monstrueuse du docteur Frankenstein: elle lui a échappé. Il a été dépassé par sa propre création. Quand il s'en est aperçu (« La fêlure », article paru dans le magazine *Esquire* en 1936), il était déjà trop tard. Il n'achèvera pas son *Dernier Nabab*. « Il n'y a pas de deuxième acte dans les vies américaines » est une jolie façon d'admettre qu'il n'y a pas de « rehab » possible pour les génies les plus tendres. Les romans sont un engrenage : attention, ils peuvent vous broyer. Fitzgerald est un modèle d'écrivain mais il ne faut surtout pas l'imiter si l'on veut avoir la moindre chance d'être heureux. Et cela, franchement, à l'heure tardive où j'écris ces lignes, je ne sais pas du tout si c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle.

Gatsby, de Francis Scott Fitzgerald. Nouvelle traduction de Julie Wolkenstein. P.O.L, 279p., 16€.

Un livre à soi et autres écrits personnels, de Francis Scott Fitzgerald. Traduit et préfacé par Pierre Guglielmina. Les Belles Lettres, 340p., 13,50€ (en librairie en février 2011).

TABLE DES MATIÈRES

- [Préface](#)
- [CHAPITRE I](#)
- [CHAPITRE II](#)
- [CHAPITRE III](#)
- [CHAPITRE IV](#)
- [CHAPITRE V](#)
- [CHAPITRE VI](#)
- [CHAPITRE VII](#)
- [CHAPITRE VIII](#)
- [CHAPITRE IX](#)
- [« Only Gatsby »](#)
- [Appendice 1](#)
- [Appendice 2](#)